



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

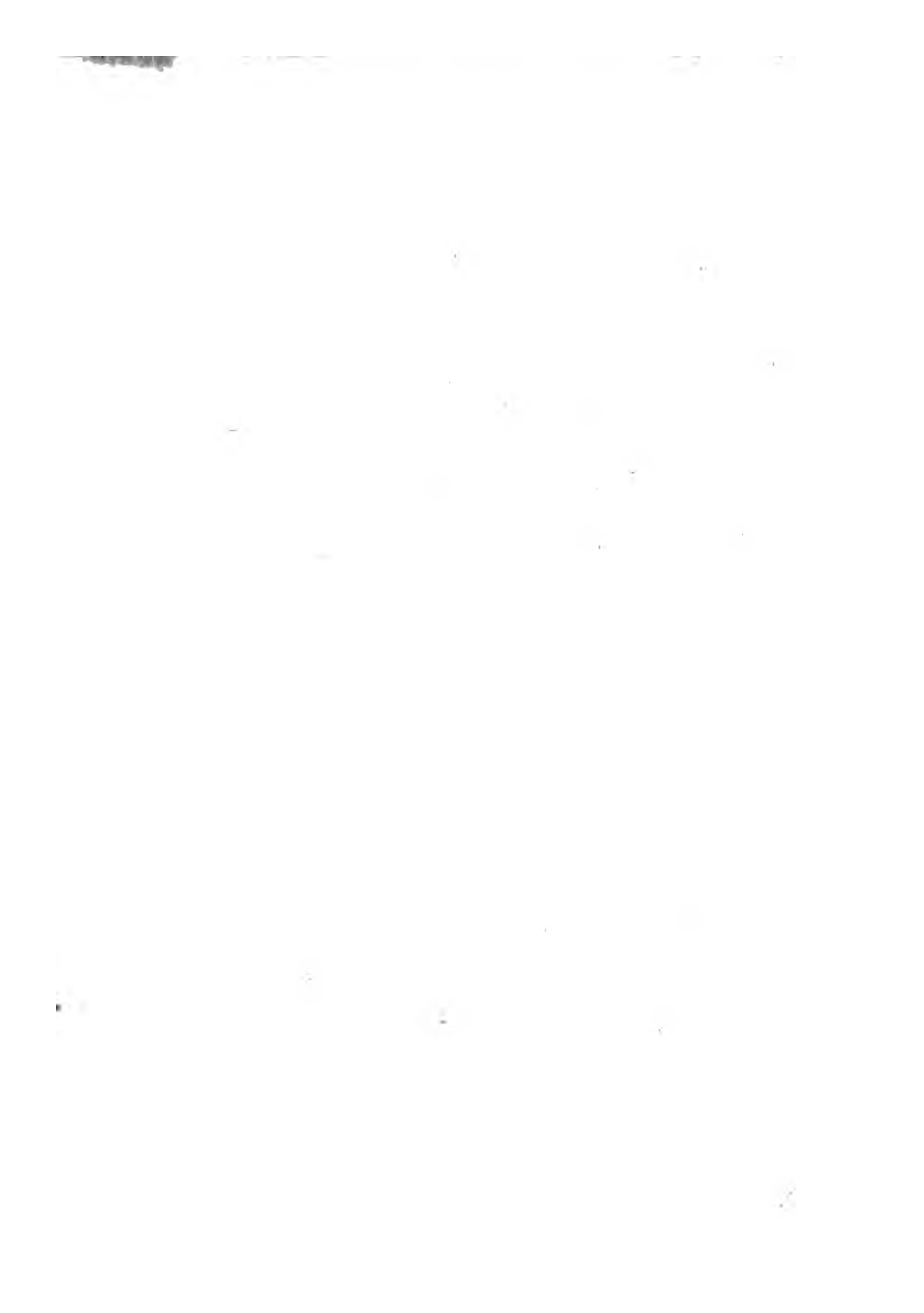


S. 12



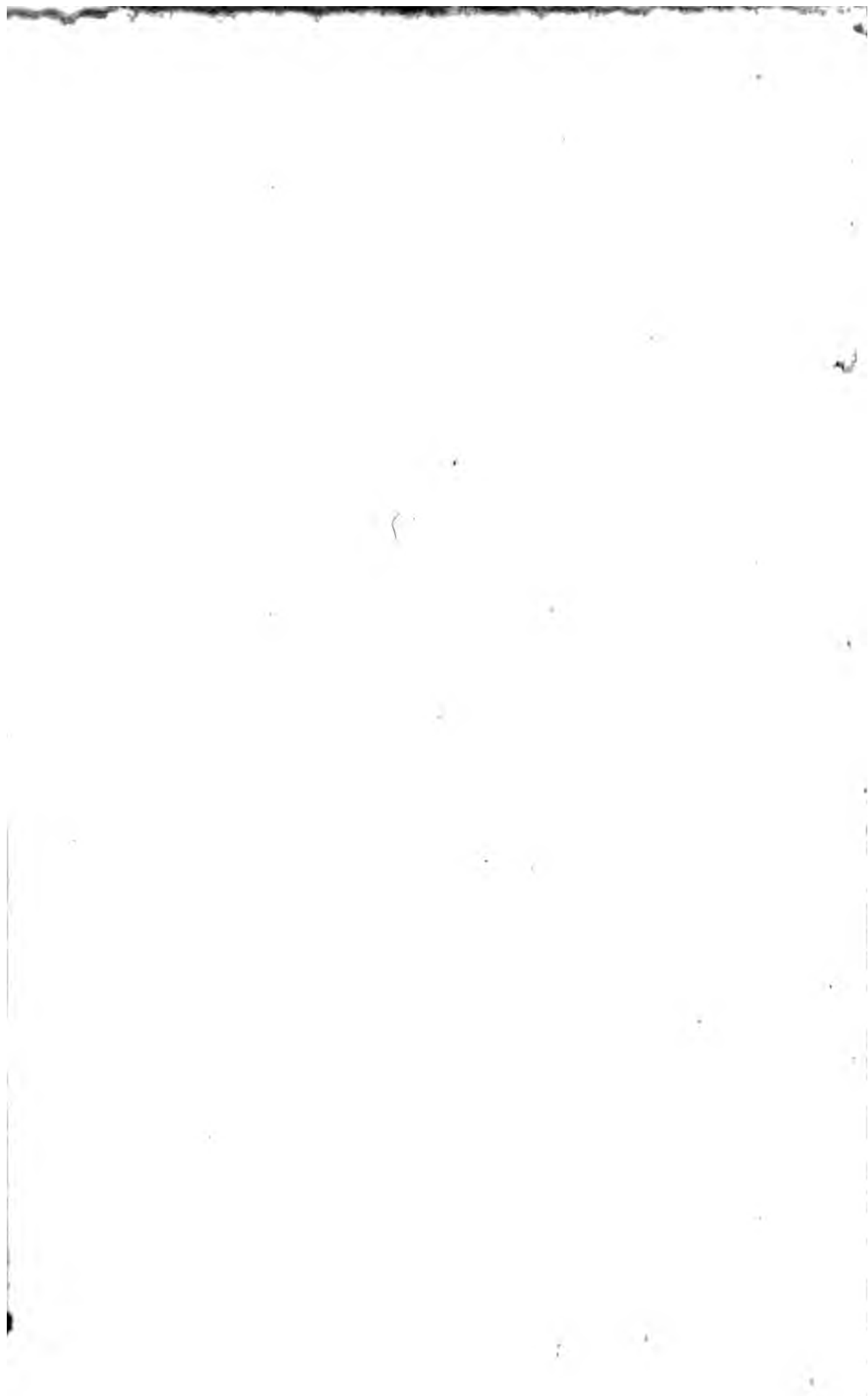
*Bibliothèque
du Château des Courelles*

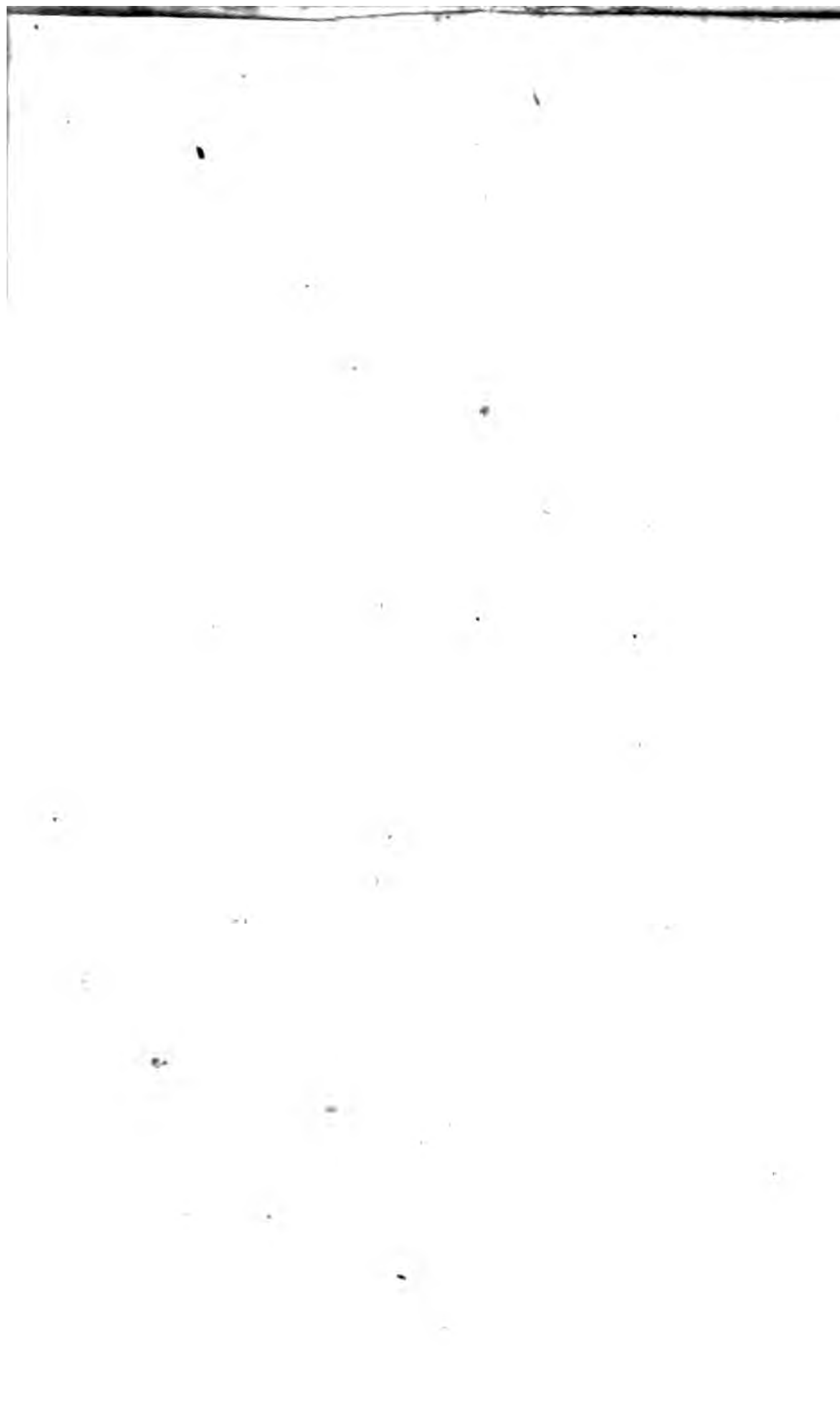




Date	Description	Amount	Balance	Total
1950-01-01	Opening Balance	100.00	100.00	100.00
1950-01-15	Cash on hand	50.00	150.00	150.00
1950-01-30	Bank of America	25.00	175.00	175.00
1950-02-15	Cash on hand	75.00	250.00	250.00
1950-02-28	Bank of America	100.00	350.00	350.00
1950-03-15	Cash on hand	125.00	475.00	475.00
1950-03-31	Bank of America	150.00	625.00	625.00
1950-04-15	Cash on hand	175.00	800.00	800.00
1950-04-30	Bank of America	200.00	1000.00	1000.00
1950-05-15	Cash on hand	225.00	1225.00	1225.00
1950-05-31	Bank of America	250.00	1475.00	1475.00
1950-06-15	Cash on hand	275.00	1750.00	1750.00
1950-06-30	Bank of America	300.00	2050.00	2050.00
1950-07-15	Cash on hand	325.00	2375.00	2375.00
1950-07-31	Bank of America	350.00	2725.00	2725.00
1950-08-15	Cash on hand	375.00	3100.00	3100.00
1950-08-31	Bank of America	400.00	3500.00	3500.00
1950-09-15	Cash on hand	425.00	3925.00	3925.00
1950-09-30	Bank of America	450.00	4375.00	4375.00
1950-10-15	Cash on hand	475.00	4850.00	4850.00
1950-10-31	Bank of America	500.00	5350.00	5350.00
1950-11-15	Cash on hand	525.00	5875.00	5875.00
1950-11-30	Bank of America	550.00	6425.00	6425.00
1950-12-15	Cash on hand	575.00	6900.00	6900.00
1950-12-31	Bank of America	600.00	7500.00	7500.00

HISTOIRE
DE GUZMAN
D'ALFARACHE.







En même tems il tira son effroyable épée .

HISTOIRE
DE GUZMAN
D'ALFARACHE,

PAR LESAGE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1821.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LES auteurs espagnols mettent presque toujours à la tête des productions d'esprit qu'ils donnent au public des sonnets ou des acrostiches, ou bien des éloges en prose qui leur sont adressés par leurs amis ; ce qui d'ordinaire ne fait pas plus d'effet sur les Castellans que les obligeantes approbations de nos livres en font sur les Français.

On a suivi cet usage lorsqu'on a imprimé l'histoire de Guzman d'Alfârache. Nous voyons, au commencement de la première partie, un long discours à la louange de ce roman et du célèbre Mateo Aleman, son auteur. Ce discours est d'un certain Alfonso de Barros, qui s'efforce de faire concevoir une grande opinion de cet ouvrage. Il loue d'abord les peintres qui gardent avec autant de soin dans leurs cabinets les por-

traits des insignes fripons que ceux des hommes vertueux. Il prétend que les premiers ne sont pas moins propres que ceux-ci à la correction des mœurs , parce que , si les uns par leur vertu nous excitent à les imiter, les autres par leurs mauvaises actions nous inspirent de l'horreur pour le vice. « L'histoire de Guzman d'Alfarache , dit-il ensuite , parlant par enthousiasme , est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais , et par la variété des bonheurs et des disgrâces qui arrivent successivement au héros. » Il ajoute que Mateo Aleman mérite les titres « d'excellent historien et de prudent philosophe par les instructions politiques et morales qu'il cache en habile peintre sous des ombres ; et qu'enfin il a mêlé l'utile et l'agréable , selon le conseil d'Horace. »

A la tête de la seconde partie il y a un autre éloge d'Aleman , composé par Louis de Valdès , enseigne de la garde espagnole. Ce nouveau panégyriste nous apprend que ce fameux auteur était des environs de

Séville ; qu'après avoir exercé pendant plus de vingt années la charge de *contador de resultas*, sous le règne de Philippe II, il quitta la cour, et fit entre autres ouvrages l'histoire fabuleuse de son Guzman.

Si l'on en croit ce Valdès, lorsqu'elle parut pour la première fois en Espagne, elle y fut reçue si favorablement, qu'on appela par excellence son auteur *le divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce temps-là vingt-six éditions. Elle a été traduite en italien, en français, en allemand, et elle n'a guère moins plu dans toutes ces langues que dans la sienne. Il ne faut pas s'en étonner : tous les romans de cette espèce, pour peu qu'ils aient de sel et de gaîté, ont ordinairement une approbation générale.

D'où vient cela ? c'est que les faits qu'ils contiennent sont des tableaux de la vie civile, des portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive, en offrant aux yeux des images qui, passant dans l'âme, y font plus d'impression que n'en pourraient faire tous

les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple ; et instruire ainsi, comme dit si joliment M. Dacier, c'est la fine fleur de la philosophie(1).

Véritablement, il y a dans l'histoire de Guzman d'Alfarache beaucoup d'instructions de cette nature-là. Tantôt, par la peinture fidèle d'une action humaine, on vous avertit en vous divertissant que vous ne sauriez être trop en garde contre les femmes ; et tantôt, dans un caractère ridicule, vous vous voyez comme dans un miroir. Mais l'auteur devait s'en tenir à ces leçons ingénieuses, que Perse appelle parfaitement bien *une règle qui trompe*(2), et ne pas couper à tout moment le fil des aventures de son héros pour se jeter dans de longues déclamations contre les mœurs. D'où il arrive que la plupart des lecteurs qui veulent suivre l'aventurier, voyant

(1) M. Dacier, dans ses Remarques sur la satire 1^x du livre premier d'Horace.

(2) *Fallere solers regula*. Pers. sat. v.

qu'il s'arrête à chaque pas pour leur faire essuyer un sermon , l'abandonnent comme un babillard qui les fatigue et les ennuie , malgré tout son esprit et la vivacité de ses censures.

Il me semble qu'un pareil précepteur de morale , quoi qu'en puisse dire Alfonso de Barros son ami , n'est pas un de ces habiles peintres qui cachent leurs leçons sous des ombres , et que ce n'est point de cette façon qu'Horace veut qu'on mêle l'utile avec l'agréable. *Quidquid præcipies, esto brevis* , dit ce grand poëte. Que vos discours instructifs soient courts ; autrement , on ne les retiendra point. *Omne supervacuum pleno de pectore manat*. Tout ce qu'il y a de trop s'écoule. C'est autant de bien perdu. Au lieu qu'une instruction laconique , ne faisant que donner matière à des réflexions , laisse aux lecteurs le secret plaisir de les faire.

Aleman a donc trop chargé de moralités son Guzman d'Alfarache. Pour surcroît d'ennui , M. Bremont , qui l'a traduit ,

les a encore augmentées ; surtout dans les endroits qui regardent les gens de justice , il ne finit point. Quand il tient , par exemple , un juge ou un greffier , il ne les lâche point qu'il n'en ait dit tout le mal qu'on en peut penser. Mais il faut le lui pardonner ; on sait qu'il a fait sa traduction dans les prisons de Hollande : un prisonnier s'égaie volontiers aux dépens de ces messieurs ; cela le soulage. Il n'est donc pas étonnant que les trois quarts et demi du monde , perdant patience en lisant cet ouvrage , demeurent dégoûtés d'un livre qui deviendrait plus utile et plus amusant si , sans lui rien ôter de ce qu'il a de solide , on pouvait le dépouiller de son air dogmatique.

C'est ce que j'ai voulu essayer , après avoir été excité à ce travail par plusieurs personnes d'esprit , qui m'ont enfin déterminé à l'entreprendre , en m'assurant que je ferais plaisir au public de lui donner une traduction de Guzman d'Alfarache purgée des moralités superflues. Il m'a fallu

pour cet effet abrégé, ou même retrancher les écarts de morale qui font perdre de vue le héros. M. Bremont aurait bien dû nous les ôter ; mais il aimait trop lui-même le verbiage pour pouvoir se résoudre à nous rendre ce service : car ce n'était pas un traducteur assez timide pour respecter ce qui lui aurait déplu dans son original, comme on le peut voir par sa préface, où il s'applaudit des changements qu'il a faits. « J'ai, dit-il, passé le rabot sur plusieurs choses, et ajouté *de petites façons*, qui, sans vanité, n'ont pas gâté l'ouvrage. Ce n'est pas une petite affaire que d'un habit à l'espagnole en faire un à la française, et surtout d'un habit vieux. »

Il est constant que la différence des génies des deux nations peut justifier une grande partie des licences qu'il a prises. Sa traduction n'aurait pas été supportable si elle eût été littérale. Aussi ne l'est-elle point du tout ; et au lieu de ce qu'il a dit, il devait plutôt dire qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consistent *ces petites*

façons qu'il se sait si bon gré d'avoir ajoutées à son original. Premièrement, il s'écarte presque à tout moment du texte, pour y faire des supplémens, qui sont à la vérité quelquefois si nécessaires, qu'il faut lui en tenir compte, quoiqu'il les fasse le plus souvent d'une manière trop diffuse.

Il est vrai que Mateo est quelquefois trop concis. S'il s'étend presque toujours plus qu'il ne faudrait lorsqu'il moralise, il rabat cela sur les actions comiques qu'il raconte trop succinctement. On dirait qu'il appréhende que ses lecteurs ne lui sachent mauvais gré de chercher à les divertir. Il revient vite à ses réflexions sérieuses. Le copiste, pour éviter ce défaut, tombe dans un autre, en mettant beaucoup du sien dans les aventures comiques; ce qui va souvent si loin, que le *divin Espagnol* n'y a que la moindre part. J'en veux donner un exemple. C'est le tour que Fabia, dame romaine, joue à Guzman quand il va lui parler la nuit de l'amour

que l'ambassadeur d'Espagne a pour elle. M. Bremont en a fait l'épouse du comte Gabrieli des Ursins ; et , oubliant sa qualité de traducteur , il a composé l'aventure à sa fantaisie. J'ai été plus scrupuleux que lui. J'ai copié Aleman dans cet endroit. Je crois que le public n'y perdra point assez pour m'en faire un reproche.

Je ne pense pas non plus qu'il s'avise de me chicaner sur la suppression de l'histoire de don Louis de Castro , et de don Rodrigue de Montalve. Comme M. Scarron l'a tirée du livre de Guzman d'Alfarache , et qu'il en a fait une de ses meilleures nouvelles , il me siérait mal d'être plus hardi que M. Bremont , qui , malgré *les petites façons* qu'il sait donner aux ouvrages espagnols , n'a pas osé courir le risque de la comparaison.

A l'égard de l'histoire de Daraxa , quoiqu'il ne l'ait pas fidèlement traduite , on ne laisse pas d'y reconnaître presque partout son modèle , et même il l'a fort embellie , en l'augmentant de quelques incidens agréa-

bles que j'ai conservés ; mais , pour me servir de ses propres termes , j'ai passé à mon tour le rabot sur ses additions.

Pour l'histoire de Dorido et de Clorinia , qu'il appelle le comte de Palviano et Éléonore , il l'a chargée de tant d'événemens de son invention , que ce n'est plus l'ouvrage de l'auteur espagnol , c'est le sien. Cependant cette histoire , telle que Mateo l'a écrite , toute simple qu'elle est , ne me paraît pas avoir besoin d'être plus composée : aussi l'ai-je traduite presque à la lettre ; et l'on jugera peut-être , après qu'on l'aura lue , que M. Bremont aurait pu se passer de l'allonger.

Ce n'est pas que je fasse peu de cas des choses qui y sont ajoutées par ce traducteur ; au contraire , j'avoue qu'elles sont ingénieusement imaginées , et qu'il a répandu partout un goût galant. Je dirai même encore à sa gloire que sa traduction , en général , est fort égayée et remplie d'expressions si heureuses , que , si j'eusse affecté de les éviter toutes , mes lecteurs

n'y auraient pas gagné. Je lui rends cette justice, et je déclare que je me suis moins attaché à parler autrement que lui qu'à faire un ouvrage où les faits de Guzman fussent détaillés tout de suite, sans être interrompus par les dogmes éternels dans lesquels ils sont noyés.

C'est cela que je me suis proposé. Je n'ignore point qu'en retranchant toute la morale superflue de mon auteur espagnol, je m'expose à révolter les esprits singuliers, qui ne manqueront pas de me faire un crime d'avoir hasardé une si grande opération : j'en connais entre autres quelques-uns qui n'aiment rien dans Guzman d'Alfarache que les moralités ; au lieu que presque tous les lecteurs les sautent pour suivre les aventures du héros, ils passent eux les aventures pour en venir aux déclamations. Vous avez beau combattre leur goût, bien loin de vouloir se laisser persuader, ils ne vous font pas même l'honneur de se défier de leur sentiment. Encore ceux-ci sont-ils du moins de bonne foi, puisqu'ils disent ce

qu'ils pensent. Il y en a d'autres qui vantent les tirades de morale, quoiqu'ils n'aient jamais eu la patience de les lire.

Mais qu'il me soit permis de représenter à ces messieurs que je n'ai point fait pour eux ma traduction. Qu'ils s'en tiennent à la première, qui, certainement, a de quoi les contenter, et qu'ils souffrent sans murmure que la mienne amuse toutes les autres personnes qui ne sont pas de leur goût, c'est-à-dire tout le reste du monde.

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

CURIEUX lecteur, j'avais tant d'impatience de te conter mes aventures, qu'il s'en est peu fallu que je n'aie débuté par là, sans faire aucune mention de ma famille; ce que quelque pointilleux dialecticien n'aurait pas manqué de me reprocher: N'allons pas si vite, ami Guzman, m'aurait-il dit; commençons, s'il vous plaît, par la définition avant que d'en venir au défini. Apprenez-nous d'abord quelles gens furent vos parens; ensuite vous nous entretiendrez à

loisir de ces beaux faits dont vous avez si grande démangeaison de parler.

Hé bien, pour faire les choses dans l'ordre, je vais donc mettre sur le tapis mes parens. Si je te racontais leur histoire, je suis sûr que tu la trouverais plus réjouissante que la mienne; mais ne t'imagines pas que j'aie me donner carrière à leurs dépens, révéler tout ce que je sais d'eux: qu'un autre batte, s'il veut, les cartes, et se nourrisse de corps morts comme la hyène; pour moi, je prétends, par respect pour la mémoire de mes parens, passer sous silence les choses qu'il ne me conviendrait pas de dire. Je veux même farder si bien celles que je rapporterai, qu'on dise de moi : *Béni soit l'homme qui couvre ainsi les défauts de ses proches!*

Véritablement leur conduite n'a pas toujours été irréprochable, et quelques-unes de leurs actions, entre autres, ont fait tant de bruit dans le monde, que j'entreprendrais en vain de les rendre blancs comme neige. Je démentirai seulement les gloses qui ont été faites sur le texte, car, Dieu merci, on aime aujourd'hui à commenter.

Tout homme qui fait un conte , soit par malice , soit par vanité , y mêle ordinairement du sien , et toujours plus que moins. Tel est la bonne nature de notre esprit ; il faut qu'il ajoute des choses de son propre fonds à celles qu'on attend de lui. Je veux t'en citer un exemple.

J'ai connu à Madrid un gentilhomme étranger qui aimait les chevaux d'Espagne. Il en avait deux forts beaux , un aubère , et un gris-pommelé. Il aurait souhaité de les emmener dans sa patrie ; mais il ne lui était pas permis ni même possible , à cause qu'il était d'un pays trop éloigné ; il voulut du moins les emporter en peinture , pour sa propre satisfaction , et pour les montrer à ses amis. Il chargea deux peintres fameux d'en peindre chacun un , leur promettant , outre le prix dont ils conviendraient , de faire un présent à celui qui s'en acquitterait le mieux.

L'un de ces grands ouvriers peignit l'aubère merveilleusement bien , et remplit le reste de sa toile de clairs et d'ombres. L'autre peintre ne tira pas le gris-pommelé avec tant de perfection ; mais en récompense il

4 GUZMAN D'ALFARACHE.

orna le haut de son tableau d'arbres, de nuages, d'admirables lointains, d'édifices ruinés; et il peignit au bas une campagne pleine d'arbrisseaux, de prairies et de précipices. On voyait encore dans un endroit un tronc d'arbre d'où pendait un harnais de cheval, et au pied une selle à la genette, si bien représentée, que l'art ne pouvait aller plus loin.

Quand le gentilhomme vit ces deux tableaux, il fut avec raison plus frappé de l'aubère que de l'autre; et, commençant par payer celui-là, il donna sans marchander ce que l'ouvrier lui demanda, avec une bague par-dessus le marché. L'autre peintre, voyant l'étranger si libéral, et croyant mériter encore mieux d'être récompensé que son confrère, mit son ouvrage à un prix excessif. Le cavalier en fut surpris, et lui dit : Mon ami, vous n'y pensez pas; pourquoi voulez-vous que j'achète plus cher votre tableau, qui, sans contredit, est au-dessous de l'autre? Au-dessous! répondit le peintre. A la bonne heure pour le cheval; mon confrère peut m'avoir surpassé en cela, mais, les seuls arbrisseaux et les ruines qui sont

dans mon tableau valent autant que le sien. Il n'était pas besoin , répondit le gentilhomme , que vous fissiez ces arbres et ces bâtimens ruinés ; il n'y a que trop de tout cela dans mon pays. En un mot , je ne vous ai ordonné que de peindre mon cheval.

Là-dessus le peintre lui voulut persuader qu'un cheval tout seul n'aurait pu faire qu'un très-mauvais effet dans un si grand tableau , au lieu que les ornemens dont il l'avait accompagné lui donnaient beaucoup de relief. D'ailleurs , ajouta-t-il , je n'ai pas cru devoir laisser le cheval sans selle et sans bride , et celles que j'ai faites sont telles , que je ne les troquerais pas contre d'autres toutes d'or. Encore une fois , dit l'étranger , je ne vous ai demandé qu'un cheval , et je veux bien vous payer le vôtre comme bon : à l'égard de la selle et de la bride , vous n'avez qu'à les vendre à qui vous voudrez. Ainsi l'ouvrier , pour avoir plus fait qu'on n'avait exigé de lui , ne fut pas payé de sa peine.

Qu'il y a de peintres semblables dans le monde ! On ne leur demande simplement qu'un cheval , et ils veulent absolument

6 GUZMAN D'ALFARACHE.

faire une selle et une bride. Encore une fois les commentaires sont à la mode, et l'on n'épargne personne. Juge, lecteur, si l'on a respecté mes parens.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les parens de Guzman, et particulièrement son père.

MES aïeux et mon père étaient originaires du Levant ; mais je les appellerai Génois, attendu que, s'étant venus établir à Gênes, ils y furent agrégés à la noblesse. Ils s'attachèrent au négoce du change et du rechange, emploi ordinaire des nobles de cette ville. Il est vrai qu'ils s'en acquittèrent de façon qu'ils furent bientôt décriés. On les accusa d'usure. Ils prêtaient, disait-on, de l'argent à gros intérêts sur de bonne argenterie pour un temps limité, passé lequel, les gages, si l'on n'avait pas été exact à les retirer, leur restaient : quelquefois même ils payaient de défaites les personnes

qui venaient pour les reprendre dans le temps marqué, et l'on était presque toujours obligé de les appeler en justice pour les ravoir.

Mes parens s'entendirent plus d'une fois reprocher ces infamies ; mais, comme ils étaient prudens et pacifiques, ils allaient toujours leur train ; ils laissaient parler les médisans. En effet, quand on fait bien, pourquoi s'embarrasser du reste ? Mon père fréquentait les églises, portait un rosaire de quinze dixaines, et dont les grains étaient plus gros que des noisettes. Il fallait le voir à la messe. Humblement prosterné devant l'autel, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, il poussait des soupirs avec tant d'ardeur, qu'il inspirait de la dévotion à tous ceux qui se trouvaient autour de lui. N'est-ce pas lui faire une horrible injustice que de croire, sur de si beaux dehors, qu'il était capable des vilains trafics dont on l'accusait ? Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu seul qu'il appartient de juger du cœur d'un homme. J'avoue que, si pendant la nuit je voyais un religieux armé d'une épée entrer par une fenêtre dans

une maison suspecte , je pourrais le soupçonner de n'avoir pas de bonnes intentions ; mais que l'on taxe d'hypocrisie un homme en lui voyant faire des actions chrétiennes , c'est une malignité que je ne puis souffrir.

Quoique mon père se fût bien promis de mépriser tous les bruits qu'on faisait courir de lui dans Gênes , il n'en eut pourtant pas toujours la force. Pour les faire cesser , ou du moins pour ne les plus entendre , il résolut de s'éloigner de cette ville. Il eut encore , à la vérité , un autre sujet de prendre cette résolution : il apprit que son correspondant à Séville venait de faire banqueroute , et lui emportait une somme assez considérable. A cette fâcheuse nouvelle , voulant courir après le fripon , il s'embarqua sur le premier vaisseau qui partit pour l'Espagne ; mais , pour son malheur , il rencontra des corsaires d'Alger qui le firent esclave avec toutes les personnes qui étaient avec lui.

Le voilà donc dans les fers , fort affligé d'avoir perdu la liberté , et de se voir hors d'espérance de rattraper son argent. Dans son désespoir il prit le turban , et par des

manières insinuanes, qui produisent partout un bon effet, ayant eu le bonheur de plaire à une riche dame d'Alger, il l'épousa.

Cependant on apprit à Gênes qu'il avait été enlevé par des pirates; et cette nouvelle parvint jusqu'aux oreilles de son correspondant à Séville. Ce voleur en eut d'autant plus de joie, qu'il crut le Génois en esclavage pour toute sa vie. Ainsi, se regardant comme débarrassé d'un homme qui était son principal créancier, et, se voyant de l'argent de reste pour satisfaire les autres tant bien que mal, il ne tarda guère à s'accorder avec eux; de sorte qu'après avoir payé ses dettes suivant le tarif des banqueroutiers, il se trouva plus en état que jamais de reprendre son premier train.

D'une autre part, mon père, sans cesse occupé de la banqueroute de son correspondant, ne manquait pas d'écrire en Espagne toutes les fois qu'il en avait occasion. Il apprit un jour que son débiteur avait rajusté ses affaires, et qu'il était dans une plus belle passe qu'auparavant. Cela réjouit un peu notre captif, qui se flatta dès ce

moment d'en tirer pied ou aile. Il est vrai qu'il avait endossé l'habit turc et pris pour femme une Algérienne ; mais rien ne lui paraissait plus aisé que de sortir de cet embarras. Il commença par persuader à la dame de faire de l'argent comptant de tous ses effets , parce qu'il avait envie , lui dit-il , de se mettre en état de commercer. A l'égard des pierreries qu'elle pouvait avoir , il n'était nullement en peine de les lui ravir , sans qu'elle eût le moindre soupçon de son dessein.

Lorsqu'il eut tout disposé pour faire son coup de ce côté-là , il ne songea plus qu'à s'assurer de quelque capitaine chrétien qui voulût bien , par compassion et pour quelque argent , le jeter sur les côtes d'Espagne ; et il fut assez heureux pour en rencontrer un. C'était un Anglais , homme très-pitoyable et fort pieux , comme ceux de sa nation le sont pour la plupart. Ils prirent ensemble de si justes mesures , que mon père était déjà bien loin avec son trésor avant que sa femme s'aperçût de sa fuite. Pour surcroît de bonheur , le vaisseau allait à Malaga , d'où il n'y a jusqu'à Séville que trois

petites journées. Mon père s'imaginait tenir déjà son banqueroutier, et cette imagination lui causait une joie qui devint parfaite quand il fut à terre. Il se réconcilia d'abord avec l'Église, moins peut-être de peur d'être puni de sa faute en l'autre monde que d'être obligé d'en faire pénitence en celui-ci.

Dès qu'il se vit hors d'une affaire si importante, il s'occupa tout entier de celle de Séville, où il ne manqua pas de se rendre en diligence. On avait eu nouvelle dans cette ville qu'il avait embrassé le mahométisme, et son correspondant en était si persuadé, qu'il jouissait de son argent sans avoir la moindre crainte d'être un jour contraint à le lui restituer. Aussi c'est une chose plaisante à se représenter que la surprise où il fut de voir le Génois un beau matin entrer chez lui d'un air et sous un habillement qui ne sentait point l'esclave. Il crut pendant quelques momens que c'était un fantôme qui lui apparaissait sous la figure de son principal créancier; mais, ayant reconnu malgré lui que c'était mon père en chair et en os, il demeura bien

sot. Il fallut en venir aux éclaircissemens. Alors le banqueroutier, payant d'audace, convint qu'il était juste de compter ; mais ils avaient eu ensemble un si grand commerce, que cela demandait une longue discussion : j'ajouterai même, et je le puis hardiment, que dans ce commerce ils avaient fait l'un et l'autre mille friponneries dont eux seuls avaient connaissance ; et comme les tours de passe-passe ne se marquent pas sur les livres, mon scélérat de correspondant eut la hardiesse d'en nier les trois quarts, contre cette bonne foi que les voleurs se gardent si religieusement les uns aux autres.

Que te dirai-je enfin ? Après bien des papperasses lues et relues, après une infinité de demandes et de réponses accompagnées de reproches et d'injures réciproques, l'accordement fut que le banqueroutier rendrait une partie, et que son créancier ne perdrait pas tout. De l'eau tombée on en ramasse ce qu'on peut, et certainement mon père avait agi fort prudemment de s'être fait guérir à Malaga de sa gale d'Alger. S'il n'eût pas pris cette précaution, il

ne tenait rien ; il n'aurait pas touché une blanque de sa dette. Un homme du caractère de son correspondant aurait bien pu lui jouer quelque mauvais tour à Séville : peut-être eût-il donné la moitié de sa dette aux bons religieux de la sainte inquisition pour lui faire faire son procès. On peut juger de la disposition où il était à son égard par tous les bruits désavantageux qu'il répandit de lui dans cette capitale de l'Andalousie. Quelles sottises ne dit-il pas à tous les marchands du change , au sujet de deux misérables banqueroutes que le Génois avait faites , et qui , véritablement , avaient été un peu frauduleuses ! Mais les négocians en font-ils d'autres ? Et faut-il tant crier contre un malheureux commerçant qui , pour raccommo~~der~~ ses affaires dérangées , a recours à une petite banqueroute ? Ce n'est rien entre marchands ; ils ne font que se le prêter et se le rendre les uns aux autres. Dans le fond , si c'était un si grand mal , la justice ne prendrait-elle pas soin d'y remédier ? Sans doute. Nous la voyons bien quelquefois , tant elle est sévère ! faire fouetter et envoyer des pauvres aux ga-

lères pour moins de cinq ou six réaux.

Notre enragé de correspondant ne fut pas satisfait d'avoir diffamé mon père en divulguant les deux banqueroutes ; il poussa la malignité jusqu'à vouloir lui donner un ridicule dans le monde , en disant qu'il avait plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette , et que son visage était toujours couvert de rouge et de blanc. Je conviens que mon père se frisait et se parfumait ; il était idolâtre de ses dents et de ses mains : enfin il s'aimait , et , ne haïssant pas les femmes , il ne négligeait rien de tout ce qu'il croyait devoir leur rendre sa personne agréable. Il donna par là beau jeu à notre correspondant , qui lui fit d'abord quelque tort ; mais , sitôt que mon père fut un peu plus connu dans Séville , il sut effacer toutes les mauvaises impressions que la médisance avait faites. Il se conduisit d'une manière si honnête , et affecta de montrer dans ses actions tant de droiture et de bonne foi , qu'il gagna l'estime et l'amitié des meilleurs marchands de cette ville.

Il pouvait bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres , tant de ce qu'il avait

arraché des griffes de son correspondant, que de ce qu'il avait apporté d'Alger ; ce qui n'était pas une petite somme pour lui , qui savait à merveille trancher du gros négociant. Personne à la bourse ne faisait autant de bruit que lui. Si bien qu'après quelques années il fut en état d'acheter une maison à la ville et une autre à la campagne. Il les meubla toutes deux magnifiquement , surtout sa maison de plaisance qui était à Saint-Jean d'Alfarache, dont j'ai pris la seigneurie. Mais , comme il aimait fort les plaisirs , cette maison le ruina par les fréquentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépense. Insensiblement il négligea ses affaires, s'en reposa sur des commis , et , pour soutenir la figure qu'il faisait , il s'avisa de jouer et de faire jouer chez lui de riches marchands , qu'il engageait au jeu après les avoir régalez , et qui avaient toujours le malheur de perdre leur argent.

CHAPITRE II.

Guzman raconte comment son père fit connaissance avec une dame , et ce qu'il en arriva.

TELLÉ était la vie que menait mon père , lorsque , se trouvant un jour dans la place du change avec plusieurs de ses confrères , il découvrit de loin un baptême qui allait à Saint - Sauveur , et qui paraissait être de personnes de condition. Tout le monde s'empressa d'abord à le voir passer , et cet empressement venait de ce qu'on disait tout bas que c'était un enfant de qualité qu'on portait à l'église pour y être baptisé à petit bruit.

Mon père le suivit comme les autres jusque dans Saint-Sauveur. Il s'approcha des fonts de baptême , moins pour être spectateur de la cérémonie qui se préparait que pour observer une dame qu'un vieux commandeur conduisait , et qui , selon toutes les apparences , devait nommer l'enfant avec

ce cavalier suranné. La dame avait la taille belle et très-bon air. Le Génois en fut frappé. Quoiqu'en négligé , elle avait des grâces qu'il admirait ; et , comme elle se découvrit un instant , il vit un visage qui acheva de le charmer. Aussi n'y avait-il point à Séville de femme plus aimable. Il eut toujours la vue attachée sur la dame , qui s'en aperçut avec plaisir ; car les belles ne sont pas fâchées qu'un homme les regarde , quand il serait de la lie du peuple. Elle examina de son côté le marchand avec beaucoup d'attention ; et , ne le jugeant pas indigne d'être favorisé d'un tendre regard , elle lui en lança un qui fit sur lui tout l'effet qu'elle désirait. Il en fut si troublé , si hors de lui-même , qu'il ne savait plus où il en était. Il n'oublia pas néanmoins , malgré le désordre où il se trouvait , de la faire suivre après la cérémonie , pour être informé de sa demeure et de sa condition. Il apprit qu'elle était la maîtresse de ce commandeur , qui la logeait chez lui et l'entretenait à grands frais du bien des pauvres , je veux dire des biens ecclésiastiques qu'il retirait de deux ou trois gros bénéfices qu'il possédait.

Mon père fut d'autant plus satisfait de cette heureuse découverte, qu'il était persuadé qu'une pareille commère ne pouvait pas être fort contente de son vieux compère. Dans cette pensée, il chercha toutes les occasions de la revoir et de lui parler ; mais il eut beau tous les matins courir les églises dans l'espérance de la retrouver, il ne put jamais la rencontrer sans son amoureux vieillard, qui ne pouvait la perdre de vue. Toutes ces difficultés ne servirent qu'à irriter les feux du nouveau galant et qu'à lui aiguïser l'esprit. Il fit si bien, à force de présens, et encore plus de promesses, qu'il gagna une duègne telle qu'il la lui fallait pour réussir dans son entreprise. C'était une bonne vieille qui entrait librement chez le commandeur à la faveur d'un rosaire qu'elle avait toujours à la main. Tout vieux routier qu'il était, il ne se défiait nullement d'elle. Cette fausse dévote, vrai suppôt de Satan, mit le feu aux étoupes en parlant sans cesse à la dame de l'amour et de la persévérance du Génois, dont elle ne manquait pas de lui exagérer le mérite. La dame n'était pas tigresse : elle prêta volontiers

l'oreille aux discours de la vieille , et la chargea même de dire au nouvel amant qu'il pouvait tout espérer. Il est constant qu'elle penchait plus de ce côté - là que de l'autre. Le commandeur était un personnage fort dégoûtant , incommodé de la gravelle, et souvent de la goutte; et le marchand paraissait un jeune gaillard alerte et vigoureux. Il n'y avait point à balancer entre eux pour une jolie femme. Mais, comme la prudente dame aimait encore plus par intérêt que par tendresse de cœur , elle ne laissa pas de se trouver embarrassée. Elle faisait trop bien ses affaires avec son vieillard pour avoir envie de perdre sa pratique , et en même temps , se voyant jour et nuit obsédée de ce jaloux , elle désespérait de pouvoir impunément entretenir un commerce secret avec le Génois.

Cependant cette dame et celui-ci convinrent de leurs faits par l'entremise de la duègne ; après quoi il ne fut plus question que du moyen dont ils se serviraient pour avoir une entrevue, et de l'endroit où ils l'auraient ; mais rien n'est impossible à l'amour. Dès que deux amans sont d'accord ,

les montagnes mêmes se séparent pour leur ouvrir un passage. La dame , qui était une maîtresse femme , imagina l'expédient que je vais te rapporter. Elle proposa au bon commandeur de s'aller promener à Gelves , où il avait une maison de plaisance , et d'y passer la journée. C'était dans le beau temps. Le galant suranné accepta la proposition , moins par complaisance que parce qu'elle était fort de son goût. Ils avaient déjà fait tous deux cette partie plus d'une fois , et le vieillard se plaisait infiniment à cette campagne. L'Andalousie , sans contredit , est le plus agréable pays de toute l'Espagne , et l'Andalousie n'a point de quartier si charmant , ni qu'on puisse appeler à plus juste titre le paradis terrestre , que Gelves et Saint-Jean d'Alfarache , qui sont deux villages voisins , que le Guadalquivir arrose de ses eaux. Cette fameuse rivière fait tant de détours autour d'eux , qu'on dirait qu'elle s'en éloigne à regret : aussi trouvez - vous là des jardins , des fleurs , des fruits , des bocages , des fontaines , des grottes , des cascades , en un mot , tout ce qui peut délicieusement flatter la vue , le goût et l'odorat .

La partie faite , on en arrêta le jour , et quand il fut arrivé , on envoya de grand matin des domestiques à Gelves pour y préparer toutes choses. Quelques heures après , le commandeur et sa mignonne se mirent en chemin avec la duègne , qui était de toutes les fêtes , et qui ne fut point de trop à celle-là , tous trois montés sur de pacifiques mules , et suivis de deux valets. Lorsqu'ils furent à quatre ou cinq cents pas de la maison de plaisance de mon père , devant laquelle il fallait passer , il prit tout à coup à la jeune dame une colique de commande si violente , qu'elle pria le vieillard d'ordonner qu'on fît halte là , s'il ne voulait la voir mourir ; puis , se laissant aller de dessus sa selle tout doucement à terre , comme une personne à demi-morte , elle demanda d'une voix faible qu'on la délaçât , en disant qu'elle n'en pouvait plus. Le vieux soupirant , qui faisait assez connaître la vive douleur dont son âme était saisie , ne savait que dire , ni encore moins que faire pour secourir sa maîtresse ; mais la vieille , jouant alors son rôle , représenta d'un air prude à la dame que la bienséance ne permettait

pas de la soulager sur un grand chemin ; outre que le lieu n'était pas commode pour cela : qu'il valait beaucoup mieux qu'elle se traînât comme elle pourrait , ou se laissât porter jusqu'à la maison qu'ils voyaient assez près de là , et qui , selon toutes les apparences , appartenait à d'honnêtes gens : qu'ils ne refuseraient pas , s'ils étaient chrétiens , de donner quelques secours à une dame qui en avait si grand besoin. Le commandeur approuva l'avis de la duègne ; et la bonne pièce de malade dit là-dessus qu'on fit d'elle tout ce qu'on voudrait, mais qu'il ne lui était pas possible , avec les cruelles douleurs qu'elle sentait , de marcher jusque-là. Aussitôt les deux valets la prirent entre leurs bras pour la porter, tandis que le vieillard affligé allait devant pour parler aux personnes de cette maison, et les engager par ses prières à y recevoir sa dame pour quelques heures.

Je t'ai déjà dit , ami lecteur , que cette maison était celle de mon père. Il y avait dedans une vieille gouvernante à laquelle il en avait confié le soin , et qui en savait pour le moins aussi long que lui. Il n'eut

pas besoin de lui donner d'amples instructions sur ce qu'elle devait faire pour les servir. D'abord qu'elle entendit frapper à la porte, elle y courut; et, feignant d'être étonnée de voir un homme qu'elle ne connaissait point, elle lui demanda comme en tremblant ce qu'il souhaitait. Je voudrais, lui répondit le cavalier, qu'une dame que je conduis à Gelves, et qui vient de se trouver mal à quelques pas d'ici, pût, sans vous incommoder, se reposer un moment chez vous, et que vous nous permissiez de la soulager par quelque remède. S'il ne s'agit que de cela, reprit la gouvernante, vous aurez tout lieu d'être content; il n'y a dans cette maison que des gens de bien et qui se plaisent à exercer la charité. Comme elle achevait ces paroles, la prétendue malade, que les deux valets apportaient, arriva. Vous la voyez, s'écria douloureusement le commandeur. Il vient de lui prendre tout à l'heure une maudite colique dont elle est prête à mourir. Entrez, seigneur cavalier; entrez, madame, dit la gouvernante. Soyez tous deux les bienvenus; je suis fâchée seulement que mon maître ne soit pas ici pour vous rece-

voir ; il n'épargnerait rien pour vous traiter de la manière dont vous paraissez mériter de l'être ; mais , en son absence , je vais remplir le mieux qu'il me sera possible les devoirs de l'hospitalité.

La première chose que fit la gouvernante , fut de faire porter la malade dans une fort belle chambre , où il y avait un magnifique lit , qui n'était qu'à demi-garni , et qu'on avait exprès mis en cet état pour ôter au vieux jaloux tout sujet de soupçonner le tour qu'on lui jouait. Mais , tout étant prêt , draps parfumés , oreillers fins , et couvertures de satin piquées , on eut bientôt préparé le lit , et couché dedans la dame , qui ne cessait de se plaindre de l'opiniâtreté de son mal. La gouvernante et la duègne , également disposées à faire de bonnes œuvres , commencèrent , comme à l'envi , à chauffer des linges , que la malade poussait doucement vers ses pieds à mesure qu'on les lui mettait sur le ventre ; sans quoi elle aurait été indubitablement incommodée de cette chaleur , puisque , malgré tout le soin qu'elle prenait de s'en défendre , peu s'en fallut qu'elle n'eût des vapeurs. On lui fit aussi

avaler du vin chaud, dont elle se serait fort bien passée ; de sorte que , pour prévenir quelque autre remède qui aurait pu lui être encore plus désagréable , elle témoigna qu'elle se sentait soulagée , et que , si on la laissait en reposseulement un quart d'heure, elle serait entièrement guérie. Le bon vieillard fut bien aise qu'elle eût envie de reposer : cela lui parut une marque certaine qu'elle se portait mieux. Ainsi , pour lui donner la satisfaction qu'elle demandait , il sortit de la chambre , dont il n'oublia pas de fermer la porte , recommandant aux domestiques de ne point faire de bruit. La duègne seule demeura par son ordre auprès de la malade , comme une garde dont elle pourrait avoir affaire. Pour lui , il alla se promener dans le jardin en attendant l'heureux moment de revoir sa chère maîtresse délivrée de sa colique.

Il est , je crois , inutile de te dire que mon père pendant ce temps-là était dans cette maison , où je puis t'assurer qu'il ne dormait pas. Il se tenait caché dans un cabinet ; d'où , après avoir entendu tout et aperçu par une fenêtre le commandeur dans

le jardin , il se glissa dans la chambre de la jeune dame par une petite porte que couvrait une tapisserie. La duègne , de peur de surprise , se mit en sentinelle d'un côté , tandis que de l'autre la gouvernante , suivant les ordres qu'elle avait reçus , observait le vieux jaloux. Alors les deux amans , croyant n'avoir rien à craindre , eurent ensemble une tendre et vive conversation , qui dura deux bonnes heures , et à laquelle , si je ne me trompe , je dois la naissance.

Déjà le soleil commençait à se faire sentir dans le jardin malgré l'ombrage des bosquets et la fraîcheur des eaux. Le vieux galant , n'y pouvant plus résister , et avec cela plein d'impatience d'apprendre des nouvelles de sa nymphe , prit le parti de regagner la maison ; mais il y retourna d'un pas si grave , que les deux surveillantes eurent tout le loisir d'en avertir le Génois , qui se renferma promptement dans le cabinet. La dame , que je puis désormais appeler ma mère , fit semblant d'être encore tout endormie quand le vieillard entra dans sa chambre ; et , comme si le bruit qu'il avait fait en entrant l'eût réveillée ,

elle se plaignit de ce qu'il n'avait pas la complaisance de la laisser reposer un quart d'heure. Comment, un quart d'heure ! s'écria-t-il. Par vos beaux yeux , ma mie , il y a plus de deux mortelles heures que vous dormez. Non, non, répliqua-t-elle ; il n'y en a pas seulement une demie ; il me semble que je ne fais que de m'endormir : mais, quelque temps qu'il y ait , ajouta-t-elle , je sens que je n'ai jamais eu plus besoin de repos. Peut-être disait-elle la vérité , quoiqu'elle ne parlât ainsi que pour mentir. Elle prit pourtant un air gai , en assurant le commandeur qu'elle se portait beaucoup mieux , grâce aux remèdes qu'on lui avait donnés. Ce qui causait une joie infinie au bonhomme. Il proposa lui-même à sa fidèle maîtresse de passer la journée en cet endroit , attendu que la chaleur était devenue trop grande pour qu'ils osassent se remettre en chemin , et que d'ailleurs ils se trouvaient dans une maison plus jolie que celle où ils avaient compté d'aller. La dame fut assez complaisante pour y consentir , à condition toutefois que les personnes du logis l'auraient pour agréable. Là-dessus le vieux

galant en demanda la permission à la gouvernante, qui lui répondit qu'il pouvait faire dans cette maison tout ce qu'il jugerait à propos ; que son maître , bien loin de le trouver mauvais , en serait ravi. Les voilà donc résolus de s'arrêter là. Aussitôt ils envoyèrent un de leurs valets à leur maison de Gelves, avec ordre de dire aux autres domestiques qui y étaient déjà de se rendre auprès d'eux avec leurs provisions.

Tandis que le commandeur s'occupait de ces soins , mon père sortit de la maison à la dérobée , monta vite à cheval , et piqua vers Séville pour se montrer seulement à la bourse , et s'en revenir ensuite souper et coucher à Saint-Jean d'Alfarache ; ce qu'il avait coutume de faire presque tous les soirs. Le temps lui parut un peu long ; mais , outre qu'il devait être assez content de sa journée , il hâta son retour , et arriva sur les six heures à sa maison de plaisance. Son rival suranné s'empressa d'aller au-devant de lui pour le prier d'excuser la liberté qu'il avait prise. Grands complimens de part et d'autre , surtout de celle de mon père , à qui les belles paroles ne coûtaient rien , et qui , par ses

manières honnêtes et polies , enleva tout à coup le cœur du vieillard. Ce bonhomme le conduisit lui-même à la dame , qui venait d'entrer dans le jardin , où , si l'on ne pouvait pas encore se promener , on n'était pas du moins fort incommodé du soleil. Le rusé marchand la salua comme une personne qui lui aurait été inconnue ; elle le reçut avec tant de dissimulation , qu'on eût dit qu'elle ne l'avait vu de sa vie.

En attendant l'heure de la promenade , ils entrèrent tous trois dans un cabinet de verdure , où il faisait d'autant plus frais qu'il était sur le bord de la rivière. Ils se mirent à jouer à la prime , et la dame gagna , le Génois étant trop galant pour ne pas se laisser perdre. Après le jeu , ils firent plusieurs tours d'allées , et le plaisir de la promenade fut suivi d'un bon souper , qui dura si long-temps , qu'ils ne se levèrent de table que pour s'en retourner par eau à Séville , dans une petite barque ornée de feuillages et de fleurs. Cette barque appartenait à mon père , qui l'avait fait ajuster ainsi pour se rendre plus agréablement de sa maison de campagne à la ville ; ce qui lui arrivait

quelquefois. Pour comble de satisfaction , ils entendirent des concerts de musique admirables , formés par des chanteurs et des joueurs d'instrumens qui descendaient comme eux le Guadalquivir dans un bateau qui suivait le leur. Enfin la dame et son vieux galant , après s'être fort réjouis , remercièrent le marchand de la généreuse réception qu'il leur avait faite. Le commandeur , particulièrement , en était si pénétré de reconnaissance , qu'il s'imaginait ne pouvoir assez le lui témoigner ; et je crois qu'il n'aurait jamais pu se résoudre à le quitter , sans l'espérance qu'il avait de le revoir le lendemain , tant il avait conçu d'amitié pour lui dès ce jour-là.

Cette amitié fut si bien ménagée par la dame et par le Génois , qu'elle ne finit qu'avec la vie du commandeur , lequel , à la vérité , n'alla pas loin depuis ce temps-là. C'était un corps usé , un vieux pécheur qui avait fait un usage immodéré des plaisirs , sans s'embarrasser si l'on trouverait cela bon dans ce monde , et sans craindre qu'on le trouvât mauvais dans l'autre. J'avais déjà quatre ans quand il mourut ; mais je n'étais

passon seul héritier au logis. Le bonhomme avait eu d'autres enfans de quelques maîtresses qu'il avait entretenues avant ma mère , et nous étions tous chez lui comme des pains de dîmes , chacun de sa fournée. Dans le fond , peut-être n'était-il pas plus leur père que le mien. Quoi qu'il en soit , comme j'étais le plus jeune de mes frères , et que la faiblesse de mon âge ne me permettait pas de me servir de mes mains aussi bien qu'eux , j'aurais eu peu de part à l'héritage du défunt , si je n'avais pas eu dans ma mère une personne fort propre à suppléer à ce défaut. Mais c'était une femme d'Andalousie , c'est tout dire. Elle n'avait point attendu , pour faire son paquet , que le vieillard fût mort. Dès qu'elle l'avait vu abandonné des médecins , elle s'était saisie du plus beau et du meilleur , ne laissant à mes cohéritiers que des guenilles. Étant maîtresse dans la maison , et ayant les clefs de tout , il lui avait été facile de divertir les effets les plus précieux. Le jour qu'il mourut , on fit un ravage effroyable dans sa maison. Dans le temps qu'il rendait l'âme , on lui prit jusqu'aux draps de

son lit. Dans ses derniers momens tout fut pillé et enlevé. Il ne restait que les quatre murailles lorsque les parens arrivèrent la gueule, comme on dit, enfarinée. Ils eurent beau regarder partout, ils virent bien qu'on les avait prévenus, et il leur fallut encore, par honneur, faire les frais des funérailles. Elles furent, je l'avoue, très-modestes, et l'on n'y répandit point de larmes. On ne pleure pas les morts qui ne laissent rien : c'est aux héritiers seuls à paraître affligés ; ils sont payés pour cela.

Les parens du commandeur avaient pourtant compté sur une riche succession. Ils ne pouvaient comprendre comment un homme qui avait plus de quinze mille livres de rente en bénéfices mourait dans un état si misérable. Ils avaient vu sa maison meublée d'une manière convenable à sa qualité. Ils ne doutèrent point qu'on n'eût volé ses effets. Ils firent faire sur cela de grandes informations. Peine inutile ! Ils eurent recours ensuite aux monitoires, qui furent affichés aux portes des églises, où ils sont encore. Les voleurs ont l'estomac bon, ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pris : les excom-

munications ne les épouvantent point. Après tout, ma mère avait une très-bonne raison pour posséder sans inquiétude les nippes du commandeur ; car, peu de temps avant qu'il mourût, il lui disait quelquefois, quand il visitait son coffre-fort ou ses bijoux, ou qu'il faisait emplette de quelque beau meuble : *Tenez, mon cher cœur, tout ceci vous appartient.* Quand ces donations, qu'elle regardait comme faites en bonne forme, n'auraient pas été capables de lui mettre la conscience en repos, elle croyait qu'une jolie femme qui avait pu se résoudre à passer quelques années avec un vieillard dégoûtant méritait bien d'en être l'héritière. Aussi d'habiles docteurs qu'elle consulta sur ce point levèrent tous ses scrupules en l'assurant que c'était une chose qui lui était due.

CHAPITRE III.

Le père de Guzman se marie et meurt peu de temps après son mariage. Suites de cette mort.

APRÈS la mort du commandeur, à qui Dieu fasse miséricorde, sa chaste veuve eut un galant, et moi un père tout retrouvé dans la personne du Génois, qui devint à son tour le patron de la case. Cette habile femme avait eu l'adresse de leur persuader à tous deux en particulier que j'étais leur fils, tantôt en disant à l'un que j'étais sa vivante image, et tantôt en disant à l'autre que lui et moi nous nous ressemblions comme deux œufs. Heureusement, je ne pouvais manquer d'être d'un sang noble, soit que je dusse mon existence au commandeur, soit que je fusse de la façon du Génois. Pour du côté maternel, je suis d'une noblesse incontestable. J'ai cent fois oui dire à ma mère que mon aïeule, qui toute sa vie s'était piquée de chasteté

comme elle , comptait parmi ses alliés tant d'illustres seigneurs , qu'on aurait pu faire de sa famille un arbre généalogique aussi grand que celui de la maison de Tolède.

Malgré tout cela je ne voudrais pas jurer que ma discrète mère n'eût point un troisième galant de race roturière : une femme qui ne se fait pas une affaire de tromper un homme est bien capable d'en tromper deux. Mais , par instinct , ou sur la bonne foi de ma mère , j'ai toujours regardé le noble Génois comme le véritable auteur de ma naissance. Je puis t'assurer que de son côté , mon père ou non , il nous aimait ma mère et moi avec une extrême tendresse. Il le fit assez connaître par la résolution hardie qu'il s'avisa de prendre : il résolut d'épouser cette dame , que l'on appelait dans Séville la commandeuse. Il n'ignorait pas la réputation qu'elle avait , ni qu'il allait se faire montrer au doigt dans la ville. Qu'importe ? c'était un homme qui savait bien ce qu'il faisait. Dès le temps qu'il lia connaissance avec elle , ses affaires commençaient à se gâter , et cette galanterie ne servit pas à les améliorer. La dame ,

qui était fort ménagère , et encore plus friponne , avait si bien su mettre à profit les faveurs qu'elle avait accordées , qu'elle possédait au moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable , mon père se sauva d'une nouvelle banqueroute qu'il était sur le point de faire , et se trouva plus en état que jamais de figurer parmi les gros négocians. Il aimait le faste , l'éclat et le bruit ; c'était là sa passion dominante : mais, comme il ne pouvait la satisfaire longtemps sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mère l'avait tiré , il arriva , quelques années après son mariage , qu'il se vit obligé de faire sa dernière banqueroute. Je dis sa dernière , car , se voyant alors sans ressource et dans l'impuissance d'entretenir sa famille sur un bon pied , il aima mieux se laisser mourir de chagrin que de survivre à sa prospérité.

La vie eut plus de charmes pour ma mère , qui soutint avec assez de fermeté le changement de notre fortune. Cependant la mort de mon père l'affligea vivement. Nos maisons n'étaient plus à nous ; il avait fallu les abandonner aux créanciers. Il ne nous res-

tait de tous nos biens que quelques bijoux avec une grande quantité de meubles assez beaux ; ma mère en fit de l'argent, et prit le triste parti de se retirer dans une petite maison pour y vivre tranquillement. Ce n'est pas qu'elle n'eût pu soutenir encore notre ménage par de nouvelles galanteries : quoiqu'elle eût déjà quarante ans , elle s'était toujours si bien conservée, que ce n'était pas une conquête à dédaigner ; mais elle aurait été obligée de faire les avances , et c'est à quoi elle ne pouvait se résoudre , après avoir vu toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes grâces avec empressement. Cette noble fierté s'accordait si mal avec nos affaires domestiques , qu'elles empiraient à vue d'œil.

Je ne doute pas que ma mère n'ait mille et mille fois souhaité d'avoir une fille au lieu de moi ; et véritablement cela eût été plus avantageux pour elle : une fille lui aurait servi de support , comme elle avait elle-même été celui de ma grand'mère, dont il faut que je te fasse un éloge détaillé. Mon aïeule maternelle était, dans ses beaux jours , une des plus belles personnes du

royaume ; elle avait beaucoup d'esprit et entendait son monde parfaitement bien.

Ellene recevait ordinairement dans sa maison que de jeunes seigneurs qui avaient envie de se polir ; et l'on pouvait dire qu'ils savaient vivre quand ils avaient pris de ses leçons pendant quelques années. Mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'elle avait le rare talent de faire régner entre ses écoliers une parfaite union ; ils n'avaient jamais ensemble le moindre démêlé. Pendant qu'elle s'attachait à façonner ces jeunes gens, il arriva qu'elle eut ma mère par un coup de hasard ; elle ne manqua pas de leur en faire honneur à chacun en particulier, et de trouver que sa fille leur ressemblait à tous par quelque endroit : Voilà votre bouche, disait-elle à celui-ci ; voilà vos yeux, disait-elle à celui-là ; vous ne sauriez désavouer cet enfant. Pour mieux le leur persuader encore, lorsqu'elle tenait ma mère entre ses bras, elle affectait toujours de l'appeler du nom du cavalier qui était présent ; et supposé qu'il y en eût deux, ce qui n'était pas extraordinaire, elle l'appelait tout court *dona Mar-*

cella, qui était le nom propre de ma mère. Il y aurait aussi de l'injustice à lui contester le *dona*, puisqu'on ne peut la soupçonner de n'être pas une fille de qualité. Mais, pour l'apprendre quelque chose de plus positif touchant sa naissance, tu sauras que ma grand'mère, parmi ses galans, en avait un qu'elle aimait plus que tous les autres; et comme ce seigneur était un Guzman, elle jugea qu'elle pouvait en conscience faire descendre sa fille d'une si grande maison. C'est du moins ce que mon aïeule a dit confidemment à ma mère, en l'assurant même qu'elle la croyait fille d'un seigneur parent fort proche des ducs de Medina Sidonia.

Tu vois donc bien que ma grand'mère était une femme admirable pour les intrigues d'amour; néanmoins, aimant autant la dépense qu'elle l'aimait, bien loin d'accumuler des richesses immenses dans le trafic des plaisirs, elle aurait couru risque dans sa vieillesse de sentir l'indigence, si la fleur de la beauté de sa fille n'eût commencé d'éclorre à mesure que celle de la sienne se flétrissait. La bonne dame avait beaucoup

d'impatience de voir sa petite Marcelle assez formée pour être établie; et la trouvant à douze ans fort avancée pour son âge, elle ne différa point à la pourvoir. Un marchand nouvellement arrivé du Pérou, et plus riche qu'un juif, en devint le premier possesseur moyennant quatre mille ducats dont il fit présent à mon aïeule, qui, donnant chaque jour au marchand quelque successeur libéral, vécut par ce moyen toute sa vie dans l'abondance.

Il eût donc fallu à ma mère une fille à ma place, ou du moins avec moi; ma sœur nous aurait servi de port dans notre naufrage, et nous aurions bientôt fait fortune avec une pareille marchandise à Séville, où il y a des marchands pour tout. C'est la retraite des honnêtes gens, qui n'ont pour tout bien que de l'esprit; c'est la mère des orphelins et le manteau des pécheurs. En tout cas, si cette ville eût trompé notre attente, nous aurions été tout droit à Madrid, où l'on peut dire qu'on est en fonds quand on possède un semblable joyau. Si d'abord nous n'eussions pas trouvé à le vendre, nous aurions pu du moins le mettre en gage, et

faire toujours à bon compte une chère de prince. Je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et je crois qu'avec une jolie sœur je n'aurais pas manqué de parvenir à quelque bon emploi ; mais enfin le ciel en voulut ordonner autrement, et me rendre fils unique pour mes péchés.

J'entrais alors dans ma quatorzième année ; et comme j'avais déjà du sentiment, la misère dont nous étions menacés me fit prendre la résolution d'abandonner ma mère et ma patrie pour aller chercher fortune ailleurs. Je me proposai de voyager pour apprendre à connaître le monde, et j'avais raison de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois était de passer à Gênes pour y voir mes parens paternels. Si bien qu'un beau jour, ne pouvant résister plus long-temps au désir qui me pressait d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête pleine de chimères, et la bourse presque vide d'argent.

CHAPITRE IV.

Guzman quitte sa mère et sort de Séville.

Sa première aventure dans une hôtellerie.

COMME je me souvenais d'avoir ouï dire qu'il importait aux aventuriers de se parer de noms de conséquence, sans quoi ils passaient pour des misérables dans les pays étrangers, je me donnai le nom de Guzman que portait ma mère, et qui sans doute était le plus honorable de notre maison ; j'y ajoutai la seigneurie d'Alfarache. Cela me sembla fort bien imaginé ; et me voilà déjà dans mon esprit l'illustre seigneur Guzman d'Alfarache.

Ce seigneur de fraîche date, ne s'étant mis en chemin que l'après-dînée, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vite que si on l'eût poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la Chapelle de Saint-La-

zare, à une demi-lieue de cette ville. J'étais déjà las ; je m'assis sur les degrés de l'église, où, remarquant que la nuit approchait, je commençai à m'attrister et à sentir quelque inquiétude sur ce que je deviendrais. Là-dessus il me vint une idée pieuse que je contentai : j'entrai dans la chapelle, où je me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma prière fut fervente, mais courte, car on ne me donna pas le temps de la faire longue. L'heure de fermer l'église arriva ; l'on m'obligea de sortir, et on me laissa sur le perron, où je demeurai fort en peine de ma personne.

Représente-toi en effet pour un moment à la porte de cette chapelle un enfant de famille aussi chéri qu'un fils de marchand de Tolède et nourri dans l'abondance ; considère que je ne savais où aller ni à quoi me déterminer. Il n'y avait là ni près de là aucune hôtellerie ; je ne voyais que de l'eau claire qui coulait à quelques pas de moi : le mauvais commencement de voyage ! Pour comble de misère, mon ventre m'avertissait qu'il était temps de souper. Je connus alors la différence

qu'il y a entre un homme qui a faim et un homme rassasié ; entre celui qui se voit à une bonne table et celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sachant donc que faire , ni à quelle porte aller frapper , je me résolus à passer la nuit sur le perron , puisque la nécessité le voulait ainsi. Je m'y couche tout de mon long , le nez et les yeux couverts de mon manteau , mais non sans appréhension d'être dévoré par les loups , que je m'imaginai quelquefois entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquiétudes , et se rendit si bien maître de mes sens , que je ne me réveillai que deux heures après le lever du soleil ; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs paysannes qui allaient en chantant et en dansant apparemment à quelque fête. Je me levai promptement , n'ayant aucune peine à quitter mon gîte ; et trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étaient également inconnus , je choisis le plus beau en disant : Puisse cette route que je prends au hasard me conduire tout droit au temple

de la fortune ! Je faisais comme cet ignorant médecin de la Manche qui portait ordinairement un sac rempli d'ordonnances, et qui, quand il était auprès d'un malade, en tirait la première qui se rencontrait sous sa main, et disait : *Dieu te la donne bonne !* Mes pieds faisaient l'office de ma tête, et je les suivais sans savoir où ils me conduisaient.

Je fis deux petites lieues cette matinée ; ce n'était pas peu pour un garçon qui n'en avait jamais tant fait ; je croyais déjà être arrivé aux antipodes, et avoir découvert un nouveau monde comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'était rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussière, fatigué et mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner ; on me dit qu'il n'y avait que des œufs frais : Des œufs frais ! m'écriai-je. Soit, je m'en contenterai ; hâtez-vous de m'en accommoder une demi-douzaine ; faites-m'en une omelette. L'hôtesse, qui était une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attention. Elle vit bien que j'étais un cadet de

haut appétit ; et je lui parus si neuf , qu'elle jugea qu'on pouvait impunément me servir pour œufs frais des demi-poussins. Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, et me riant au nez : D'où êtes-vous, mon fils ? me dit-elle d'un air gai. Je lui répondis que j'étais de Séville , et je la pressai de nouveau de m'apprêter les œufs ; mais, avant que de faire ce que je lui disais , elle me passa sa vilaine main sous le menton en disant : Et où va le petit badin de Séville ? En même temps elle voulut me baiser ; mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entièrement : la vieille me fit sentir son haleine, et il me sembla qu'elle venait de me communiquer sa vieillesse et ses infirmités : heureusement je n'avais que du vent dans l'estomac ; sans cela je lui aurais rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allais à la cour, et je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse, devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe qui avait tout l'air

d'un écouvillon de four ; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, et de l'eau dans un vaisseau de la même matière, où ses poules buvaient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure, elle me servit, sur une assiette plus noire que de l'encre, une omelette, ou, pour mieux dire, un cataplasme d'œufs. L'omelette, l'assiette, le pain, le pot, la salière, le sel, la nappe et l'hôtesse paraissaient de la même couleur. Mon cœur aurait dû se soulever contre des choses si dégoûtantes ; mais, outre que j'étais un voyageur tout neuf, il fallait entendre le bruit que mes boyaux faisaient dans mon ventre creux ; on eût dit qu'ils s'entre-mangeaient. Cependant, malgré la malpropreté du couvert et le mauvais assaisonnement des œufs, je me jetai sur l'omelette comme un cochon sur le gland ; j'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents, quoique cela dût me devenir suspect, je ne laissai pas de passer outre. Néanmoins, lorsque j'en fus aux derniers

morceaux, il me sembla que cette omelette n'avait pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeait chez ma mère ; ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvaient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays ; comme si j'eusse été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me sentis tout autre que je n'étais auparavant, et je m'estimais trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut point de sauce.

Le pain m'amusa plus long-temps que les œufs, attendu qu'il était très-mauvais, et que, pour l'avaler, il fallait, en dépit de moi, y aller lentement, ou bien j'aurais joué à m'étrangler ; il n'y avait pas de milieu, surtout lorsque après avoir mangé la croûte, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui était encore tout en pâte ; j'en sortis pourtant à mon honneur, mais ce fut à l'aide du vin, qui, dans ce quartier-là, est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner ; je payai mon hôtesse, et me remis gaîment en

chemin. Mes pieds, qui avaient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étais déjà pour le moins à une bonne lieue de la taverne, et tout allait bien jusque-là, quand la digestion, qui se faisait, excita peu à peu dans mon estomac un tumulte, qui fut suivi de rapports dont je tirai un très-mauvais augure. Je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avaient trouvée en broyant les œufs, et je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait : je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi, ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

CHAPITRE V.

Il rencontre un ânier et deux ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et de quelle façon l'ânier et lui furent régalez dans une hôtellerie à Cantillana.

JE demeurai quelque temps appuyé contre une muraille qui servait d'enclos à une vigne ; j'étais pâle et abattu des efforts que j'avais faits. Il passa par cet endroit un ânier avec plusieurs ânes qui n'étaient point chargés ; il s'arrêta pour me regarder ; et , touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étais , il me demanda ce que j'avais. Je lui contai l'accident qui venait de m'arriver ; mais je ne lui eus pas sitôt dit que je l'imputais à certaine omelette que j'avais mangée dans la dernière hôtellerie , qu'il se mit à rire , mais à rire d'une si grande force , que , s'il ne se fut pas tenu à deux mains au bât de son âne , mon homme en serait infailliblement descendu la tête la première.

Quand nous sommes affligés, nous n'aimons pas qu'on se moque de notre affliction. Mon visage, qui était plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu : je regardai de travers ce maraud, et lui fis connaître par un petit air mécontent que son procédé ne me plaisait point du tout. Je ne fis par là que l'exciter à continuer ses ris. Alors, jugeant que plus je me fâcherais, plus il aurait envie de rire, je le laissai s'en donner tout son soûl ; aussi-bien je n'avais ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voies de fait, et je crois qu'à coups de poing je n'aurais pas été le plus fort ; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il est d'un homme d'esprit, quelque offensé qu'il soit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir ; d'ailleurs je voulais ménager l'ânier à cause de ses ânes, dont je comptais bien que quelqu'un me porterait jusqu'à la couchée, qui était encore assez loin de là. Néanmoins je ne pus m'empêcher de lui dire : Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire ? Est-ce que j'ai le nez de travers ? Pour toute réponse à ces paroles, le

voilà qui renouvelle ses ris immodérés.

Il plut pourtant à Dieu que cela finît. L'ânier, n'en pouvant plus, reprit peu à peu son sérieux, et me dit tout essoufflé : Mon petit seigneur, je ne me moque point de votre aventure; elle est assurément bien triste pour vous; mais c'est qu'en me la racontant, vous m'avez fait ressouvenir d'une autre qui vient d'arriver dans la même hôtellerie à cette vieille sorcière qui vous a si mal traité. Deux soldats qu'elle a régalez comme vous lui ont fait payer le tout ensemble. Puisque nous allons le même chemin, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à monter sur un de mes ânes, et je vais à loisir vous conter cette histoire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je montai sur un de ces animaux, et me préparai à entendre ce que l'ânier avait à me dire de ces deux soldats, que j'avais effectivement vus entrer dans l'hôtellerie dans le temps que j'en sortais.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avait à leur donner. Elle leur a répondu ainsi qu'à vous qu'elle n'avait que des œufs. Là-dessus ils ont or-

donné qu'on leur fit une omelette , et la vieille leur en a peu de temps après apporté une. Ils ont voulu la couper, et, trouvant quelque chose qui résistait au couteau, ils l'ont examinée attentivement; ils ont aperçu trois petits paquets qui ressembaient fort à trois têtes mal formées de poussins, et dont les becs déjà un peu fermes ne permettaient nullement de douter de ce que c'était. Les soldats, après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'omelette d'une assiette, et demandé à l'hôtesse si elle n'avait pas quelque autre chose qu'ils pussent manger : elle leur a proposé deux rouelles d'une alose qu'elle venait de faire griller; ils les ont acceptées et expédiées à la sauce blanche. Après cela, l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle, lui a appliqué sur le visage l'omelette qu'il tenait dans sa main, et lui en a si bien frotté les yeux et le nez, qu'elle s'est mise à pousser de grands cris : alors l'autre soldat, feignant de blâmer son camarade et d'avoir pitié de cette malheureuse femme, a couru à elle,

sous prétexte de la consoler , et lui a passé sur la face ses mains barbouillées de suie ; ensuite ils sont sortis tous deux de la taverne en chargeant encore d'injures la vieille , qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous assure , poursuivit l'ânier , que c'était une chose à voir que l'hôtesse en cet état , et les mines agréables qu'elle faisait en pleurant et en criant.

Le récit de cette ridicule aventure me consola un peu de la mienne , et me fit oublier les ris de l'ânier , qui ne manqua pas de se remettre à rire aussitôt qu'il eut achevé de parler ; sans cela , il n'aurait pas été content de sa narration. Pendant ce temps-là nous avancions toujours. Nous rencontrâmes deux ecclésiastiques qui , nous ayant aperçus de loin , nous attendaient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons prêtres , qui étaient fatigués , en avaient un très-grand besoin pour se rendre à Caçalla , où ils allaient , aussi-bien que l'ânier. Ils eurent bientôt fait leur marché avec lui ; ils montèrent chacun sur un âne , et nous continuâmes tous quatre notre chemin.

Le maître des montures était encore trop

occupé du plaisir qu'il avait eu dans l'hôtellerie de la vieille pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire qu'il y avait dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours : et moi, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse ; mais patience, elle n'est pas encore morte, et tout se paie à la fin. Les ecclésiastiques prirent garde à la vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, et furent curieux de savoir pourquoi je les avais dites : l'ânier, qui ne demandait pas mieux que de recommencer cette histoire pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces messieurs ; et comme il était en train, il leur conta aussi la mienne, ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les ecclésiastiques désapprouvèrent fort la conduite de la vieille hôtesse, et ne blâmèrent pas moins mon ressentiment. Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang bouillant vous emporte et vous ôte l'usage de la raison ; sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'a-

voir manqué l'occasion d'en commettre un que de l'avoir commis en effet. Le prêtre ne borna point là sa remontrance ; il me fit un long discours sur la colère et sur le désir de se venger : il semblait que ce fût un sermon ; je suis persuadé même que c'en était un qu'il avait prêché plus d'une fois, et qu'il était bien aise de répéter pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certain que la plupart des choses qu'il me débita étaient au-dessus de ma portée et de celle de notre ânier, qui, toujours plein de sa vieille, riait sous cape pendant que le prédicateur perdait son temps à me prêcher. Enfin nous arrivâmes à Cantillana ; les deux ecclésiastiques mirent pied à terre, prirent congé de nous jusqu'au lendemain matin, et allèrent loger chez un de leurs amis.

Pour moi, je n'abandonnai point l'ânier, qui me dit : Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette ville ; l'hôte est un excellent cuisinier, et l'on ne nous donnera point là des œufs couvis. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir que mon estomac avait besoin d'un bon repas pour se rétablir. Nous allâmes

descendre à la porte d'une maison d'assez belle apparence, et dont le maître vint nous accabler de civilités. C'était bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-là, et je ne fis que sauter, comme on dit, de la poêle à frire dans le feu. L'ânier conduisit ses bêtes à l'écurie, où il demeura quelque temps à pourvoir à leurs besoins, et moi je me couchai par terre comme un homme qui avait les cuisses rompues et la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures sur un âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation jusqu'à ce que l'ânier, m'étant revenu joindre, me dit : Voulez-vous bien que nous soupions ? J'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour pour arriver avant la nuit à Caçalla ; je serais bien aise de me coucher de bonne heure. Je lui répondis que je ne demandais pas mieux que de me mettre à table, pourvu qu'il voulût bien m'aider à me relever, et même à marcher, attendu que je ne pouvais me soutenir. Il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui sus très-bon gré.

Nous appelâmes l'hôte, à qui nous dîmes

que nous avions envie de bien souper. Messieurs, nous répondit le matois', il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chère, vous n'avez qu'à parler ; j'ai chez moi d'excellentes provisions. Sa réponse fut fort de mon goût ; mais il avait l'air fourbe , et paraissait hâbleur en diable. Il n'importe , dis-je en moi-même , qu'il soit tout ce qu'il lui plaira , et qu'il nous serve bien. Il faisait aussi le plaisant et l'homme de belle humeur. Souhaitez-vous , poursuivit-il , que je vous présente une partie de la fressure d'un veau que je tuai hier ? Je vous en ferai un ragoût des dieux. C'était un veau , ajouta-t-il en me prenant les mains d'une manière caressante , le meilleur petit veau que vous ayez jamais vu. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie , mais je n'ai pu faire autrement ; il me coûtait trop à nourrir dans ce temps de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard, nous le priâmes, si la fressure était apprêtée, de nous en apporter promptement un morceau. Elle est prête, nous dit-il, et tout assaisonnée. A ces mots, il courut à la cuisine en faisant des gam-

bades, et revint quelques momens après avec deux plats, dans l'un desquels il y avait de la salade, et dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jeter sur la salade, dont je ne me souciais guère, et je commençai à manger de la fressure : elle n'avait pas mauvaise mine; et ce qui m'en déplaisait, c'est que je trouvais qu'il y en avait bien peu pour deux ventres affamés : j'avais plus tôt avalé un morceau que je ne l'avais dans la bouche, et la faim ne me permettait pas de juger de ce que je mangeais. L'ânier, remarquant, à la façon dont je m'y prenais, que bientôt il n'y aurait plus rien dans le plat de viande, quitta la salade pour venir du moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment. Nous demandâmes encore de la fressure; le bourgeois d'hôte nous en apporta moins que la première fois, pour irriter notre appétit et nous en faire souhaiter davantage. En effet, le second plat ne nous amusa pas longtemps, et fut suivi d'un troisième.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres. Etant alors à demi-rassasié, j'y allais un peu plus doucement, et je pouvais rendre plus de justice à la fressure. Je ne la trouvai plus si bonne, et je dis à l'hôte que, s'il avait quelque autre mets à nous servir, je le priais de nous l'apporter. Il répondit que, si nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en ferait dans un instant un ragoût exquis, et qu'en attendant il nous donnerait une andouille faite des tripes et de la fraise de la même bête; ce qui, disait-il, était un morceau très-friand. Je n'en portai pas un jugement si favorable lorsque j'en eus goûté; elle sentait si fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace : je ne m'en plaignis pourtant point; je me contentai de lâcher prise et de laisser faire mon camarade, qui, mangeant toujours de la même force, dévora l'andouille en moins de rien.

Enfin la cervelle arriva; j'espérais qu'elle réveillerait mon appétit : elle était accommodée avec des œufs de manière que c'était une espèce d'omelette; ce que l'in-

discret ânier n'eut pas sitôt remarqué, qu'il fit un éclat de rire. Cela me chagrina ; je m'imaginai que c'était pour me dégoûter de cette omelette en me faisant souvenir de celle de la dinée. Je lui reprochai sa malice ; mais il n'en rabattit pas un ris, ce qui produisit une assez plaisante scène : car l'hôte, qui ne savait pourquoi l'un riait tant, ni pourquoi l'autre se fâchait, nous écoutait en homme qui se croyait intéressé dans cette affaire. Ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle, non plus que sur l'andouille et la fressure, il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur, et son trouble redoubla quand il m'entendit dire en colère à l'ânier que, s'il continuait à se moquer de moi, je jetterais la cervelle contre le mur. L'hôte pâlit à ces paroles ; il lui sembla qu'on lui reprochait son crime ; mais, voulant paraître ferme et résolu, il affecta de nous envisager tous deux, et de nous dire d'un air de fureur, en enfonçant son bonnet : Vive Dieu ! il ne faut point tant rire ; je vous soutiens et vous soutiendrai toujours que c'est une bonne cervelle de veau : si vous ne voulez

pas m'en croire, je m'offre à vous le prouver par témoins; il y a plus de cent personnes qui m'ont vu tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu surpris, mon compagnon et moi, de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout; ce fut pour l'ânier un sujet de rire sur nouveaux frais, et pour le coup je ne pus m'empêcher de suivre son exemple, quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie. Nous achevâmes par là de déconcerter notre hôte, qui, ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mèche, en devint plus furieux. Il ôta brusquement le plat de dessus la table en nous disant : Allez rire et manger ailleurs; je ne loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe : vous n'avez qu'à me payer et sortir de ma maison; après quoi, je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade, qui se sentait de l'appétit, ne vit pas sans peine emporter le plat. Il prit son sérieux, et dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous, cousin ? Qui vous demande votre âge, et qui vous appelle grosse tête ? Grosse tête ou

non , répliqua l'hôte , je dis que c'est une tête de veau bien fraîche et des meilleures. Il prononça ces mots avec toutes les démonstrations d'un homme qui se préparait à nous battre ; mais l'ânier , qui le connaissait mieux que moi , et qui était bon pour lui , se leva de table ; et faisant à son tour le rodomont : Par saint Jacques ! s'écria-t-il , est-ce qu'il y a quelque ordonnance qui règle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie ? ou si l'on a mis une taxe là-dessus ? Je ne vous dis pas cela , répondit l'hôte d'un air radouci ; je dis seulement que je ne souffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi , ni qu'on me fasse passer pour un homme qui traite mal ses hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement ? reprit l'ânier. Qui songe à se moquer de vous ? Remettez promptement sur la table cette cervelle , vous verrez que ce n'est point de cela que nous rions. Croyez-moi , laissez rire et pleurer les gens chez vous sans y trouver à redire.

Ce discours de l'ânier fit son effet ; le délicieux ragoût qui nous avait été comme arraché des mains nous fut rendu , et nous

voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit sa place , et continuant de parler à l'hôte : Apprenez , lui dit-il , que , si je me moquais de vous , je ne vous en cacherais pas la cause , tant je suis franc ; c'est mon caractère : ce n'est donc pas de vous que nous rions , c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez là ; elle m'a fait souvenir de certaine aventure que mon petit camarade que vous voyez a eue aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné. Si l'ânier en fût demeuré là , j'en aurais été quitte à bon marché ; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer pour la troisième fois l'histoire des deux soldats et la mienne , dont il fit impitoyablement le récit à notre hôte dans des termes et avec de si grandes démonstrations de joie , qu'il semblait se baigner en eau rose en faisant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail ; et jugeant qu'il avait pris l'alarme mal à propos , il s'avisa de jouer un autre personnage. Il interrompait à tout moment l'ânier par des *sainte Vierge ! grand Dieu*

du ciel ! et autres semblables exclamations dont toute la maison retentissait, et qu'il accompagnait de grimaces hypocrites : *Que Dieu punisse*, dit-il, quand l'autre eut cessé de parler, *que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir !* Comme le sien était de voler, et qu'il s'en acquittait fort bien, il ne se croyait pas apparemment intéressé dans cette imprécation. Après avoir achevé ces mots, il se tut et se promena quelques momens dans la salle ; puis tout à coup reprenant la parole d'une voix tonnante : « Comment est-il possible, s'écria-t-il, que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, et que sa maison ne soit pas abîmée ! il n'y a pas un voyageur qui ne se plaigne de cette créature-là, et de ce qu'elle donne à manger. Il ne sort pas de chez elle un passager qui ne la maudisse et ne fasse serment de ne plus s'arrêter dans sa taverne. Si les officiers de justice, qui par le devoir de leurs charges sont obligés de mettre ordre à ses friponneries, les souffrent sans rien dire, ils savent bien pourquoi. O ciel ! dans quel temps vivons-nous ! »

Cet honnête homme en cet endroit poussa un profond soupir, et garda le silence, mais d'un air à nous persuader qu'il en pensait encore plus qu'il n'en avait dit. Je comptais qu'il ne nous étourdirait plus de pareils discours ; je comptais sans mon hôte. Il se remit de plus belle sur la friperie de la vieille, et, sans exagération, nous en eûmes pour une grosse demi-heure. Après quoi il finit en disant : « Je rends un million de grâces au ciel de ne pas ressembler à cette maudite hôtesse, et d'être un homme de bien et d'honneur. Je vais tête levée par tout le monde, sans craindre que quelqu'un m'ose faire le moindre reproche. Tout pauvre que je suis, il ne se fait point de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, Dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle est : un chat n'y passe pas pour un lièvre, ni une vieille brebis pour un agneau. Que personne ne songe à tromper les autres ; c'est s'abuser soi-même. Qui mal fait, mal trouvera. »

Heureusement pour l'ânier et pour moi, l'hôte, manquant d'haleine, fut obligé de s'arrêter là. Je saisis ce moment pour lui

demander s'il n'avait point de fruits. Il répondit qu'il lui était arrivé depuis peu de très-bonnes olives. Tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de dévorer la cervelle. J'avais fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'andouille ; cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reste. Jamais loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'ânier ; il ne pouvait se rassasier : il y avait pour le moins une heure que nous étions à table, et l'on eût dit, à le voir, qu'il ne faisait que de s'y mettre. Pour moi, je m'accommodai fort bien des olives, qui étaient excellentes, de même que le vin. A l'égard du pain, quoique assez méchant, il pouvait passer pour bon en comparaison de celui de la dînée.

Tel fut notre souper. Comme nous devions partir de grand matin le jour suivant, nous recommandâmes à notre hôte de nous préparer de bonne heure à déjeuner ; ensuite nous allâmes nous coucher sur de la vieille paille, après avoir étendu dessus quelques couvertures pour nous servir de matelas. La fatigue de la journée et la

quantité de vin que j'avais bu me procurèrent un sommeil si profond , que les puces , dont je fus la proie toute la nuit , n'eurent pas le pouvoir de le troubler. Je crois que j'aurais dormi jusqu'au lendemain au soir , si l'ânier ne m'eût réveillé au lever de l'aurore pour m'avertir qu'il était temps de songer à notre départ. Je fus bientôt prêt; je n'eus qu'à me secouer et qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étaient mêlés. J'avais tout l'air d'un petit monstre, dans l'état où les puces m'avaient réduit. Elles m'avaient tellement défiguré le visage, qu'on m'aurait pu prendre pour un garçon qui avait la rougeole. Si dans ce moment-là j'eusse été transporté dans la place de Séville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour-là était un dimanche. Nous commençâmes par aller entendre la messe, puis nous revînmes à l'hôtellerie, où mon gourmand de camarade n'oublia pas le déjeuner; ce fut le premier soin dont il s'embarrassa. Messieurs, nous dit l'hôte, j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir,

et je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être présenté. L'ânier, à qui ce discours faisait venir l'eau à la bouche, courut se mettre à table, et se jeta sur le ragoût, qui lui parut aussi bon que s'il eût été de chair de paon. Je demeurai quelques momens à le regarder, sans me sentir la moindre envie de l'imiter, soit que mon appétit ne fût pas ouvert de si bon matin, soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac ; mais il y allait d'une manière à persuader qu'il mangeait la meilleure chose du monde. Outre cela, craignant de me repentir à la dinée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeuner, je fis un effort pour avaler quelques morceaux. Bien loin de trouver le veau aussi ragoûtant que mon camarade le disait, le goût m'en parut désagréable ; quant à la sauce, comme l'hôte avait eu ses raisons pour y prodiguer le poivre et le sel, elle prenait si fort à la gorge, qu'il m'y fallut renoncer aussitôt que j'en eus tâté ; de plus, la viande était si dure, que je ne pus m'empêcher de dire : Voilà un veau bien coriace ; j'ajoutai même qu'il n'avait pas le goût de

son espèce. Notre hôte, qui m'entendait, prit la parole , en rougissant un peu malgré son impudence : Ne voyez-vous pas , dit-il , qu'il n'est pas assez mortifié ? L'ânier, croyant ce qu'avançait l'hôte, ou du moins que j'avais tort d'être si délicat, s'écria d'un ton railleur : Ce n'est pas cela , c'est que notre jeune cadet de Séville a toujours été nourri d'œufs frais et de craquelins ; toute autre chose est mauvaise pour lui.

Je haussai les épaules à ce trait de mon camarade , et ne dis pas un mot, ne sachant si je n'étais pas effectivement trop difficile, ou plutôt m'imaginant être déjà dans un autre monde. Cependant je ne pus me résoudre à mettre la main au plat, et je commençai à faire des réflexions qui n'étaient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emportement de l'hôte lorsqu'il nous avait vus rire le soir au souper ; le serment qu'il nous avait fait sans nécessité ; et , comme toute personne qui veut se justifier avant qu'on l'accuse se rend suspecte, je jugeai qu'il y avait de la friponnerie là-dedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenue contre lui , la vue et l'odeur

de son vilain veau commencèrent à me faire mal au cœur ; je ne pus demeurer plus longtemps à table , et je me levai en attendant qu'il plût à l'ânier d'en faire autant ; ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fût une pièce de résistance , mon compagnon n'en fit qu'un fort léger repas ; après quoi je lui dis de compter avec l'hôte pour savoir ce que nous devions ; mais il me répondit d'un air honnête que c'était si peu de chose , qu'il se chargeait de le satisfaire , que je ne devais point m'embarrasser de cela.

Ce procédé noble d'un ânier me surprit extrêmement , ou , pour mieux dire , me charma ; si j'eusse été bien en espèces , je me serais sans doute piqué d'honneur ; je n'aurais pas souffert qu'il eût payé pour moi ; mais ma bourse était si plate , qu'il ne me convenait point de disputer de générosité. Je le laissai donc sans façon faire tous les frais ; par reconnaissance je l'aidai à étriller , à froter , à mener boire ses ânes , à leur faire manger leur orge et à les accommoder. Il n'y avait rien que je ne fusse prêt à faire pour lui marquer jusqu'à quel

point j'étais pénétré de ses belles manières à mon égard.

CHAPITRE VI.

*L'hôte vole le manteau de Guzman ;
grande rumeur dans l'hôtellerie.*

Pour être plus propre à rendre service à mon ami l'ânier, et mieux l'aider à mettre ses ânes en état de partir, je fis un paquet de mon manteau que je posai sur un banc; mais peut-être un quart d'heure après, ayant jeté la vue de ce côté-là, je m'aperçus que mon manteau n'y était plus : cela m' alarma d'abord; néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'hôte ou l'ânier l'avait caché exprès pour me le faire chercher et se divertir un peu de l'inquiétude que cela me causerait.

Je ne pouvais soupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avait qu'eux qui fussent entrés dans l'écurie, où mon manteau avait été pris. Je le demandai premièrement à mon

camarade, qui me dit qu'il ne s'amusait point à ces sortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôte, qui d'abord eut recours aux sermens pour me persuader qu'il n'avait aucune part au vol dont je lui parlais : là-dessus je me mis à chercher mon manteau dans la maison ; je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut, sans oublier le moindre endroit qui pouvait le receler : j'accusais de ce larcin, dans le fond de mon âme, notre hôte, dont la seule physionomie justifiait mon accusation.

J'entrai par hasard dans une arrière-cour, dont j'en'ouvris passans peine la porte, et là j'aperçus des objets qui détournèrent pour quelques instans ma pensée de mon manteau : je vis sur le pavé une grande mare de sang fraîchement répandu, et à côté la peau d'un jeune mulet étendue, avec les quatre pieds qui y tenaient encore, aussi-bien que les oreilles et la tête, qu'on avait ouverte, pour en tirer la cervelle et couper la langue. Je considérai ce spectacle, non sans horreur, et je dis en moi-même : Voilà donc la dépouille de notre excellent veau ; il est juste que mon compa-

gnon la voie de ses propres yeux ; il y a pour le moins autant d'intérêt que moi. J'allai vite à l'écurie retrouver l'ânier, à qui je dis tout bas que je voulais lui faire voir quelque chose qui en valait bien la peine : il me suivit. Je le menai à l'arrière-cour, où lui montrant les restes des deux bons repas que nous avions faits : Hé bien , mon ami , lui dis-je , que pensez-vous de tout ceci ? est-ce que je ne me nourris que de crâquelins et d'œufs frais ? Contemplez avec volupté ce veau délicat dont l'hôte vous a fait ces ragoûts que vous avez trouvés si friands. Voyez de quoi cet habile cuisinier nous a régales.

Le bon ânier demeura si honteux, qu'il ne put me répondre. C'est donc là, poursuivis-je , cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des lièvres, ni des brebis pour des agneaux , mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau. Mon compagnon, triste et rêveur, regagna l'écurie, et moi je cherchai l'hôte pour lui parler vigoureusement ; je m'imaginai que, pour l'obliger me à restituer mon manteau, je n'avais qu'à lui faire

connaître que j'avais tout découvert, et le menacer d'en avertir la justice : comme en effet il est défendu par une loi expresse, et sous de grosses peines, en Andalousie, d'avoir chez soi de pareilles bêtes, et de faire couvrir les jumens par des ânes. Il se souciait peu d'observer cette loi ; ayant eu depuis huit jours un mulet d'un âne et d'une petite jument galicienne, qu'il mettait sur leur bonne foi dans la même écurie : il s'était imaginé qu'il pouvait impunément le présenter pour du veau à des passagers, qui d'ordinaire ne manquent pas d'appétit

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits, où il s'occupait à laver une pièce du veau supposé ; il la cacha sitôt qu'il m'aperçut. Je l'abordai d'un air d'assurance, et lui dis d'un ton ferme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irais me plaindre à la justice. A ces mots, qui ne l'épouvantèrent point, il me regarda d'un œil méprisant, m'appela petit fat, et me dit qu'il me donnerait le fouet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la manière dont il me traitait ; je m'abandonnai à mon ressentiment ;

et, sans avoir égard à l'inégalité de nos forces, je lui répondis qu'il n'était qu'un voleur et qu'un fripon, que je le défiais d'oser mettre la main sur moi. Il parut piqué de ma réponse, et s'avança comme pour me maltraiter; mais, sans attendre ce géant, car c'en était un par rapport à moi, je lui jetai à la tête une pierre que j'avais ramassée. Par bonheur pour lui elle ne fit que friser ses oreilles. Alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de son corps, il courut à sa chambre, d'où il revint un instant après avec une longue épée nue à la main. Loin de fuir devant ce matamore, je me mis à l'apostropher dans des termes injurieux, jusqu'à le traiter de lâche et de poltron, qui n'avait pas honte de se servir d'une rapière contre un enfant qui n'avait point d'autres armes que des pierres pour se défendre.

Au bruit de mon apostrophe, les valets et les servantes accoururent, et furent tout effrayés de voir leur maître armé d'une épée. D'un autre côté, mon camarade, irrité contre le fripon auquel il en voulait pour les ragoûts détestables qu'il lui avait fait manger, vint à mon secours avec une

fourche ; de sorte que l'ânier et moi d'une part , l'hôte , sa femme , ses enfans et ses domestiques de l'autre, nous faisons un vacarme de tous les diables : on eût dit de dehors qu'indubitablement il se passait une sanglante scène dans l'hôtellerie. Tous les voisins en sont en peine , tout le monde accourt ; on frappe à la porte, qui était encore fermée ; on l'enfonce , pour être plus tôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend : une troupe de gens de justice paraît, des archers, des greffiers et des alcades ; car, pour les péchés des habitans, il y avait deux juges dans la ville de Cantillana.

Ces alcades ne furent pas plus tôt dans la maison avec toute leur séquelle , que chacun d'eux prétendit que la connaissance de cette affaire lui appartenait ; ce qui forma deux partis. Les greffiers et les archers se divisèrent aussi selon leurs divers intérêts , et leur partage sur la compétence excita une furieuse dispute entre eux. Nouvelle guerre, nouveau bruit ; on ne s'entend plus : voilà les juges et les greffiers qui s'échauffent les uns contre les autres ; ils se font des reproches , se disent d'hor-

ribles vérités ; ils en viennent aux injures , et des injures ils en seraient peut-être venus aux mains , si quelques honnêtes bourgeois de la ville , qui étaient entrés avec eux dans l'hôtellerie pour savoir de quoi il s'agissait , ne se fussent entremis pour les accorder ; ce qui ayant été fait , Dieu sait comment , il ne fut plus question que de notre querelle. On débuta , comme de raison , par me saisir ; c'est toujours par l'endroit le plus faible que la corde se rompt. J'étais un étranger sans appui et sans connaissance , la justice ne pouvait manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces alcades ; ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner. Je leur contai tout naturellement le sujet de mon démêlé avec l'hôte pour mon manteau ; ensuite , les ayant tirés à part , j'ajoutai à cette histoire celle du mulet ; je leur dis qu'ils trouveraient encore la peau de cet animal dans l'arrière-cour , et quelques morceaux en étuvée dans la cuisine. Sur ce dernier article de ma déposition , les juges laissèrent là mon manteau pour cou-

rir à l'arrière-cour, après avoir, par provision, fait arrêter l'hôte, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'était au sujet du manteau, que personne ne lui avait vu prendre. Mais, lorsqu'on lui produisit la peau du mulet avec toutes les autres pièces justificatives, il devint pâle comme un criminel confondu; et dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il en dit plus qu'on ne lui en demandait; il ne marqua de la fermeté que sur mon manteau : le scélérat, par un esprit de vengeance, ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les alcades envoyèrent ce misérable en prison; ce qui me causa quelque joie au milieu de mes peines : je dis au milieu, car je n'étais pas encore au bout. Les greffiers, gens aussi humains que désintéressés, jugeant que j'étais un garçon de famille, et que je pouvais avoir un père riche, conseillèrent chrétiennement aux juges de me faire arrêter aussi à tout hasard. Ce conseil, qui se trouva fort du goût des alcades, allait être suivi, si les bourgeois qui étaient présents ne se fussent opposés à une si grande injustice, en disant tout haut

que si cela s'exécutait, le battu paierait l'amende. Les murmures de ces honnêtes gens l'emportèrent pour le coup sur la bonne volonté des officiers de justice, qui me firent grâce par politique.

D'une autre part, l'ânier, triste témoin de tout ce qui se passait, et mourant de peur qu'on ne se saisît de ses ânes et de lui, me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce pays de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvait arriver à un homme de bien était de perdre son manteau. J'approuvai fort son avis : nous montâmes à la hâte sur nos bêtes, et nous sortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE VII.

Il arrive un nouveau malheur à Guzman et à l'ânier.

Nous avions tant d'envie d'être hors de la ville, que nous commençâmes à donner du talon à nos ânes, qui servirent bien notre impatience : il semblait qu'à notre exemple ils eussent pris en aversion cette hôtel-

lerie , et qu'ils craignissent d'y laisser leur peau. Mais, quand nous fûmes dans la campagne , nous n'allâmes plus qu'au petit pas , tous deux gardant un profond silence , et chacun occupé de ses pensées. Il faisait beau voir alors la contenance de mon ami l'ânier ; il n'avait plus envie de rire depuis qu'il avait vu la dépouille du mulet ; il n'était nullement tenté de me railler sur nos admirables repas ; il craignait trop les réparties que j'aurais pu lui faire ; il avait mangé six fois plus que moi de l'andouille et de la cervelle ; et pour le ragoût du matin , il l'avait encore tout entier dans le ventre : enfin j'aurais eu de quoi triompher , s'il se fût avisé de vouloir plaisanter ; mais il était bien éloigné d'y penser.

S'il avait sujet de rêver désagréablement , je n'étais pas plus satisfait des images qui venaient s'offrir à mon esprit. O ciel ! disais-je , quelle étoile malheureuse m'a tiré de la maison de ma mère ! A peine ai-je mis le pied dehors , que tout m'est devenu contraire ; un malheur n'a fait que m'en présager un autre. Pour premier gîte , il m'a fallu coucher à la porte d'une cha-

pelle, et cela sans souper; le lendemain j'ai diné d'une omelette aux poussins, et l'on m'a régalé le soir de divers ragoûts de mullet travesti en veau; la nuit, j'ai été dévoré des puces; heureusement je n'en ai rien senti; aujourd'hui, il n'a tenu qu'à moi de faire aussi bonne chère, et qui pis est, on m'a volé mon manteau: il ne me manquait plus que d'aller en prison tenir compagnie au voleur, et il n'a pas tenu aux greffiers que cela ne me soit arrivé.

Toutes les fois que je pensais à ce vol, je soupirais amèrement; son souvenir m'affligeait plus que tout le reste. En effet, j'avais bien raison d'en être touché, l'estomac peut se remettre d'un mauvais repas, une désagréable nuit est réparée par une bonne; mais le moyen de réparer la perte d'un manteau quand on a aussi peu d'argent que j'en avais? Néanmoins, le mal étant sans remède, je me résolus à prendre patience. J'avais ouï dire que la vie de l'homme était un mélange de bonheur et de malheur, de plaisir et de peine. Si cela est, disais-je, console-toi, Guzman, tu es sur le point de trouver quelque bonne fortune, puisque

tu n'as éprouvé que des disgrâces depuis ton départ de Séville.

Plein d'une si douce espérance, je commençais à reprendre courage, lorsque deux hommes, qui avaient assez l'air de ce qu'ils étaient, et qui venaient derrière nous au grand trot sur des mules, nous ayant atteints, me considérèrent avec attention, comme des gens qui cherchaient quelqu'un qui me ressemblait : leur figure toute seule n'était que trop capable de me troubler ; jamais la Ste-Hermandad, dont ils avaient l'honneur d'être membres, n'a peut-être eu de confrère d'une mine plus effroyable. Je leur parus surpris, et même un peu effrayé de ce qu'ils me regardaient entre deux yeux. Il ne leur en fallut pas davantage pour sauter à terre ; en même temps ils vinrent fondre sur moi l'un et l'autre ; ils me jetèrent à coups de poing de mon âne en bas ; puis, me saisissant par un bras, l'un des deux me dit d'un ton d'archer : Ah ! te voilà, fripon de voleur ! nous te tenons enfin ; allons, petit misérable, rends cet argent, rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout à l'heure à cet

arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces mots, quelque chose que je pusse dire pour ma défense, ils se mirent à me houspiller et à me souffleter de manière qu'un soufflet n'attendait pas l'autre.

Le trop charitable ânier, touché de compassion de me voir traiter si cruellement, voulut représenter à ces furieux que sans doute ils se méprenaient : il fut fort mal payé de sa remontrance ; ils lui tombèrent sur le corps ; et quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il était mon recéleur, et l'arrêtèrent avec tous ses ânes, en lui demandant où il avait mis cet argent et ces pierreries. Comme il ne pouvait leur répondre autre chose, sinon qu'il ignorait de quel argent et de quelles pierreries ils nous parlaient, ce fut un nouvel orage de coups de bâton qui creva sur lui. Je confesse ici ma mauvaise inclination, je ressentis une maligne joie en voyant maltraiter ainsi ce pauvre diable, à qui je portais guignon ; je m'imaginai que c'était à lui que je devais imputer la perte de mon manteau et notre horrible souper. Après qu'ils nous eurent bien étrillés, ils nous

fouillèrent exactement ; et, ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient , ils nous lièrent les mains avec des cordes , dans le dessein de nous mener en laisse à Séville. Nous étions déjà tous deux attachés comme des lévriers, lorsque celui des archers qui m'avait lié les mains dit avec surprise à son compagnon : Holà ho ! camarade , nous faisons les choses avec bien de la précipitation ; je crois, Dieu me pardonne , que nous nous sommes trompés ; le drôle que nous pourrions avoir en point de pouce à la main gauche, et il ne manque pas un doigt à celui-ci. L'autre archer sur cela s'avisa de tirer de sa poche leurs instructions , et de les lire à haute voix. Le voleur après lequel ils couraient y était peint d'une façon qui ne s'accordait point avec ma figure ; outre qu'il y était marqué qu'il lui manquait un pouce, il était dit qu'il avait dix-neuf à vingt ans, et des cheveux noirs et longs qui lui tombaient sur le dos en queue de cheval ; au lieu qu'on ne pouvait me donner tout au plus que quatorze ans , et que j'avais des cheveux très-courts, roux et crépés. Ils virent bien qu'ils avaient fait un quiproquo ;

ils nous délièrent, prirent pour leurs vacances quelques réaux que l'ânier avait dans sa poche, nous firent des excuses en nous riant au nez, et remontèrent sur leurs mules, laissant les battus tout roués de coups, principalement mon ami l'ânier, dont les épaules épaisses et robustes avaient été moins ménagées que les miennes : en récompense, j'avais la bouche pleine de sang, et les dents ébranlées des coups de poing que j'avais reçus.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes et de continuer notre route, mais aussi tristement que tu le pourrais faire dans une semblable conjoncture. Quand nous fûmes à un quart de lieue du village del Pedoso, nous aperçûmes et joignîmes nos deux ecclésiastiques, qui marchaient pas à pas en nous attendant.

Je leur appris le sujet de notre retardement ; car, dans l'état où était l'ânier, il n'avait pas le courage de desserrer les dents. Les bons prêtres nous plaignirent fort ; la dernière de nos aventures surtout leur parut la plus fâcheuse, et donna occasion à un de ces messieurs de dire : Dieu garde

tout honnête homme de trois saintes qui sont en Espagne ; savoir , la sainte Inquisition, la sainte Hermandad, et la sainte Cruzada ! Dieu préserve un innocent particulièrement de la sainte Hermandad ! Il y a encore quelque espérance de justice avec les deux autres ; mais tout ce que je puis dire de celle-là : Bienheureux sont ceux qui ne tombent point entre ses mains !

L'ecclésiastique qui m'avait régélé d'un sermon le jour précédent , et qui se sentait une grande démangeaison de prêcher encore , fit adroitement rouler la conversation sur les plaisirs du monde , pour avoir occasion de nous dire qu'il n'y en a que de faux sur la terre, et que, si l'on en voulait trouver de véritables , il fallait les aller chercher au ciel ; que toutes les fêtes même où l'on se promettait les plus grands plaisirs étaient toujours accompagnées ou suivies de quelques chagrins. Monsieur le bachelier, ajouta-t-il en s'adressant à son camarade , souhaitez-vous que je vous raconte à ce propos une fable qui me semble digne d'être écoutée ? Vous ne serez pas fâché de la savoir ; la voici. En même temps il la débita dans

ces termes , sans attendre la réponse de son compagnon.

« Jupiter n'étant pas content d'avoir créé pour les hommes tout ce qui se voit sur la terre , par un excès d'amour pour eux , envoya dès les premiers temps le dieu du plaisir résider dans ce bas monde , uniquement pour les réjouir. Mais les hommes , et encore plus les femmes , s'attachant à ce nouveau dieu qui les charmait par ses traits , résolurent de ne reconnaître que lui pour leur divinité ; ils se flattèrent qu'il avait de quoi combler tous leurs vœux : ainsi , croyant pouvoir se passer de tous les autres dieux du ciel , ils commencèrent à les oublier ; les prières , les sacrifices , les victimes , tout ne fut plus que pour le dieu du plaisir. Jupiter , comme le plus offensé , fut si sensible à l'ingratitude de ses créatures , qu'il crut devoir se venger d'elles : il assembla les immortels pour les consulter , de peur qu'on ne l'accusât de n'avoir écouté que sa colère.

Tous les dieux en général blâmèrent le procédé des hommes plus ou moins , selon les sentimens que chacun avait pour eux.

Les plus débonnaires représentèrent à Jupiter que les mortels n'étaient que des mortels, c'est-à-dire des créatures faibles, pleines de défauts, et desquelles on ne devait attendre que de l'imprudence et de l'indiscrétion ; que le maître des dieux, bien loin de voir leur faiblesse d'un œil irrité, il lui convenait plutôt d'en avoir pitié, et de leur pardonner, au lieu de songer à les punir. Si nous étions hommes comme eux, ajoutèrent-ils, nous ne nous conduirions pas autrement, peut-être même ferions-nous pis. D'ailleurs, considérez quel dieu vous leur avez donné ? Voyez de quelle sorte il en use avec eux : il ne les abandonne point, il flatte leurs désirs, et a des manières ravissantes dont ils sont enchantés. Vous, au contraire, vous ne vous montrez que de temps en temps et presque toujours la foudre en main ; en un mot, vous les effrayez, et vous ne devez pas être étonné s'ils vous aiment moins qu'ils ne vous craignent : au reste, ils peuvent se corriger et rentrer en eux-mêmes, quand on les aura sérieusement avertis du tort que fait aux immortels, et principalement à vous, l'a-

veugle attachement qu'ils ont pour cette divinité.

Lorsque les dieux pacifiques eurent fait cette remontrance à Jupiter, Momus, qui haïssait les hommes, lui en voulut faire une autre toute contraire; mais il la commença dans des termes si libres, que le souverain des cieux lui ferma la bouche en lui disant qu'il parlerait à son tour. D'autres divinités, qui n'étaient pas mieux intentionnées pour le genre humain que Momus, voulurent persuader au fils de Saturne qu'il devait détruire les hommes; que c'étaient des êtres inutiles et dont les dieux n'avaient pas besoin. D'autres immortels moins emportés, croyant lui donner un avis admirable, lui conseillèrent de réduire en poudre ces coupables humains, et d'en créer d'autres plus parfaits, puisque c'était une chose qu'il pouvait faire d'un souffle: alors Apollon demanda permission de parler, et dit, avec cet air de douceur qu'on lui attribue, ces paroles au père des dieux.

Jupiter, divinité remplie d'amour et de bonté, tu es si justement irrité contre les hommes, que, quelque vengeance cruelle

qu'il te prît envie d'en tirer, aucun habitant de l'Olympe n'oserait s'opposer à ta volonté : il n'est pas moins de l'intérêt de tous les dieux en général que du tien, que les mortels ne paient pas d'ingratitude les grâces et les bienfaits qu'ils reçoivent de nous tous les jours. Mais, après tout, je ne puis m'empêcher de te remontrer que, si tu fais périr les humains, c'est ton propre ouvrage que tu détruis. Ce monde, que tu as créé et embelli de mille choses admirables que tu y as fait naître, ne sera plus d'aucune utilité ; nous ne quitterons pas le ciel pour aller l'habiter. De détruire les hommes pour en faire de nouveaux, cela ne te fera point d'honneur ; on dira que tu ne peux qu'en deux fois rendre tes œuvres parfaites : laisse le genre humain tel qu'il est ; il y va de ta gloire de le maintenir comme tu l'as créé ; je ne sais pas même s'il serait de l'intérêt des dieux que les hommes n'eussent aucune imperfection : s'ils n'étaient pas faibles et pleins de misères, auraient-ils besoin de nous ?

Cependant, poursuivit-il, ce sont des ingrats qu'il faut punir ; tu leur as fait pré-

sent du dieu du plaisir , et ils s'y sont trop attachés. Hé bien, il n'y a qu'à le leur arracher , et leur envoyer à sa place le dieu du déplaisir son frère ; ce sera les châtier par le même endroit qu'ils t'ont offensé ; ils reconnaîtront bientôt leur faute , et tu les verras recourir à ta bonté pour la supplier de leur pardonner leur aveuglement ; tu seras alors pleinement vengé , et tu pourras leur faire grâce, ou les abandonner à la tyrannie de leur nouvelle divinité. Voilà, grand Jupiter, ce qui me semble convenir à ta gloire en cette occasion : mais le maître du ciel et de la terre sait mieux que moi quelle résolution il doit prendre.

Apollon cessa de parler , et Momus , qui avait préparé un discours que sa haine pour les hommes lui avait suggéré, voulut aggraver leur faute : il ne laissa pas toutefois d'être la dupe de sa mauvaise volonté , tous les autres immortels , qui connaissaient son aversion pour les humains , rejetèrent son avis , et furent de celui d'Apollon. Mercure, suivant le résultat de l'assemblée céleste, fendit l'air aussitôt , et descendit sur la terre , où il trouva les hommes occupés ,

charmés, possédés du dieu du plaisir ; mais, quand il se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait de le leur enlever, ce fut un soulèvement général, tant du côté des femmes que de celui des hommes ; on ne vit jamais un telle fureur : ils se rangèrent tous autour de leur divinité chérie, en protestant qu'ils mourraient tous plutôt que de souffrir qu'on la leur ôtât.

Mercuré remonta au ciel en diligence pour informer de ce désordre Jupiter, dont la mauvaise humeur contre les hommes fut augmentée par cette nouvelle ; néanmoins Apollon, qui les aimait toujours, intercédâ pour eux encore auprès de lui, et fit si bien, qu'il l'empêcha de lancer la foudre sur ces malheureux. Maître de l'Olympe, lui dit-il, ayez pitié de ces faibles créatures. Au lieu de laisser tomber votre tonnerre sur ces insensés, permettez que je vous propose un moyen de les rendre plus raisonnables : trompons-les par un tour d'adresse ; arrachons-leur le dieu du plaisir sans qu'ils s'en aperçoivent, en mettant à sa place et sous sa figure le dieu du déplaisir.

Le stratagème fut approuvé, et Apollon

voulut lui-même s'employer à le faire réussir : il descendit sur la terre avec le déplaisir déguisé ; il trouva les femmes et les hommes en armes auprès du plaisir pour le défendre envers et contre tous : il leur fascina les yeux , et fit aisément l'échange qu'il avait dessein de faire ; après quoi il retourna vers les immortels pour rire avec eux de l'erreur où il venait de jeter les humains , qui depuis ce temps-là , croyant avoir encore le dieu du plaisir , sacrifient à son frère sans le connaître. »

Cette fable fut applaudie du bachelier , qui convint , avec l'ecclésiastique qui venait de la conter , qu'effectivement les plaisirs de la vie nous séduisent par de belles apparences sans avoir aucune réalité. Hélas ! disais - je en moi-même pendant qu'ils raisonnaient là - dessus , cela n'est que trop véritable. Quand je me suis mis en tête de voyager , je me formais une idée charmante de mon voyage , je me repaissais l'esprit de mille agréables images dont je ne connais déjà que trop la fausseté. Après que les ecclésiastiques eurent assez long - temps moralisé sur cette matière , le bachelier dit à

son compagnon : Pour égayer un peu l'entretien , et nous désennuyer sur la route, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous raconter une histoire du temps de nos guerres avec les Maures. L'autre ecclésiastique parut curieux de l'entendre , et, autant qu'il m'en peut souvenir, le bachelier en fit le récit à peu près de cette manière.

CHAPITRE VIII.

Histoire d'Ozmin et de la belle Daraxa.

PENDANT que leurs majestés catholiques Ferdinand et Isabelle assiégeaient Baëça, l'on peut dire que les Maures donnèrent bien de l'occupation aux chrétiens, et qu'il se fit de part et d'autre des actions de la dernière valeur. La place, avantageusement située et en bon état, était défendue par une garnison composée des meilleures troupes du roi de Grenade, Mahomet, surnommé *el Chiquito*, c'est-à-dire le très-petit, et avait pour gouverneur un homme

fort expérimenté dans la guerre. Isabelle , à Jaen , s'occupait à faire pourvoir de munitions l'armée des chrétiens , que Ferdinand commandait en personne , et qui était partagée en deux corps , dont l'un faisait le siège tandis que l'autre le soutenait.

Comme les Maures n'épargnaient rien pour rendre difficile la communication des deux camps , il ne se passait point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche , qui devenait toujours sanglante. Il arriva dans une de ces occasions que les assiégés combattirent avec tant de fureur , qu'ils auraient entièrement défait les assiégeans , si la chose eût été possible ; mais ceux-ci , animés par la présence et par l'exemple de leur roi , qui s'était mis de la partie , et renforcés à tous momens par de nouveaux secours , firent prendre enfin la fuite aux infidèles , et les poursuivirent si vivement , qu'ils entrèrent pêle-mêle dans le faubourg de Baëça.

Le gouverneur n'aurait pas manqué de profiter de l'ardeur indiscrete des chrétiens , s'il eût eu assez de monde pour faire alors une vigoureuse sortie ; mais , voyant alors sa

garnison trop affaiblie pour oser l'entreprendre , il se contenta prudemment de faire feu sur eux , pour les empêcher de se loger dans le faubourg ; ensuite il fit fermer les portes de la ville , de peur qu'elle ne fût emportée d'assaut. On eut beau lui venir dire que sa fille unique était malheureusement allée prendre l'air dans un jardin qu'il avait au faubourg , et qu'il était à craindre qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis , il répondit en consul romain , qu'il aimait mieux perdre sa fille qu'une place dont son roi lui avait confié la défense.

Parmi les seigneurs de l'armée chrétienne qui entrèrent dans le faubourg avec les Maures , don Alonse de Zuniga fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Ce cavalier , qui pouvait avoir dix-huit ans , faisait sa première campagne ; il aimait la gloire , et il n'était venu au siège de Baëça que pour mériter l'estime de Ferdinand par quelque action d'éclat. La fortune favorisa son dessein. Comme il poursuivait les ennemis , passant au fil de l'épée ceux qui voulaient lui résister , il arriva près d'une maison de

fort belle apparence, qu'il jugea devoir appartenir à une personne de qualité. Curieux de savoir ce qu'il y avait dedans, il fit enfoncer les portes à coups de hache. Il se présenta d'abord une douzaine d'hommes armés seulement de sabres pour en défendre l'entrée; mais quatre ou cinq d'entre eux, ayant été jetés par terre, abattirent le courage des autres, qui se sauvèrent par-dessus les murs du jardin.

Les cavaliers de don Alonse, ravis de trouver une maison richement meublée, ne songèrent qu'à la piller. Pour lui, qui ne cherchait que l'occasion de la gloire, il parcourut cette maison l'épée à la main avec cinq ou six de ses gens, brisant et enfonçant toutes les portes fermées, pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque Maure qu'il fallût combattre. Comme il allait ainsi d'appartement en appartement, il entendit des cris et des gémissemens à l'entrée du dernier : en même temps il aperçut cinq femmes, dont quatre, tout en pleurs et fort effrayées, vinrent tomber à ses pieds en le conjurant de leur sauver l'honneur et la vie. Mais la cinquième, qui faisait assez

connaître par son air et ses habits qu'elle était la maîtresse des autres, au lieu de s'humilier devant son ennemi, tenait un poignard, et gardait une contenance assurée. Arrête ! lui dit-elle fièrement en langue castillane, lorsqu'il voulut s'approcher d'elle ; ce fer punira l'insolent qui osera mettre la main sur moi.

Don Alonse n'eut pas sitôt envisagé la dame qui venait de lui adresser ces paroles courageuses, qu'il fut ébloui de sa beauté ; il sentit les premiers mouvemens que l'amour excite dans les cœurs qu'il soumet à son empire ; et, déjà tout enflammé de son ardeur naissante, il leva la visière de son casque, remit son épée, et dit à la dame avec autant de douceur que de respect qu'une personne comme elle n'avait rien à craindre d'un cavalier tel que lui ; qu'il était bien mortifié de l'alarme qu'il lui causait, mais qu'en même temps il s'estimait trop heureux que le sort l'eût conduit auprès d'elle pour la sauver des malheurs qui la menaçaient ; qu'il la suppliait seulement de prendre une entière confiance en lui, et de souffrir qu'il l'emmenât

promptement pour prévenir la fureur du soldat, qui dans ces occasions, ne reconnaissant aucune autorité, pourrait le mettre hors d'état de la préserver de toute sorte d'outrages.

A ces mots, dont elle ne sentit que trop la force, elle accepta le secours qu'il lui offrait. Aussitôt il ordonna aux gens de sa suite d'avoir soin des autres femmes, et de leur laisser emporter tout ce qu'elles jugeraient pouvoir leur être utile : après quoi il présenta la main à sa captive, qui, malgré le trouble où étaient ses esprits, ne laissait pas d'être un peu rassurée par la politesse et par la vue de ce jeune cavalier. Il est vrai que tout armé qu'il était, à voir son beau visage, et ses longs cheveux qui flottaient par boucles sur sa cuirasse, on l'aurait plutôt pris pour une fille que pour un homme de guerre.

La charmante Maure, qui sans contredit était la plus piquante beauté du royaume de Grenade, se nommait Daraxa; c'était la fille du gouverneur de la place. Dès qu'elle avait appris que l'on repoussait les Maures jusque dans le faubourg, elle avait

voulu regagner la ville ; mais , en ayant trouvé les portes fermées , elle avait été obligée de revenir au jardin.

Quoique ce fût une grande consolation pour elle d'être tombée entre les mains de don Alonso , néanmoins elle ne pouvait penser qu'elle devenait esclave des chrétiens sans en être pénétrée de douleur. Malgré toute sa fermeté , cette réflexion lui arrachait des larmes. Elle n'eut pas la force de répondre au discours obligeant de son généreux ennemi ; elle lui donna seulement la main pour lui marquer sa confiance. Le jeune guerrier , attendri par les pleurs de sa prisonnière , n'oubliait rien de tout ce qu'il croyait propre à la consoler ; et comme il parlait de l'abondance du cœur , ce qu'il disait avait un caractère de tendresse qui aurait fait plus d'impression sur sa belle captive , si elle eût été moins accablée de son malheur. Mais , quoiqu'elle fût sensible aux efforts qu'il faisait pour adoucir son infortune , les marques de reconnaissance qu'elle en donnait ne répondaient guère à la vivacité du consolateur.

D'abord qu'il fut averti qu'on battait la

retraite par ordre du roi, et que déjà les chrétiens commençaient à défiler pour regagner leur camp, il céda son cheval à la dame, qui monta dessus légèrement sans le secours de personne, et fit bien voir qu'elle savait manier un cheval. Il rassembla ensuite à la hâte la meilleure partie de ses cavaliers, au milieu desquels il plaça la belle Maure avec ses femmes; puis, s'étant mis à la tête de ce petit corps, qui avait plutôt l'air d'un cortège que d'une escorte, il suivit les autres troupes qui défilaient.

Il n'était pas encore arrivé au camp, que le roi savait déjà son aventure. Il l'avait apprise avec d'autant plus de joie qu'il affectionnait particulièrement ce cavalier, qui lui paraissait un jeune homme d'une grande espérance. Ce monarque, impatient de voir une prisonnière de la race des rois de Grenade, et pour lui faire plus d'honneur, alla au-devant d'elle aussitôt qu'il sut qu'elle s'approchait de sa tente avec don Alonse, qui l'amenait pour la lui présenter. Elle aborda le roi d'un air si majestueux et avec tant de grâce, qu'elle charma tous ceux qui en furent témoins :

elle voulut se prosterner devant lui ; mais il s'y opposa si poliment, et la reçut d'une manière dont elle fut tellement satisfaite, qu'elle lui dit avec une espèce de transport : Ah ! seigneur, que l'honneur de saluer le grand Ferdinand aurait de charmes pour moi , si le ciel ne l'eût point attaché au plus cruel de tous les malheurs qui me pouvaient arriver. Madame, lui répondit le roi d'un air gracieux, vous ne devez point regarder comme un malheur d'être devenue prisonnière de don Alonse de Zuniga ; c'est un aimable cavalier , qui aura pour vous tous les égards qu'on vous doit ; il n'épargnera rien pour vous consoler de votre disgrâce ; et de mon côté je vous prépare de si bons traitemens, que vous cesserez peut-être bientôt de vous plaindre de la fortune.

Le monarque, après lui avoir parlé dans ces termes, ajouta qu'il lui permettait d'écrire au gouverneur son père pour l'assurer qu'elle serait toujours traitée avec toute la considération que méritait une fille de sa naissance. Ensuite il dit à don Alonse en souriant : Continuez d'avoir soin de Da-

raxa, menez-la sous ma propre tente, qu'elle s'y repose cette nuit avec ses femmes, et demain vous la conduirez vous-même à Jaen ; elle sera plus agréablement auprès de la reine que dans un camp.

Tous les officiers de l'armée qui avaient vu la belle Maure en parlèrent aux autres si avantageusement, qu'ils leur donnèrent envie de la voir. Pour cet effet, ils s'adressaient tous à Zuniga, de qui cela dépendait, le roi lui en ayant confié la garde. Mais don Alonse, jaloux de son bonheur, refusait de satisfaire leur curiosité, et les écartait de la tente royale par des défaites. Ils le persécutèrent vivement pour obtenir de lui cette satisfaction, et il n'avait pas peu de peine à se défendre de la leur accorder. Heureusement la persécution ne dura que ce jour-là. Dès le lendemain, suivant l'ordre de Ferdinand, il partit pour Jaen, où il arriva le soir avec sa charmante captive, qu'il alla présenter à la reine. Cette princesse, à qui le roi avait envoyé un courrier la nuit précédente, était déjà informée de tout : elle fit un accueil très-gracieux à Daraxa, et prit un extrême

plaisir à la voir ; elle lui trouvait dans les yeux un feu brillant qu'on avait de la peine à soutenir, et elle n'admira pas moins son esprit que sa beauté lorsqu'elle l'eut entretenue quelque temps ; de sorte qu'elle ne pouvait se lasser de la regarder ni de l'entendre.

Cependant don Alonse , s'étant acquitté de sa commission, se vit obligé de s'en retourner à l'armée : il sentit alors pour la première fois que si l'amour a des douceurs, il est aussi accompagné de chagrin , et que ce dieu fait payer bien cher ses moindres plaisirs : il ne pouvait penser sans une extrême douleur qu'il allait se séparer de sa belle Maure. Mais ce qui faisait sa plus grande peine , c'était de ne lui avoir pas encore découvert ses sentimens , quoiqu'il en eût eu plus d'une occasion favorable, soit par une timidité qu'ont quelquefois les amans les plus hardis, soit que, faute d'expérience, il eût pris le parti de ne faire paraître son amour que par ses actions. Néanmoins, comme il savait que c'était aux hommes à parler les premiers, il résolut enfin de se déclarer. Il n'était plus embar-

rassé que de la manière dont il ferait cet aveu ; il y rêva long-temps ; et n'étant pas satisfait de ce qui lui venait sur cela dans l'esprit, il se proposa de faire ce que sa passion lui inspirerait.

Dans ce dessein , il se rendit chez la reine pour recevoir ses ordres et lui demander la permission de dire adieu à Daraxa. La reine , qui se doutait bien que ce jeune seigneur n'avait pu voir impunément pendant deux jours une personne aussi aimable que la belle Maure , voulut avoir le plaisir d'être témoin de leur séparation. Ce que vous souhaitez est juste, dit-elle à don Alonse, puisque Daraxa est votre prisonnière ; mais elle est sous ma garde, je dois veiller sur toutes ses actions, et vous ne pouvez l'entretenir qu'en ma présence. Ces paroles le troublèrent , et lui ôtèrent presque toute espérance de faire connaître à sa captive qu'en s'éloignant d'elle il allait s'éloigner de ce qu'il avait de plus cher au monde.

Il arriva toutefois que ce qu'il envisageait comme un obstacle à l'accomplissement de ses désirs servit plutôt à les satisfaire. La reine, ayant fait venir la belle

Maure, lui dit : Ma fille, car c'est ainsi qu'elle l'appelait déjà par amitié, vous voyez un jeune guerrier que je crois plus à plaindre et plus prisonnier que vous ; il se fait un devoir de prendre congé de sa captive avant que de retourner au camp : je suis de ses amies, et je lui permets de découvrir devant moi les tendres sentimens qu'il peut et doit avoir conçus pour elle. Daraxa rougit à ce discours ; elle avait été jusqu'alors tellement occupée de son malheur, qu'elle ne s'était point encore attachée à démêler les mouvemens de don Alonse, ou si elle y avait fait quelque attention, elle s'était imaginée que la pitié, qui n'est jamais sans tendresse, la faisait agir toute seule : outre cela, elle avait le cœur prévenu pour un autre ; elle ne pouvait voir Zuniga que d'un œil indifférent.

Elle ne laissa pas de répondre à la reine qu'elle n'oublierait jamais les obligations qu'elle avait à ce cavalier, et que n'étant, pas en état de le reconnaître autrement que par des vœux, elle souhaitait qu'il n'eût pas le malheur d'être fait prisonnier, ou que, si cette infortune lui arrivait, il fût

du moins aussi bien traité qu'elle l'était. La reine, curieuse d'entendre la réponse que don Alonse ferait à ce compliment, ne voulut point répliquer, pour lui donner lieu de parler; mais ce jeune seigneur, dont on admirait tous les jours à la cour les reparties brillantes, demeura comme embarrassé, soit que l'amour dans ce moment l'agitât avec trop de violence, soit qu'il fût gêné par la présence de la reine. Il répondit seulement à Daraxa que, quelque disgrâce qu'il pût éprouver, il se croirait trop heureux s'il pouvait avoir l'honneur de se dire son chevalier, et qu'il venait avant son départ la prier de lui accorder cette grâce. Cela ne se refuse point dans ce pays-ci, dit alors la reine, tant pour échauffer la conversation que pour faire plaisir à Zuniga; et Daraxa pourrait trouver en elle-même plus d'une raison pour y donner son consentement. Madame, répondit la belle Maure, j'en trouverais de reste à prendre pour mon chevalier un homme du mérite et de la qualité de don Alonse; mais, si les lois de la chevalerie sont les mêmes chez les chrétiens et chez les Maures, comment

voulez-vous que je m'intéresse pour un guerrier qui va porter les armes contre ma patrie ?

Quoique cette réponse parût judicieuse à la reine, cette princesse ne laissa pas de retourner à la charge, en représentant à la belle Maure que c'était un cas particulier : qu'elle pouvait sans scrupule prendre part à la gloire et à la fortune d'un cavalier à qui elle croyait avoir de grandes obligations ; que cela lui servirait d'excuse : de plus, qu'elle engagerait par là don Alonse à traiter avec plus de douceur les Maures qui pourraient tomber entre ses mains. Zuniga était charmé de voir la reine entrer avec tant de bonté dans ses intérêts ; et Daraxa, craignant de se trop découvrir si elle s'opiniâtrait à combattre les raisons de cette princesse, aima mieux garder le silence, comme si par respect elle eût consenti à ce qu'on attendait d'elle.

Ce n'est pas tout, reprit la reine, pour achever son ouvrage ; quand une dame, chez les chrétiens, choisit un chevalier, elle a coutume de lui donner une marque de son choix, comme une écharpe, son

portrait, un mouchoir, un ruban, ou quelque autre semblable galanterie. C'était bien aussi la coutume des Maures; mais Daraxa ne voulait point s'engager si avant; néanmoins, comme les désirs de la reine étaient pour elle des lois, elle fit présent à don Alonse d'un nœud de rubans qu'elle avait sur sa tête, d'un beau tissu à la mauresque. Ce cavalier le reçut un genou à terre et en baisant la main qui le lui présentait; après quoi, suivant l'usage des amans de ce temps-là, il jura de ne jamais rien faire qui fût indigne de l'honneur de servir sa dame. Ensuite de cette cérémonie, qui fit un extrême plaisir à la reine, cette princesse dit à Zuniga qu'elle ne doutait nullement qu'il ne se signalât bientôt par de glorieux faits d'armes, pour prouver qu'il méritait bien la faveur dont il venait d'être gratifié. Il répondit que c'était à la fortune à lui en fournir les occasions, et que, s'il les manquait, ou qu'elles fussent malheureuses pour lui, ce ne serait pas du moins par la faute de son cœur.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, il remercia la reine de toutes ses bontés, puis

s'adressant à la belle Maure, il la supplia de vouloir bien se souvenir quelquefois d'un chevalier qui mettait toute sa gloire à servir le roi catholique son maître, et à se rendre digne d'être estimé d'elle. A ces mots, il se retira et partit pour l'armée.

Il apprit en arrivant que les rois Ferdinand et Mahomet avaient eu ensemble une entrevue; que Baëça venait de capituler, et qu'il était dit par un article de la capitulation que tous les prisonniers faits pendant le siège seraient relâchés de part et d'autre. Cette nouvelle affligea l'amoureux don Alonse, qui dès ce moment-là se crut privé pour toujours de la vue de la belle Maure; mais, comme si la reine eût entrepris de faire le bonheur de ce cavalier, elle ne voulut point se défaire de Daraxa, pour qui elle avait conçu une amitié si forte, qu'elle ne pouvait plus vivre sans cette aimable personne. Le gouverneur maure son père eut beau la demander avec de grandes instances, cette princesse lui fit écrire dans des termes si obligeans pour le prier de la lui laisser, que, malgré la tendresse qu'il avait pour sa fille, il ne put se défendre de

la lui abandonner, bien persuadé qu'il n'aurait pas sujet de se repentir de cette complaisance.

Le roi, voyant la campagne finie, prit la résolution d'aller passer l'hiver à Séville. Il manda son dessein à la reine, qui s'y rendit deux ou trois jours avant lui. Jamais la cour de ce monarque n'avait été plus magnifique; tous les seigneurs à l'envi se mirent en dépense pour y faire une brillante figure : don Alonse surtout, qui en était un des plus riches, et dont l'absence avait irrité l'amour, n'épargna rien pour avoir un train et un équipage dignes du *chevalier de la belle Maure*, nom qu'il s'était donné, et dont il se faisait honneur à la cour, de même que du nœud de rubans qu'il avait reçu de cette dame, et qu'il portait à son jupon avec un cordon d'or en forme d'ordre.

Ce qu'il y avait de malheureux pour lui, c'est que tout cela était compté pour rien par Daraxa, qui le traitait avec autant d'indifférence que les autres seigneurs, qui étaient aussi devenus ses amans; comme don Rodrigue de Padilla, don Juan de

Urena, et don Diègue de Castro. Ce que don Alonse avait par-dessus ses rivaux, c'était la liberté de voir sa maîtresse et de lui parler plus souvent qu'eux; avantage dont il était redevable aux seules bontés de la reine, qui, désirant avec ardeur que la belle Maure se fit chrétienne pour la marier ensuite dans sa cour et l'y retenir, avait jeté les yeux sur lui, comme sur le parti le plus avantageux pour elle.

La reine, ayant donc dessein d'engager cette dame à changer de religion, en cherchait tous les moyens. Elle lui dit un jour : Ma chère Daraxa, j'ai une curiosité : je serais bien aise de vous voir vêtue à l'espagnole ; je m'imagine que cet habit vous siérait encore mieux que le vôtre. Je vous en donnerai un que j'ai porté moi-même; je crois que pour me faire plaisir vous voudrez bien l'essayer. Cette princesse espérait par là lui inspirer insensiblement l'envie d'aller plus avant. Daraxa, qui trouvait l'habillement des femmes espagnoles fort à son gré, et qui ne cherchait qu'à plaire à la reine, consentit de bonne grâce à lui donner cette satisfaction : elle enchantait

Ferdinand et toute sa cour, lorsqu'elle y parut sous ces nouveaux habits; elle effaça un assez grand nombre de belles personnes qui en faisaient tout l'ornement. Qu'elle causa de jalousies et d'infidélités! Mais plus les yeux des hommes lui furent favorables, plus elle déplut aux femmes, qui lui trouvèrent autant de défauts qu'elle avait de charmes.

Quoiqu'elle n'ignorât pas l'envie qu'elle leur causait, elle n'en devenait pas plus vaine; au contraire, on eût dit qu'elle en était mortifiée; elle négligeait jusqu'à sa parure. La reine quelquefois lui en faisait la guerre, et lui envoyait tous les jours de nouveaux ajustemens pour l'obliger à prendre plus de soin de sa personne. Elle s'en paraît une fois seulement par complaisance; après quoi elle n'y pensait plus. Ce qui étonnait tout le monde, c'est qu'elle était presque toujours plongée dans une profonde mélancolie, que rien ne pouvait dissiper. Elle se plaisait à être seule, et le plus souvent on la surprenait tout en pleurs, ce qu'on ne manquait pas d'aller rapporter à la reine, qui en était vivement affligée. Ce-

pendant cette princesse , croyant qu'elle n'était triste qu'à cause qu'elle se voyait éloignée de ses parens , se flattait que cette tristesse ne durerait pas long-temps. D'un autre côté , le roi , pour contribuer au divertissement de son illustre prisonnière et à celui de tant d'officiers qui l'avaient si bien servi dans cette dernière campagne , fit une partie de course de taureaux et de jeux de *cânas*, ailleurs appelés des *carrousets*. Il les publia pour avertir les cavaliers qui souhaiteraient d'en être de s'y préparer.

Il est temps que je vous dise la cause de la mélancolie de la belle Maure. Cette dame aimait un jeune seigneur de Grenade, qui descendait, aussi-bien qu'elle, des rois maures, et dont la valeur avait éclaté dans plusieurs occasions. Pour les qualités personnelles, il les rassemblait toutes ; en un mot, c'était le premier cavalier de la cour de Grenade. On l'appelait Ozmin. Daraxa et lui s'aimaient dès leur plus tendre enfance , et leurs pères , qui étaient intimes amis , avaient résolu de les unir ensemble pour resserrer encore davantage les nœuds

dè leur amitié. A la veille de ses nocés, dans le temps qu'on n'attendait plus pour les célébrer à Baëça qu'Ozmin, qui était à Grenade, il arriva que Ferdinand fit tout à coup investir cette première place; ce qui fut exécuté avec tant de secret et de diligence, qu'on n'en eut pas le moindre soupçon à la cour du roi Mahomet.

A cette nouvelle si importante pour les Maures, Ozmin, poussé par l'amour et par la gloire, entreprit de se jeter dans Baëça, où il était attendu. Il se mit à la tête de deux cents cavaliers, la plupart de ses amis ou de ses créatures, qui voulurent suivre sa fortune et servir leur roi. Ils rencontrèrent en moins de trois heures deux partis qu'ils battirent; mais un troisième, composé de six cents hommes, vint à une demilieu de la ville leur tomber sur le corps et les envelopper en leur criant de se rendre s'ils voulaient qu'on leur fît quartier. Ozmin, sans s'effrayer de l'inégalité du nombre, forma de sa troupe un escadron au milieu duquel il mit ses blessés; puis, fondant sur les ennemis avec autant de vigueur que s'il n'eût pas eu déjà deux af-

fares assez vives, il tint pendant plus d'une heure la victoire incertaine. Déjà même plus de la moitié du parti chrétien était hors de combat, et le reste ébranlé allait prendre la fuite, sans un nouveau secours de deux cents hommes qui leur arriva fort à propos. Les choses alors changèrent de face, et Ozmin, blessé en trois endroits, ne songea plus qu'à sauver le reste de ses cavaliers en se retirant; ce qu'il fit en si bon ordre et avec des volte-faces si heureuses, que les chrétiens perdirent bientôt l'envie de le poursuivre. Il rentra dans la ville de Grenade avec cent dix hommes, dont douze seulement n'étaient pas blessés.

Ce combat passa pour une des plus rudes rencontres qu'on eût jamais vues, et le nom d'Ozmin devint fameux parmi les troupes chrétiennes. Ce cavalier, en arrivant chez lui, fut obligé de se mettre au lit. Le roi Mahomet, son parent, charmé de la gloire qu'il s'était acquise par une si belle action, lui donna mille louanges, et l'honora d'une visite pour récompenser sa valeur. Mais ce qui combla de joie ce jeune Maure, fut une lettre qu'il reçut de sa chère

Daraxa : elle lui mandait qu'elle prenait plus de part à ses blessures qu'à l'honneur qu'elles lui faisaient ; qu'elle aimait moins en lui le héros que l'amant, et qu'enfin elle le conjurait de se ménager davantage à l'avenir : elle accompagnait cette lettre d'un grand mouchoir en broderie à la façon des Maures , auquel elle avait travaillé elle-même , et qui devait être d'autant plus agréable à son amant , que c'était la première faveur qu'elle lui eût faite.

Le brave Ozmin avait une impatience mortelle d'être guéri de ses blessures et de faire une seconde tentative pour s'introduire dans Baëça ; il ne pouvait plus vivre sans sa future épouse ; il fallait qu'il fût auprès d'elle, ou qu'il mourût de langueur et de désespoir. Le gouverneur de cette place, ayant été informé de son dessein, trouva moyen de lui faire savoir qu'il ne lui conseillait pas de s'y prendre par la force des armes, les passages étant trop bien gardés pour qu'il pût passer ; que son avis était plutôt qu'il s'habillât à l'espagnole, et qu'une nuit dont ils conviendraient entre eux il partit pour arriver le lendemain à

la pointe du jour auprès de Baëça , où il pourrait entrer à la faveur d'une sortie qui serait faite exprès pour cela. Le gouverneur se servait d'un fidèle domestique d'Ozmin pour faire tenir des lettres à Grenade et pour en recevoir. Ce domestique , nommé Orviédo , avait été quatorze ans prisonnier chez les chrétiens ; il en avait pris les manières , et il en parlait si bien la langue , qu'il pouvait facilement passer pour Espagnol : ajoutez à cela que c'était un homme adroit et qui savait parfaitement les chemins.

Sitôt qu'Ozmin fut en état d'exécuter son projet , il sortit de Grenade la nuit qui lui fut marquée , suivi seulement d'Orviédo , tous deux habillés à l'espagnole. Quoiqu'ils eussent de très-bons chevaux , ils furent obligés de prendre tant de détours pour éviter les partis chrétiens et les passages gardés , qu'ils ne purent arriver avant le jour auprès de Baëça ; ils en étaient encore à une lieue quand l'aurore parut. A mesure qu'ils s'avançaient , ils voyaient s'élever de la poussière , et bientôt ils aperçurent les troupes chrétiennes qui faisaient de tous

côtés de si grands mouvemens, qu'ils jugèrent qu'il y aurait ce jour-là quelque action considérable; comme en effet ce fut dans cette journée que don Alonse enleva la belle Maure. Nos deux Grenadins entrèrent dans un bois, où ils s'arrêtèrent, de peur de s'aller jeter dans quelque fâcheux embarras. Orviédo, en homme de guerre accoutumé à trouver des expédiens convenables aux conjonctures, dit à son maître : Seigneur, si vous m'en voulez croire, vous demeurerez ici caché pendant que seul et à pied j'irai reconnaître la disposition des chrétiens, et me couler, si je puis, dans la place, pour avertir le gouverneur du lieu où vous êtes. Si je ne viens pas vous rejoindre dans deux heures, ce sera une marque certaine que je serai entré dans la ville, et que tout sera préparé pour vous y recevoir.

Ozmin approuva ce conseil. Orviédo attachason cheval à un arbre, et marcha vers Baëça. Son maître, malgré toute l'impatience qui l'agitait, l'attendit plus de deux heures; après quoi, s'imaginant qu'il était temps de s'approcher de la place, et que,

suivant ce qu'Orviédo lui avait dit, il trouverait des gens qui seconderaient ses intentions, il poussa son cheval jusqu'à un quart de lieue de la ville par le chemin le plus court.

Il découvrit une troupe de cavaliers maures qui venaient de son côté à bride abattue. Il crut que c'était la sortie qu'on devait faire pour l'amour de lui; mais ces cavaliers le désabusèrent assez désagréablement. Comme ils le prirent pour un chrétien à son habit à l'andalouse, ils tirèrent sur lui, et ils l'auraient tué sans doute, si par bonheur un officier, qui était à la tête de la troupe et qu'il appela, ne l'eût reconnu à la voix. S'ils furent étonnés de le voir, il ne le fut pas moins quand ils lui dirent que toute l'armée des chrétiens, commandée par Ferdinand en personne, était venue fondre sur deux ou trois mille hommes sortis de la place; qu'après un rude combat, où la plupart des Maures avaient péri, les ennemis, en poursuivant le reste jusqu'au faubourg, y étaient entrés pêle-mêle, et s'en étaient emparés; enfin qu'il ne fallait plus se flatter d'entrer dans la ville,

que c'était vouloir de gaité de cœur être prisonnier ou se faire tuer. Ozmin, vivement touché de ce rapport, et plus encore de la nécessité où il se voyait de se sauver avec les autres, fit un corps de ces fuyards, qui étaient au nombre d'environ trois cents, et s'en retourna avec eux à Grenade, plus mortifié que la première fois de n'avoir pu réussir dans son entreprise.

Ces tristes nouvelles jetèrent la terreur dans l'âme du roi Mahomet, qui, jugeant bien que la garnison de Baëça devait être fort affaiblie après une pareille action, désespéra de secourir cette place, dont la prise lui parut prochaine. Ce qui lui causait d'autant plus d'inquiétude, qu'après cette ville il ne lui en restait plus qui fussent capables de soutenir un siège, que Grenade, la capitale de son royaume, et sa dernière ressource. Toute la cour maure, à l'exemple de son souverain, était dans la consternation.

Pour Ozmin, il en pensa mourir de douleur. Mais un jour après son retour à Grenade, ayant appris que les chrétiens qui étaient entrés avec les Maures dans le faubourg de Baëça avaient été obligés de l'a-

bandonner , il ne lui en fallut pas davantage pour ranimer son espérance et le déterminer à se remettre en campagne pour la troisième fois. Comme il se disposait à partir, Orviédo, son écuyer zélé, revint de cette ville, chargé d'un paquet du gouverneur pour le roi, et d'une lettre pour Ozmin, dans laquelle était tracé le malheur arrivé à Daraxa.

La lecture de cet événement fut un coup de foudre pour cet amoureux Grenadin : il demeura d'abord immobile ; et s'il reprit ensuite ses esprits, ce ne fut que pour se livrer à des fureurs qu'on ne peut exprimer ; c'étaient des sanglots, des transports, des convulsions ! Après des mouvemens si violens, il tombe dans un état où il ne peut plus se plaindre ni s'affliger : la fièvre le prend, les forces lui manquent ; on croit à tout moment qu'il va mourir ; mais l'amour, ce grand médecin si habile, surtout pour les maux qu'il a causés lui-même, vient tout à coup le rappeler à la vie en lui inspirant un dessein consolant et facile à exécuter. Dès cet instant le malade, changeant à vue d'œil, commença de se mieux

porter ; il reprit ses forces et se rétablit en peu de temps.

Baëça s'était rendu : l'on savait que le roi catholique tenait déjà sa cour à Séville, et qu'il y devait passer l'hiver avec la reine. Ozmin, ne doutant point que Daraxa ne fût auprès de cette princesse, résolut d'aller à cette ville avec Orviédo, tous deux déguisés en cavaliers andalous. Outre qu'ils parlaient l'un et l'autre si bien la langue castillane, qu'il était malaisé de les reconnaître pour Maures, il était persuadé que, dans une ville où la confusion ne pouvait manquer de régner, on ne prendrait seulement pas garde à eux. Il communiqua son nouveau projet à son cher Orviédo, qui ne trouvait jamais rien de difficile, et dont la belle passion était de tenter des aventures. Le maître et l'écuyer sortirent donc secrètement une nuit de Grenade, montés sur des chevaux comparables, pour l'allure et pour la vitesse, aux plus fameux coursiers des paladins, et munis d'une assez grande quantité de pierreries, sans parler de quelques bourses d'or dont ils n'avaient pas oublié de se charger.

Ils s'attendaient à faire quelque mauvaise rencontre en traversant tous les quartiers de chrétiens par où ils devaient passer, et ils ne furent pas trompés dans leur attente. Le lendemain, à une lieue de Loja, ils trouvèrent en leur chemin le grand-prevôt de l'armée avec ses archers, qui poursuivaient des déserteurs. Il examina nos deux cavaliers, qui ne lui semblaient pas à la vérité avoir l'air de ce qu'il cherchait ; mais ils lui parurent trop bien montés pour des gens qui n'étaient pas richement vêtus, et il les arrêta pour leur demander d'où ils venaient et où ils allaient. Orviédo répondit qu'ils étaient du quartier du marquis d'Astorgas, et que quelques affaires les appelaient à Séville. Là-dessus le prevôt voulut voir leur congé ; et comme ils n'en avaient point, il était dans la résolution de les conduire au quartier dont ils se disaient. Au défaut du congé, Ozmin tira d'un de ses doigts un fort beau diamant qu'il présenta à M. le prevôt, qui, charmé du présent, leur fit mille excuses de les avoir arrêtés, et voulut absolument les accompagner jusqu'à Loja, pour leur

montrer qu'il savait vivre, et qu'il avait un cœur très-reconnaissant.

Ils arrivèrent à Séville sans avoir eu d'autre aventure que celle-là. Ils allèrent loger au faubourg qui est au-delà du Guadalquivir. Mais quoique ce quartier soit le plus écarté de la ville et le plus obscur, il était alors si plein de monde et d'équipages, qu'à peine y purent-ils trouver un logement; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'était huit jours avant la course des taureaux, dans le temps que chacun s'occupait des préparatifs superbes qui se faisaient pour cette fête. Nos Maures, pour être bien instruits de tout ce qui se passait à la cour, n'eurent qu'à écouter les domestiques de divers seigneurs dont leur hôtellerie était pleine, ainsi que celles de la ville.

Ces domestiques en apprirent à Ozmin plus qu'il n'en aurait voulu savoir : ils lui dirent entre autres choses que don Alonse s'appelait le chevalier de la belle Maure; qu'elle avait plusieurs autres amans, mais que celui-ci l'emportait sur tous ses rivaux; et que si cette dame, comme il y avait toute apparence, embrassait le christianisme, le

bruit courait que Zuniga l'épouserait. Pour comble de tourmens, ils prirent la peine de lui peindre ce cavalier avec des couleurs capables de désoler un galant délicat et aussi passionné que ce malheureux Maure ; il eut besoin d'un confident tel qu'Orviédo pour l'empêcher de retomber dans les fureurs qui avaient pensé lui causer la mort. Cet adroit écuyer le rassura peu à peu en lui représentant que ses alarmes offensaient Daraxa, qui l'aimait trop pour cesser de lui être fidèle ; qu'au reste il n'était pas surprenant qu'une personne si charmante eût inspiré de l'amour dans une cour où régnait la galanterie. Orviédo acheva de calmer les agitations de son maître en lui faisant faire réflexion que la fête qui se préparait lui fournirait une belle occasion de juger par lui-même du mérite de ses rivaux, comme de l'attention que sa maîtresse pouvait avoir pour eux ; et qu'ensuite il se réglerait sur ses observations. Ozmin se rendit à ses raisons, et principalement à la dernière : il se promit de bien observer Daraxa ; en même temps, pour montrer à cette dame la différence

qu'il y avait de lui à ses rivaux, et faire éclater sa force et son adresse aux yeux de la cour catholique, il résolut de se mettre de la course des taureaux. Il chargea son écuyer du soin de faire préparer tout ce qui leur était nécessaire pour cet exercice inventé par les Maures, et pour lequel, sans contredit, Ozmin était le premier cavalier de cette nation.

Le jour de la fête enfin arriva. Jamais on n'a vu tant de magnificence : tout était en ordre dès le matin ; on ne voyait que de riches meubles et de belles tapisseries dans les rues par où Ferdinand et Isabelle devaient passer avec leur cour pour aller à la grande place destinée aux jeux de cannes et aux courses de taureaux. Il y avait dans cette place un nombre prodigieux de toutes sortes de personnes assises sur des amphithéâtres qui régnaient tout autour ; et l'on apercevait de tous côtés, aux fenêtres et aux balcons, une infinité de dames et de cavaliers habillés si superbement, que les spectateurs formaient un premier spectacle qui charmait les yeux.

Sur les trois heures après midi, le roi et

la reine se rendirent à leur balcon, qui était orné magnifiquement ; et dans un autre à côté se plaça la belle Maure avec plusieurs dames et quelques vieux seigneurs qui, n'étant plus propres à ces courses, en laissaient à regret aux jeunes tout l'honneur. On commença, suivant la coutume, par le combat des taureaux ; on en lâcha d'abord un qui n'était pas des plus terribles ; aussi fut-il bientôt terrassé.

Nos deux Maures étaient déjà sur la place ; ils se tenaient hors de la carrière, parmi plusieurs autres personnes à cheval, pour voir comment les chrétiens s'y prenaient. Il ne faut pas demander si Ozmin chercha des yeux sa maîtresse ; il la démêla facilement ; et sa surprise fut extrême quand il s'aperçut qu'elle était vêtue à l'espagnole ; il en conçut un malheureux présage. Cependant, quoiqu'il ne la considérât que de loin, il ne laissa pas de remarquer qu'elle avait un air triste. En effet, elle s'intéressait si peu à cette fête, qu'il lui avait fallu un ordre exprès de la reine pour l'obliger à se parer ; encore ne s'en était-elle acquittée qu'avec beaucoup de négligence. Le coude ap-

puyé sur le balcon, et la tête sur sa main, elle promenait indifféremment sa vue de toutes parts ; ou, pour mieux dire, elle ne voyait rien, tant elle était occupée d'autres choses.

Quoique sa mélancolie fût susceptible de différentes interprétations, Ozmin, par un reste d'espérance, l'expliqua en sa faveur, et en sentit un secret plaisir que les amans délicats sont seuls capables de sentir. Tandis qu'il observait avec tant d'attention Daraxa, le grand bruit que fit le peuple en voyant lâcher un second taureau plus fort et plus méchant que le premier détacha ses yeux et son esprit du balcon qui les occupait. Il regarda dans la carrière; il vit que la bête donnait bien de l'exercice aux cavaliers qui combattaient contre elle. Comme il ne voulait montrer ce qu'il savait faire qu'après la mort de ce second taureau, il semblait, quoique Orviédo et lui fussent magnifiquement équipés, qu'ils n'eussent pas dessein de se mettre de la partie; ce qui ne manqua pas d'étonner les spectateurs qui étaient autour d'eux. Pourquoi, se disaient-ils hautement les uns aux autres,

ces deux champions demeurent-ils ainsi hors de la barrière ? Ne sont-ils donc venus ici que pour voir les courses ? N'oseraient-ils entrer ? Ont-ils peur de recevoir des coups de cornes ? Ne portent-ils une lance que pour la prêter à quelque cavalier plus digne qu'eux de s'en faire honneur ?

Ces railleries, si ordinaires au peuple, qui n'épargne personne en pareille occasion, étaient entendues du maître et de l'écuyer, qui les méprisaient ; ils n'étaient attentifs qu'à l'issue de la course du taureau qu'on voyait dans la carrière. Ce fier animal avait déjà mis hors de combat deux cavaliers ; et, devenu plus furieux par deux légères blessures que don Alonse lui avait faites, il s'en vengea sur son cheval, qu'il jeta roide mort sur la place ; mais alors don Rodrigue de Padilla, l'un des plus forts cavaliers de la troupe, frappa si rudement le taureau, qu'il n'eut pas besoin d'un second coup pour l'achever.

On allait en lancer un troisième quand le seigneur maure, qui s'en aperçut, fit signe à Orviédo de marcher et de faire ouvrir la barrière. Ils avaient tous deux trop

bonne mine pour qu'on leur refusât l'entrée. Ils ne furent pas sitôt dans la carrière, que tout le monde eut les yeux sur eux. Il régna d'abord dans la place un silence applaudissant : chacun prenait plaisir à considérer la richesse de leurs armes, le goût galant de leur équipage, et plus encore le grand air qu'ils avaient à cheval. Ozmin surtout s'attirait les regards de l'assemblée par la grâce et la noblesse de son maintien. Ils avaient l'un et l'autre le visage couvert d'un crépon bleu, pour marquer qu'ils ne voulaient pas être connus. L'écuyer portait la lance de son maître d'une autre manière que les Espagnols, et Ozmin avait à son bras gauche le mouchoir brodé dont sa maîtresse lui avait fait présent, et qui n'était pas non plus une galanterie à l'usage du pays ; ce qui faisait juger que, s'ils n'étaient pas étrangers, ils voulaient du moins le paraître ; mais on ne les soupçonnait nullement d'être Maures. Ferdinand ne fut pas des derniers à jeter la vue sur eux, et il les fit remarquer à la reine, qui ne prit pas moins de plaisir que lui à les regarder. Tous les cavaliers qui

étaient dans la carrière se rangèrent pour les laisser passer, et conçurent du maître la plus avantageuse opinion.

Daraxa seule ne prenait point garde à ces deux nouveaux champions ; peut-être même n'aurait-elle pas arrêté ses regards sur eux, si le vieux don Louis, marquis de Padilla, père de don Rodrigue, après lui avoir fait la guerre sur son humeur sombre et rêveuse, ne l'eût pas obligée à tourner enfin la tête de leur côté. Elle eut d'abord un peu d'émotion, sans savoir pourquoi, en apercevant les deux Grenadins ; elle trouvait en eux un air étranger qui lui donna la curiosité de demander à don Louis qui ils étaient. C'est ce que j'ignore, madame, lui répondit-il ; le roi même n'a pu l'apprendre. Cependant Ozmin s'était approché du balcon de cette dame. Elle attachas sa vue sur le mouchoir qu'il portait au bras, et dans le moment elle sentit une palpitation de cœur qui lui dit bien des choses. Néanmoins elle ne pouvait croire encore que ce fût le même mouchoir qu'elle avait envoyé à son amant lorsqu'il était blessé, ni que ce fût ce cher amant lui-

même qui se présentait à ses yeux ; mais, comme il s'arrêta devant le balcon, et qu'elle eut tout le loisir de l'examiner, son cœur lui dit que ce ne pouvait être un autre.

Elle allait s'abandonner à la joie quand le troisième taureau, qui dès sa sortie avait causé de grands désordres dans la carrière, vint troubler des momens si doux en s'avançant du côté d'Ozmin. Ce redoutable animal était de Tarifa ; on ne se souvenait point d'en avoir vu un si monstrueux. Il poussait des mugissemens qui répandaient la terreur dans la place ; quoiqu'il n'eût pas besoin d'être animé, on ne laissait pas, suivant l'usage, de lui jeter des pieux ; ce qui irritait tellement sa fureur, que don Rodrigue, don Alonse et les autres cavaliers n'osaient se présenter devant lui avec cette intrépidité qu'ils avaient montrée devant les deux autres.

Cette terrible bête courait donc vers Ozmin, qui ne songeait alors à rien moins qu'à se mettre en défense. Mais, averti du péril par Orviédo, qui lui donna promptement sa lance, et animé de la vue de ce

qu'il aimait, il fit fièrement face au taureau, lui passa sa lance entre le cou et l'épaule avec tant de vigueur, qu'il le cloua à terre, où il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre, avec plus de la moitié de la lance dans le corps; après quoi ce brave champion jeta dans la carrière le tronçon qui lui était resté dans la main, et se retira.

Une action si hardie et si vigoureuse excita l'admiration de la cour et du peuple : la place retentit de cris de joie et d'acclamations; on n'entendit partout pendant un quart d'heure que *vive le chevalier à l'écharpe bleue, le plus fort et le plus courageux de son siècle*. Tandis qu'on célébrait ainsi dans la place la valeur d'Ozmin, la timide Daraxa, que la vue du taureau avait épouvantée pour son amant, était encore si hors d'elle-même, qu'elle croyait voir l'animal en fureur. Elle reprit pourtant peu à peu ses esprits au bruit des applaudissemens des spectateurs. Elle chercha des yeux dans la carrière son cher Maure, et, ne l'y découvrant point, ses sens furent saisis d'un nouveau trouble; elle de-

manda ce qu'il était devenu : on le lui montra déjà bien loin hors de la barrière, et suivi d'une foule de peuple qui ne pouvait se lasser de voir un homme qui venait de faire un si beau coup de lance.

La nuit étant arrivée pendant ce temps-là, toute la place en un instant parut éclairée d'une infinité de flambeaux qui faisaient une fort belle illumination. Bientôt les jeux de cannes commencèrent. On vit approcher douze quadrilles avec leurs trompettes, leurs fifres et leurs timbales; elles avaient à leur suite leurs gens de livrée et douze valets chargés de faisceaux de cannes. Les chevaux de main des cavaliers avaient des caparaçons de velours, chacun de la couleur de sa quadrille, brodés d'or et d'argent, et les armes de chaque chef étaient par-dessus; non-seulement ces deux métaux brillaient dans leurs équipages, mais les pierreries même n'y étaient point épargnées. Avant que d'entrer dans la place, ils se mirent en marche de la manière suivante.

Les écuyers de chaque chef de quadrille allaient les premiers et conduisaient les

équipages ; douze chevaux qui portaient à l'arçon de devant les armes de ces chevaliers, dont les devises pendaient à l'arçon de derrière, étaient à la tête des autres, qui n'avaient que leurs caparaçons avec des sonnettes d'argent qui faisaient grand bruit. Les gens de livrée marchaient après les chevaux. Ils firent le tour de la place et sortirent par une autre porte que celle par où ils étaient entrés, pour éviter la confusion. Les quadrilles conduites par leurs chefs commencèrent ensuite leur entrée en deux files avec tant de grâce et d'adresse, que tous les spectateurs en furent charmés ; ce qui n'est pas surprenant, puisque les cavaliers les plus habiles pour ces sortes de jeux sont sans contredit ceux de Séville, de Cordoue et de Xérès de la Frontera. On voit dans ces villes jusqu'à des enfans de huit à dix ans manier des chevaux et les pousser d'une façon admirable.

Lorsque les quadrilles eurent couru quatre fois par les quatre faces de la place, elles en sortirent par la même porte que leurs équipages, et y revinrent bientôt avec leurs écus au bras et les cannes ou roseaux

à la main. Elles commencèrent leurs combats de douze contre douze, c'est-à-dire quadrille contre quadrille. Quand elles avaient combattu un quart d'heure, il en venait deux autres de deux côtés différens, lesquelles, sous prétexte de les séparer, faisaient entre elles un nouveau combat.

Tandis que cela se passait, Ozmin et Orviédo, s'étant démêlés de la foule du peuple qui les suivait, regagnèrent promptement leur hôtellerie; et, après s'y être désarmés, ils revinrent dans la place, où l'amoureux Ozmin, traversant la presse, perça jusque sous le balcon de la belle Maure. Comme il était fort simplement vêtu, on ne pouvait, malgré sa bonne mine, le prendre pour un homme de grande importance. Daraxa, qui se doutait bien qu'il ne manquerait pas de paraître encore devant elle, le cherchait partout des yeux; mais, quoiqu'il fût fort proche d'elle et qu'il la regardât, elle ne les arrêtait point sur lui. Elle tenait un très-beau bouquet garni de rubans, que don Alonse lui avait envoyé ce jour-là; ce bouquet lui échappa des mains par hasard, et tomba justement aux

pieds d'Ozmin , qui s'empessa de le ramasser. Cet incident fut cause que la dame baissa la vue , et qu'elle reconnut son cher Maure : dès ce moment , elle ne détourna pas les yeux de dessus lui. Comme quelques personnes du peuple dont il était environné voulaient , de gaîté de cœur , l'obliger à rendre le bouquet par force , Daraxa leur cria de le lui laisser , et ajouta même qu'il était en bonnes mains. A ces mots , qui terminèrent le différend , l'heureux Ozmin , devenu possesseur paisible d'une faveur qu'il croyait plutôt devoir à l'amour qu'au hasard , l'attacha par galanterie à son chapeau.

Après cela , nos deux amans commencèrent à se faire des signes , qui formaient un langage muet et très-commun entre les Maures ; ce que les Espagnols ont depuis appris d'eux , aussi-bien qu'une infinité d'autres choses qui font passer aujourd'hui notre nation pour la plus galante de l'Europe. Ozmin et sa maîtresse s'entretenaient donc de cette sorte sans que personne y prit garde , tous les spectateurs étant trop attentifs aux combats des quadrilles pour

faire une pareille remarque. D'ailleurs qui pouvait s'imaginer que la belle Maure , qui se montrait si peu sensible aux soins des plus aimables seigneurs de la cour, eût trouvé dans la foule du peuple un objet digne de l'occuper.

Mais des momens si doux ne durèrent que jusqu'à la fin des jeux de cannes ; car, dès qu'ils furent achevés , on lâcha , comme on fait ordinairement pour couronner la fête , le dernier taureau, qui n'était pas moins redoutable que celui qui avait été tué par Ozmin. L'animal , en entrant dans la carrière, fit assez connaître par ses mouvemens qu'il vendrait bien cher sa vie. Don Rodrigue de Padilla, don Juan de Castro, don Alonse , et plusieurs autres cavaliers, descendirent de cheval à l'envi pour combattre à pied la bête , qui fit bientôt sentir la dureté de ses cornes à deux ou trois d'entre eux. Il y en eut même un qu'il fallut emporter, et qui était à demi-mort : cela ralentit un peu l'ardeur des autres.

En effet, on ne pouvait, sans être un véritable chevalier errant, prendre un fort grand plaisir à se battre contre un taureau

dont la vue inspirait de l'effroi. Il écumait de rage , grattait de son pied la terre, et regardait en face chaque champion, comme s'il eût voulu en choisir un pour se jeter sur lui. Don Alonse, poussé par son amour , souhaitait néanmoins au péril de sa vie de faire quelque action d'éclat aux yeux de sa belle Maure. Dans ce dessein , pour être mieux remarqué d'elle , il s'avança vers son balcon , et là , pendant qu'il attendait que l'animal vînt de son côté, il aperçut Ozmin, qui était tout seul en cet endroit , la peur en ayant écarté le peuple qui était autour de lui auparavant. Il n'avait pas tenu à Daraxa que ce jeune Maure n'eût aussi pris la fuite ; mais elle lui avait vainement fait signe de se retirer , ou du moins de monter sur un échafaud ; il ne s'était pas laissé vaincre aux alarmes de cette dame ; le vainqueur du taureau de Tarita aurait cru se déshonorer s'il eût paru en appréhender un autre.

Zuniga considéra fort attentivement ce cavalier, ou plutôt le bouquet qu'il avait sur son chapeau, et qu'il reconnut facilement à la clarté des flambeaux dont toute

la place était éclairée. Il ne fut pas peu surpris de ce qu'il voyait; et pour être encore plus assuré qu'il ne se méprenait point, il aborda Ozmin, qui ne lui sembla qu'un homme du commun : Mon ami, lui dit-il d'un air fier mêlé de chagrin, qui peut vous avoir donné ce bouquet ? Quoique le Maure jugeât bien de l'intérêt que ce cavalier qui lui parlait y pouvait prendre, il lui répondit sans s'émouvoir : Il me vient de fort bonne part, mais je ne le dois qu'à la fortune. Je ne sais que trop d'où il vous est venu, répliqua don Alonse d'un ton de voix plus élevé; rendez-le-moi tout à l'heure, il n'a point été fait pour vous. Je n'accorde rien par force, lui repartit Ozmin sans s'échauffer. Encore une fois, dit Zuniga, donnez-moi ce bouquet, ou je vous apprendrai, mon petit compagnon, à qui vous avez affaire. Je suis fâché, lui dit Ozmin avec quelque agitation, que nous soyons ici devant le roi; si nous étions ailleurs, je ne me contenterais pas de vous refuser le bouquet, je vous arracherais ce nœud de rubans que je vois à votre jupon. C'était ce même nœud dont la belle Maure

avait fait présent à don Alonse en le recevant pour son chevalier, et qu'Ozmin, qui l'avait envoyé à cette dame, ne reconnaissait que trop : et ce seigneur maure voyant par là que le cavalier qui lui parlait devait être le plus redoutable de ses rivaux, cette découverte le mettait dans une fureur qu'il n'avait pas peu de peine à retenir. Don Alonse, encore plus emporté que lui, perdit patience en s'entendant menacer par un homme qu'il croyait d'une condition fort au-dessous de la sienne. Il le traita d'insolent, et poussant entre les nœuds des rubans du bouquet un bâton pointu qu'il avait, et dont les champions se servent pour irriter les taureaux, il allait enlever le bouquet et le chapeau, si l'adroit et vigoureux Ozmin ne lui eût pas en même temps ôté le bâton comme à un enfant.

Qui pourrait exprimer la rage dont le fier Zuniga fut saisi après avoir reçu un pareil affront aux yeux de sa maîtresse et devant le roi même ! Il ne se posséda plus, et, sans avoir égard à ce qu'il devait à la présence de leurs majestés, il tira son épée ; mais, dans le moment qu'il se préparait à fondre

comme un lion sur son ennemi, qui de son côté l'attendait sans le craindre, le taureau arriva sur eux, et les obligea bien à se séparer. Cet animal attaqua don Alonse, et le jeta d'un coup de corne à quatre ou cinq pas de lui, blessé cruellement à la cuisse; ce qui excita dans la place un cri général de terreur. Pour comble d'infortune, la bête, plus en furie que jamais, ne s'attachant qu'à ce cavalier, se disposait à retourner à la charge; mais Ozmin, par une générosité digne des guerriers de ce temps-là, ne balança point à voler au secours de son rival, malgré ce qui venait de se passer entre eux. Avec le même bâton qu'il lui avait arraché, il piqua rudement le taureau, qui, tournant toute sa fureur contre lui, baissa la tête pour lui enfoncer ses cornes dans le corps. Le Maure saisit cet instant pour lui décharger sur le cou un revers de son épée, dont il connaissait la trempe; et telle fut la force du coup, que l'animal en tomba roide mort sur la place, au grand étonnement de tous les spectateurs.

Ce que le cavalier à l'écharpe bleue avait

fait ne passa plus que pour un petit exploit en comparaison de celui-ci, que le désavantage de combattre à pied rendait plus glorieux ; aussi les acclamations en durèrent plus long-temps. Ozmin se déroba par une prompte retraite à la curiosité des personnes qui cherchèrent à le connaître. Le roi même eut beau demander à le voir, on fut obligé de lui dire qu'il venait de disparaître, et qu'on ne savait qui il était.

Parlons à présent de Daraxa. Cette dame, attentive à la querelle des deux rivaux, avait été sur le point d'en avertir leurs majestés pour en prévenir les suites, au hasard de faire perdre la liberté à son cher Maure ; mais la frayeur dont elle avait été tout à coup saisie en voyant le taureau prêt à se jeter sur eux lui avait ôté la parole et le sentiment. Cependant les nouvelles acclamations qui se faisaient entendre dans la place la tirèrent peu à peu de cet état. C'est ainsi que cette tendre amante passait successivement de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie. L'Amour n'en fait pas d'autres ; il se plaît à faire

sentir ses peines aux cœurs qu'il comble de plaisirs.

Comme l'aventure du bouquet était arrivée presque sous les yeux de la reine, cette princesse y avait pris garde, et, curieuse d'en savoir toutes les circonstances, elle en demanda dès le soir même le détail à la belle Maure et à dona Elvire de Padilla, qui avaient été toutes deux l'une auprès de l'autre pendant la fête. Daraxa, jugeant à propos de laisser parler Elvire, quoiqu'elle eût pu mieux qu'une autre rendre raison de ce différend, dit qu'elle y avait fait peu d'attention. Dona Elvire fut donc obligée de raconter ce qu'elle avait vu et entendu; mais comme elle laissait plus à la reine à souhaiter d'apprendre qu'elle ne lui en apprenait, cette princesse, espérant que don Alonse pourrait entièrement satisfaire sa curiosité, envoya chez lui le vieux marquis d'Astorgas aussitôt que la blessure de ce jeune seigneur lui permit de voir du monde. Voici de quelle manière le marquis, homme de bonne humeur, s'acquitta de sa commission.

Hé bien, seigneur chevalier sans peur,

dit-il à Zuniga en entrant dans sa chambre, que pensez-vous de ces vilains animaux cornus qui ont si peu de respect pour les beaux garçons ? Vous m'avouerez qu'il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Il y a long-temps, lui répondit en souriant don Alonse, que vous le savez aussi bien que moi ; mais, reprit le marquis d'un air sérieux, ne me direz-vous point qui est le vaillant homme qui vous a secouru si à propos ? Il est étonnant que, de tant de braves qu'on voit à la cour, aucun ne se soit montré assez de vos amis pour vouloir lui disputer cet honneur ; cependant on assure que vous étiez prêt à vous battre contre un cavalier si généreux. Je sais mieux que personne ce que je lui dois, répondit Zuniga, et le peu de sujet que je lui avais donné de me tirer d'un si grand péril. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je ne le connais point ; je suis si charmé de sa valeur et du procédé qu'il a eu avec moi, que je ne puis être content que je n'aie trouvé l'occasion de découvrir qui il est et de m'acquitter envers lui.

Si vous n'avez pas d'autre chose à m'ap-

prendre, dit alors le marquis, la reine aurait bien pu se passer de m'envoyer ici; elle n'en sera pas plus avancée. Elle n'ignore pas le sujet du démêlé que vous avez eu avec l'inconnu; la belle Maure et dona Elvire l'en ont instruite : elle croyait que vous en saviez davantage; et toute la cour avec elle est justement étonnée que deux cavaliers, après avoir fait deux actions si glorieuses, prennent autant de soin de se cacher que les autres en ont ordinairement de se faire connaître. Ferdinand même, qui leur destine des récompenses, voudrait bien qu'ils se montrassent, et surtout le dernier, qu'on s'imagine n'être pas un homme d'une condition distinguée. Non, si l'on en juge par l'habit, s'écria don Alonse; j'en ai porté d'abord le même jugement, et je suis persuadé que je ne lui ai pas rendu justice; quoi qu'il en soit, c'est un grand homme, et c'est tout ce que j'en puis dire. Le marquis d'Astorgas, ne pouvant tirer de Zuniga d'autres lumières là-dessus, s'en retourna auprès de la reine.

On crut à la cour que tout cela n'était pas sans mystère, et que don Alonse, par

un retour de générosité, ne voulait pas déceler un cavalier qui souhaitait d'être inconnu. Pour Daraxa, elle ne fut soupçonnée d'aucune intelligence, et l'on n'attribua le trouble qu'elle avait fait paraître pendant les courses qu'au seul malheur de don Alonse. On crut, et l'on trouva cela fort juste, qu'elle avait la bonté de s'intéresser pour un jeune seigneur qui était son chevalier et qui l'aimait éperdument. Elle jouissait toute seule du secret plaisir de savoir ce qui se passait; mais ce plaisir était accompagné d'une inquiétude qui en corrompait la douceur. Elle avait entendu ce qu'Ozmin avait dit à son rival au sujet du nœud de rubans : elle connaissait la délicatesse des Maures sur cette matière; si bien qu'elle se reprochait l'imprudence qu'elle avait eue de donner à Zuniga une chose qui lui venait d'une main si chère; elle ne pouvait se consoler d'avoir fait cette faute, quoique son cœur n'y eût eu aucune part. Elle ne pouvait non plus écrire à Ozmin, ne sachant où il était logé; il fallait bien qu'elle attendît que cet amant trouvât moyen de lui donner de ses nou-

velles. Elle passa quelques jours dans cette attente si douce et si cruelle tout ensemble ; tantôt pensant avec plaisir que son futur époux était dans la même ville qu'elle, et tantôt dévorée par des impatiences mortelles de le revoir : mais enfin le temps amène tout.

Vous avez été apparemment dans les jardins du palais de Séville, et vous savez ce qu'on appelle le haut et le bas jardin ; ce sont deux jardins l'un sur l'autre : celui d'en haut, soutenu par des arcades, est au niveau du premier étage, et ne peut passer que pour un parterre ; celui d'en bas, qui est le plus grand, n'était alors ouvert qu'aux hommes de la cour, qui avaient la liberté d'y entrer à certaines heures. Le haut jardin n'était que pour les dames, qui s'y promenaient pour se faire voir aux seigneurs, avec qui elles s'entretenaient quelquefois de dessus la balustrade qui règne à hauteur d'appui tout autour de ce jardin ; mais ces conversations n'étaient permises que dans l'absence de leurs majestés ; il fallait dans un autre temps se contenter du langage des signes. Il n'était pas défendu aux hom-

mes de chanter, même en présence du roi et de la reine, pourvu que le cavalier qui chantait eût la voix belle. On y faisait aussi de petits concerts d'instrumens dont l'exécution était ordinairement ravissante.

Un soir la belle Maure se promenait avec dona Elvire son amie. Elles n'eurent pas fait deux tours d'allée, qu'elles entendirent la voix d'un homme, lequel, à ce qu'il leur parut, chantait assez agréablement pour mériter qu'on l'écoutât. Elles se cachèrent derrière des orangers qui bordaient la balustrade, et de là se trouvant vis-à-vis du personnage, elles eurent tout le loisir de le considérer. Elvire remarqua qu'il avait fort bonne mine, et Daraxa reconnut que c'était Ozmin. Ce cavalier, assis sur un lit de gazon, et la tête appuyée négligemment contre un arbre, chantait ces paroles en castillan :

Voulez-vous me donner la mort,
 Impitoyable jalousie,
 En troublant nuit et jour le repos de ma vie ?
 Je saurai bien sans vous finir mon triste sort.
 L'absence n'est que trop cruelle
 Pour un amant bien enflammé :

Je mourrai de langueur si j'aime une infidèle,
Ou je mourrai d'ennui quand je serais aimé.

Cet illustre Maure, avec toutes ses autres belles qualités, avait celle de bien chanter; mais, au lieu de s'en faire honneur, il prenait soin de la cacher. On ne se piquait pas seulement à la cour de Grenade de parler bon espagnol, on y chantait aussi en cette langue. Il y avait même des Maures qui composaient des vers castillans que les poètes espagnols, admiraient. Ceux qu'Ozmin venait de chanter étaient de la composition d'un auteur grenadin, et un musicien de la même nation en avait fait l'air. Daraxa ne manqua pas de s'appliquer cette chanson; et, voulant profiter de l'occasion pour y répondre, elle tira de sa poche des tablettes dont elle déchira une feuille, après avoir écrit dessus les mots suivans :

« Plus d'inquiétude pour le nœud de ru-
« bans; le don en a été fait sans la parti-
« cipation du cœur : quand on aime comme
« Daraxa, on ne peut aimer qu'une fois en
« sa vie. N'en doutez nullement; et si
« vous souhaitez d'en apprendre davantage,

« Laïda se trouvera demain à neuf heures
« du matin à la porte du palais. »

Elle roula doucement la feuille et la jeta dans le jardin d'en bas au travers des branches de l'oranger, qui ne la cachait pas si bien que le seigneur maure ne pût la voir. Il remarqua qu'elle venait de laisser tomber quelque chose ; ce qu'elle avait fait si adroitement , que son amie ne s'en était point aperçue. Il est vrai qu'Elvire était si attachée à regarder le cavalier et à l'entendre , qu'elle ne songeait qu'à cela. Il n'eut pas sitôt achevé de chanter son air , qu'elle lui cria de recommencer pour l'amour des dames. Il aurait eu volontiers cette complaisance , si le roi ne fût alors revenu de la chasse ; mais le retour de ce monarque obligea la belle Maure et son amie à rentrer promptement dans le palais , au grand regret de celle-ci , qui aurait bien voulu ne pas sitôt abandonner le terrain.

D'abord que les dames se furent retirées , Ozmin , curieux de savoir ce que sa chère amante avait jeté dans le jardin bas , alla au-dessous de l'endroit où il avait remar-

qué qu'elle s'était mise pour l'écouter ; et, ayant trouvé le billet roulé, il ne s'arrêta pas plus long-temps dans le jardin. Il en sortit avec la joie de n'y être pas venu pour rien, et avec l'envie d'y revenir plus d'une fois.

Le billet de Daraxa rendit la vie à ce tendre Maure, qui ne manqua pas le lendemain d'envoyer Orviédo à la porte du palais. Cet écuyer y trouva Laïda, qui, pour n'être pas connue, s'était couverte d'une mante noire des plus épaisses. Dès qu'elle l'aperçut, elle l'aborda et lui remit une lettre de la part de sa maîtresse. Orviédo lui en donna une autre de la part d'Ozmin ; et avant qu'ils se séparassent, ils eurent ensemble une assez longue conversation pour avoir de quoi faire, chacun de son côté, un rapport très-satisfaisant. La lettre du seigneur maure ne contenait que des plaintes, et celle de Daraxa que des protestations d'innocence et de fidélité. Ils furent tous deux bientôt d'accord. Il y a de la volupté dans les querelles amoureuses ; mais il ne faut pas qu'elles durent long-temps : il est bon encore qu'elles ne soient pas frequen-

tes , autrement elles peuvent produire de mauvais effets.

Quelle consolation pour nos amans d'avoir trouvé moyen d'établir entre eux un commerce de lettres , et de se voir même quelquefois ! La belle Maure aurait bien voulu se promener toute seule dans les jardins du palais , pour épier l'occasion de parler en liberté à Ozmin ; mais c'était trop risquer. Ils se seraient perdus l'un et l'autre , si quelque personne de la cour les eût vus s'entretenir ensemble. D'ailleurs Elvire , à qui le seigneur maure avait donné dans la vue , ne quittait point son amie , et ne cessait de lui parler du cavalier à la belle voix. Elle lui proposa même dès le jour suivant d'aller dans les jardins , en lui disant qu'elles pourraient le rencontrer là. Notre complaisante Maure , qui ne demandait pas mieux , accepta la proposition.

Les voilà toutes deux dans le jardin haut , d'où elles n'eurent qu'à regarder dans le jardin bas pour y démêler l'homme qu'elles cherchaient. Il venait d'arriver , et il était assis au même endroit que le jour précédent. Dona Elvire , qui pouvait passer pour une

des plus charmantes de la cour, ne se contenta pas de se montrer au cavalier; elle obligea son amie à suivre son exemple. Ozmin affecta de paraître surpris de leur vue, et fit semblant de vouloir se retirer par respect. Mais Elvire, pour l'arrêter, lui adressa la parole. Il répondit, et insensiblement ils s'engagèrent tous trois dans un entretien qui fut vif; et cela sur le pied d'un inconnu avec deux dames inconnues.

Le seigneur maure fit remarquer dans cette occasion qu'il avait beaucoup d'esprit, et dona Elvire n'y brilla pas moins. Animée des mouvemens d'une passion naissante, elle disait mille jolies choses qu'elle n'aurait pas dites de sang-froid, quoiqu'elle fût naturellement très-spirituelle. Pour Daraxa, elle se divertissait à les écouter, comme une fille qui avait son compte. Enfin chacun était fort content, et les momens s'écoulaient avec la rapidité dont ils passent ordinairement quand ils sont agréables. S'il parut que le cavalier ne les trouvait pas longs, les dames, de leur côté, firent assez connaître qu'elles nes'ennuyaient point avec lui, puisque le roi venait de

rentrer dans le palais , et qu'elles ne songeaient nullement à se retirer. Il fallut que le jardinier vînt avertir Ozmin qu'il était temps de sortir. Encore Elvire , avant la séparation , voulut-elle s'assurer d'une nouvelle entrevue , qui fut fixée au premier jour que Ferdinand irait à la chasse.

Cette dame , après cette conversation , demeura si charmée d'Ozmin , qu'en le quittant elle ne put s'empêcher de dire à Daraxa qu'elle n'avait jamais vu de cavalier si parfait. Toute autre que la belle Maure eût été alarmée d'un aveu si franc ; mais elle n'en fit que rire , tant elle comptait sur la fidélité de cet amant. Cependant son amie , qui la croyait la plus insensible personne de son sexe , loin de lui faire un mystère du goût qu'elle se sentait pour l'inconnu , lui en parlait à tout moment dans les termes les plus vifs. Oui , lui disait-elle , je suis touchée du mérite de ce cavalier ; mais je voudrais bien savoir qui il est , et pourquoi un homme fait comme lui ne se montre point à la cour : je vous conjure , ma chère Daraxa , de le lui demander vous-même quand nous le reverrons.

Ozmin fut bientôt informé de tout cela par sa maîtresse, qui lui manda que la situation ne laissait pas d'être délicate; qu'il ne devait point abuser du penchant d'Elvire, et encore moins trahir sa fidèle Daraxa; qu'en amour tout faisait de la peine, jusqu'aux plus légères apparences; et qu'enfin, lorsqu'on possédait un cœur, on était bien aise d'être l'objet de tous ses désirs.

Il crut de bonne foi que sa dame ne lui écrivait ainsi que pour se réjouir, et, dans cette opinion, il lui fit une réponse badine. Il poussa même la chose plus loin : à la première entrevue, il prodigua les douceurs à dona Elvire, qui les reçut fort bien à bon compte, ou plutôt qui les lui rendit avec usure. La belle Maure, comme son amie l'en avait priée, interrogea l'inconnu sur son pays, sur sa naissance et sur l'état présent de sa fortune. Il répondit sans hésiter qu'il était Aragonais, et qu'il se nommait don Jayné Vivès; qu'après avoir été pris par les Maures et remis en liberté par la capitulation de Baëça, il attendait que sa famille lui envoyât l'argent dont il avait besoin pour se mettre en état de se

produire à la cour. L'histoire était simple et vraisemblable. Elvire n'en demanda pas davantage ; et s'étant toutefois informée s'il y avait une maison de Vivès en Aragon, elle apprit avec un extrême plaisir que c'en était une des plus nobles.

Ce commerce galant devint peu à peu très-incommode aux deux amans maures. Dona Elvire s'enflamma tout de bon, et son amour les embarrassait à mesure qu'il prenait de nouvelles forces. Dès qu'Ozmin s'aperçut que ce n'était plus un jeu, il changea de ton : il n'eut plus pour la dame que des manières honnêtes et polies ; mais il avait affaire à une fille qui s'échauffait d'elle-même. Daraxa, très-satisfaite de la conduite de son amant, avait pitié de sa rivale, et l'aurait volontiers désabusée, si elle n'eût pas craint de lui donner de la jalousie en faisant cette démarche : ce qu'elle croyait devoir plus appréhender, dans la disposition où étaient les choses, que de hasarder une partie de son bonheur.

Le printemps arriva pendant que tout cela se passait, et la cour changea de face.

Ferdinand résolut d'ouvrir la campagne par le siège de Grenade; et les Maures, qui s'y attendaient, se préparaient à bien défendre une place si importante. Il y avait dedans une garnison de quinze mille hommes des meilleures troupes du roi Mahomet ; c'est ce que n'ignorait pas le monarque catholique : aussi avait-il prudemment fait solliciter, tant par ses ministres que par l'entremise du pape, les autres princes chrétiens, pour qu'ils l'aidassent à exécuter une entreprise où il s'agissait de chasser d'Espagne tous les infidèles. Plusieurs princes lui avaient promis du secours; et quand il fut assuré que leurs troupes s'avançaient, il se mit lui-même en marche avec le plus de diligence qu'il put, pour surprendre les Maures, et ne leur pas donner le loisir de se fortifier davantage.

Comme la reine jugea bien qu'un siège si considérable demandait beaucoup de temps, elle prit la résolution d'y accompagner le roi et de faire la campagne avec lui. Le bruit s'en étant répandu, nos deux amans en eurent d'autant plus de joie, qu'ils espérèrent que, dans la confusion

où serait l'armée, ils pourraient, avec l'industrie d'Orviédo, trouver jour à se jeter dans Grenade ; mais ils comptaient sans la fortune : la reine, la surveillance de son départ, dit à Daraxa qu'elle ne serait pas du voyage. Pour avoir moins d'embaras, ajouta cette princesse, je ne mènerai avec moi que les femmes dont je ne puis absolument me passer. Je prétends laisser mes filles d'honneur à Séville, entre les mains de leurs parens ou de personnes de distinction à qui je les recommanderai. Pour vous, ma chère fille, vous tomberez en partage à don Louis de Padilla. J'ai fait choix de ce seigneur à cause qu'il est père d'Elvire votre amie ; outre cela, je crois que vous serez chez lui plus agréablement qu'ailleurs.

Ozmin fut au désespoir quand sa maîtresse lui manda cet ordre de la reine. Il voyait par là toutes ses mesures rompues ; et son esprit, flottant entre une infinité de pensées et de résolutions différentes que l'amour et la gloire lui inspiraient tour à tour, était dans une étrange perplexité. Néanmoins la belle Maure écrivit à cet

amant des lettres si tendres et si passionnées, qu'enfin elle fixa ses irrésolutions. Je ne vous rapporterai qu'une de ses lettres, de peur de vous ennuyer : la voici.

« Votre écuyer m'a fait dire que vous
 « vouliez vous laisser mourir de regret de
 « n'être point à Grenade. Partez, Ozmin,
 « partez : votre cœur sacrifie plus à la
 « gloire qu'à l'amour. Je ne vous retiens
 « plus : je sais bien que votre départ me
 « coûtera la vie ; mais ma plus grande
 « peine sera de mourir pour un ingrat qui
 « m'abandonne dans le temps que j'ai le
 « plus besoin de lui. Je croyais vous être
 « plus chère que toute chose au monde.
 « Quelle était mon erreur ! A qui dois-je
 « m'en prendre ? Est-ce à moi pour vous
 « avoir cru, ou bien à vous pour me l'avoir
 « persuadé ? Si l'amour que j'ai pour vous
 « ne m'aveugle pas, votre vie est à moi :
 « vous me l'avez dit cent fois, vous me l'a-
 « vez juré. Pourquoi donc sans mon aveu
 « voulez-vous disposer de mon bien ? pour-
 « quoi songez-vous à l'employer à ce qui
 « ne regarde pas mon service ? Ah ! Ozmin,

« que vous savez peu aimer ! que vous
 « êtes encore loin du terme où l'amour a
 « su m'amener ! On peut acquérir de la
 « gloire partout, et l'on trouverait, si on
 « voulait, des gens qui mettraient la leur
 « à partager les peines d'une infortunée
 « plutôt qu'à servir tous les monarques de
 « la terre. »

Il ne fut pas possible à l'amoureux Grenadin de résister à la passion de Daraxa, quelque envie qu'il eût de rendre sa valeur utile à sa patrie ; et l'amant dans cette conjoncture l'emporta sur le héros. La cour partit donc pour l'armée, et la belle Maure se retira chez le marquis de Padilla, qui la reçut avec tous les honneurs qu'il aurait pu faire à la reine même. Dona Elvire, qui aimait tendrement son amie, et qu'un intérêt encore plus vif que son amitié obligeait à se réjouir d'avoir cette dame pour sa compagne inséparable, était ravie de ce changement. Daraxa aurait été assez contente de son sort, si elle eût eu dans cette maison un peu plus de liberté ; mais on lui en donna beaucoup moins qu'elle n'en

avait eu à la cour. Véritablement elle était chez don Louis comme une esclave. Premièrement, il ne fallait point qu'elle se flattât, non plus qu'Elvire, de sortir jamais, pour quelque raison que ce pût être. Tous leurs passé-temps se bornaient à se promener le soir dans un jardin à certaine heure réglée; et comme si cette promenade n'eût pas été un divertissement assez ennuyeux pour elles, le vieux marquis prenait la peine de les accompagner toujours; ou, si quelquefois il n'avait pas le temps de les fatiguer de sa fâcheuse compagnie, don Rodrigue son fils se chargeait de ce soin-là : elles ne gagnaient rien au change. Ce n'est pas tout, les appartemens de ces dames n'avaient vue que sur le jardin, aucune fenêtre sur la rue. Ajoutez à cela qu'elles ne voyaient personne du dehors, ni homme ni femme; et des gens mêmes de la maison, il y en avait très-peu qui eussent le privilège de leur parler.

Tous ces désagrémens gâtaient fort les honnêtetés que don Louis faisait à la belle Maure. Cependant, à entendre ce vieux courtisan, il n'en usait avec elle ainsi que

par respect, et que pour lui marquer l'extrême considération qu'il avait pour elle. Cette dame n'en était pas la dupe; et, perdant toute espérance d'avoir des nouvelles de son amant, elle allait s'abandonner à ses chagrins, si dona Elvire ne s'en fût mêlée. Celle-ci, ne pouvant plus vivre sans son cher don Jaymé, dit à Daraxa qu'elle voulait écrire à ce cavalier. Eh ! comment, répondit la belle Maure, lui ferez-vous tenir votre lettre ? Une de mes femmes, répliqua Elvire, a trouvé par hasard un homme du dehors qu'elle a gagné. Il assure qu'il connaît parfaitement Vivès, et promet de lui remettre le billet en main propre. La tendre amante d'Ozmin ne manqua pas d'applaudir à cette résolution. Elles composèrent toutes deux une lettre de concert. La fille de don Louis l'écrivit, et la dame maure y ajouta ces mots en sa langue.

« Tout le bonheur des amans consiste à se voir ; tout leur malheur est d'être séparés. Je languis dans l'attente de vos nouvelles ; je suis morte, si je n'en reçois au plus tôt. »

Elvire demanda ce que signifiaient ces paroles ; et Daraxa lui répondit : Je mande à don Jaymé que sa maîtresse ne peut soutenir plus long-temps son absence, et va succomber à ses ennuis, s'il ne trouve moyen de les soulager. C'est ainsi que deux bonnes amies en usent ordinairement ensemble lorsqu'elles sont rivales.

La lettre fut fidèlement rendue au seigneur maure, qui la lut avec d'autant plus de joie, qu'il avait inutilement jusque-là employé l'adresse de son écuyer pour découvrir ce qui se passait chez don Louis. Comme un bonheur, dit le proverbe, ne vient jamais sans l'autre, il arriva deux jours après qu'Orviédo se présenta devant lui sous un habit d'ouvrier. Ozmin eut d'abord de la peine à le reconnaître, et lui demanda la cause de ce déguisement. C'est ce que je vais vous apprendre, répondit l'écuyer. Je me suis ainsi travesti pour aller rôder aux environs de la maison du marquis de Padilla, dans l'espérance de rencontrer une des femmes maures de Daraxa, ou de faire connaissance avec quelque domestique de don Louis. Je me suis

arrêté par hasard devant un endroit du jardin où des ouvriers s'occupent à réparer le mur. Le maître maçon, me voyant attentif à leur travail, s'est mis à me considérer. Il m'a pris pour un homme de son métier : Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai besoin de manœuvres pour finir promptement cet ouvrage, voulez-vous me servir ? Je lui ai répondu que j'étais employé ailleurs, mais que j'avais un camarade qui ne cherchait qu'à vivre, et qui ne demanderait pas mieux que de lui rendre service. Amenez-le-moi, a répliqué le maître maçon; quand il ne serait propre qu'à mener la brouette, il ne me sera pas inutile, et je le paierai bien. Là-dessus, je l'ai quitté, ajouta Orviédo en souriant, pour venir vous proposer ce bel emploi, que l'amour sans doute vous offre lui-même pour vous faire passer le temps moins désagréablement que vous ne faites.

Toute ridicule que parut une pareille idée au seigneur maure, il était trop amoureux pour la rejeter. Il accepta le parti, s'habilla comme un manœuvre, et se laissa conduire par son écuyer, qui dit au maître

maçon : *Senor maestro de obra*, voici mon camarade Ambroise, soldat malheureux, qui, après avoir été quatre ans prisonnier chez les Maures, se voit réduit à travailler pour subsister. Le marché fut bientôt fait, et Ambroise arrêté pour commencer dès le lendemain. Notre nouveau manoeuvre, pour montrer qu'il avait le cœur à la besogne, se rendit de grand matin auprès de son maître, qui le mena dans le jardin, et, lui mettant la brouette entre les mains, l'instruisit de ce qu'il avait à faire. De la manière que s'y prit Ambroise, il semblait qu'il eût fait ce métier toute sa vie; aussi son maître en fut si content, qu'il lui donna des louanges, et l'assura qu'il serait un jour un fort bon ouvrier.

Personne ne paraissait encore dans la maison; mais sur les dix heures notre manoeuvre remarqua quelques femmes maures aux fenêtres de l'appartement de Daraxa, et peu de temps après cette dame elle-même, ainsi que dona Elvire. Dès ce moment il trouva cette aventure toute réjouissante; il se fit par avance un plaisir de la surprise où seraient les dames lors-

qu'en se promenant dans le jardin, elles viendraient à le reconnaître et à faire attention à son déguisement ; il espérait même que sous cette forme il pourrait quelquefois leur parler sans péril ; il ne savait pas quel homme c'était que le seigneur don Louis.

Outre que Daraxa lui avait été recommandée par la reine d'une manière qu'il aurait cru trahir la confiance que cette princesse avait en lui, s'il n'eût pas veillé jour et nuit sur les actions de cette dame, il n'ignorait pas qu'elle avait des amans ; il la croyait aussi sensible qu'une autre, les femmes maures en ce temps-là n'ayant pas la réputation d'être ennemies de l'amour. Mais il craignait plus les entreprises du dehors que la sensibilité du dedans, les cavaliers amoureux que l'objet aimé. Il appréhendait principalement don Alonse, qu'il regardait comme le galant favorisé. Quoique informé que ce jeune seigneur n'était point encore en état de sortir, ni par conséquent de songer aux moyens d'entretenir la belle Maure, cela ne le rassurait point. Un commerce de billets doux ne lui

semblait guère moins dangereux qu'une conversation. Pour se mettre l'esprit en repos là-dessus, il pressait sans cesse le maître maçon d'achever son ouvrage, de peur que quelqu'un de ses manœuvres n'eût la hardiesse de se charger de quelque commission amoureuse; ce qui l'inquiétait terriblement, et l'obligeait à observer tous les ouvriers.

Sur la fin d'une journée, en les voyant travailler, il s'avisa de considérer attentivement Ambroise, auquel il n'avait pas encore pris garde, et qui lui parut un garçon fort délibéré. Cet examen ne plut guère au jeune Maure, et le fit pâlir de crainte d'être découvert; néanmoins il en fut quitte pour la peur. Tout susceptible que le vieillard était de soupçons et de défiances, il ne vit dans Ambroise qu'un manœuvre; et ce faux maçon, lorsqu'il en fut temps, se retira avec les véritables, n'ayant eu d'autre bonheur dans toute sa journée que de voir passer sa maîtresse avec don Rodrigue, qui était son rival. Quelle patience il faut avoir quand on aime, quoique l'amour soit la plus violente des

passions ! Ozmin ne l'avait déjà que trop éprouvé. Aussi , loin de se rebuter , il se trouvait assez bien payé de sa peine , puisqu'il avait vu sa chère amante : cela suffisait à un Maure , comme à un Castillan , pour s'estimer heureux.

La fortune lui fut bien plus favorable le jour suivant. Il revint au travail avec une nouvelle ardeur. Il faisait rouler sa brouette d'une grande force ; et comme en charriant de la pierre il était obligé quelquefois de passer sous les fenêtres de l'appartement de Daraxa , il se mit à chanter un air champêtre en langue maure. Les maçons , qui le regardaient comme un gaillard qui avait été long-temps prisonnier chez les infidèles , ne furent pas surpris qu'il eût retenu quelques-unes de leurs chansons. Mais Laïda l'entendit de sa chambre ; et , curieuse de savoir qui pouvait être l'homme qui chantait si bien une chanson de son pays , elle descendit au jardin , où elle reconnut d'abord le personnage.

Elle fit semblant de cueillir des fleurs pour sa maîtresse ; ce qu'elle faisait presque tous les jours ; et le Grenadin s'étant aperçu

qu'elle l'observait du coin de l'œil, la première fois qu'il passa près d'elle en poussant sa brouette il laissa tomber à sa vue une lettre qu'il tenait toute prête dans son sein, sans s'arrêter ni regarder Laïda, qui courut la ramasser aussitôt et la porter à Daraxa.

Vous vous imaginez bien quelles furent la joie et la surprise de cette dame. Elle était encore au lit. Elle se leva et s'habilla promptement pour jouir, de sa fenêtre, du plaisir de revoir un amant si cher. Elle fut touchée de l'état misérable auquel il n'avait pas honte de se réduire pour lui marquer l'excès de son amour; et toutefois il y avait dans cette bizarre mascarade un je ne sais quoi qui la ravissait. Elle fit à sa lettre une réponse qu'elle remit à l'adroite Laïda, qui sut si bien prendre son temps qu'elle la rendit sans que personne s'en aperçût. Un commencement si heureux donna du goût au seigneur Ambroise pour le métier de maçon. Effectivement, Daraxa se tint presque tout le jour à sa fenêtre pour le voir passer et repasser; de sorte qu'en allant et en revenant c'était toujours

quelques petits signes qui avaient mille charmes pour deux amans si délicats.

Les choses demeurèrent quelques jours dans cette situation. Don Louis ne manquait pas tous les soirs d'aller exciter par sa présence les ouvriers à travailler ; et il remarquait qu'Ambroise était celui de tous qui s'épargnait le moins. Il conçut de l'affection pour lui à cause de cela ; et, croyant qu'il en ferait un bon valet, il s'approcha du maître maçon pour lui demander qui lui avait donné ce manœuvre. Un artisan de la ville me l'a amené, répondit le maître, et j'en suis très-content. Sur ce témoignage, le marquis tirant à part Ambroise, auquel il n'avait point encore parlé, l'interrogea pour savoir d'où il était. Notre manœuvre lui répondit de l'air le plus grossier qu'il put affecter qu'il était Aragonais d'origine, et lui fit une histoire qui ne démentait point celle qu'Orviédo avait déjà faite au maître maçon. Don Louis y trouva beaucoup de vraisemblance, et il lui sembla même que ce garçon avait pris l'accent de ce pays-là. Qui était votre patron à Grenade ? lui demanda-t-il encore, et à quoi

vous employait-il ? Seigneur, repartit Ambroise, j'y servais un gros marchand qui avait un fort beau jardin, et j'avais soin de ses fleurs. Vous savez donc cultiver les fleurs ? s'écria le marquis. J'en suis ravi. J'ai besoin d'un homme pour les miennes, et il y a plus de trois mois que j'en fais chercher un, attendu que mon jardinier ne s'entend point à cela ; ainsi, mon ami, je vous donnerai de bons gages, si vous voulez me servir, et j'aurai soin de votre fortune, pourvu que vous soyez fidèle et que vous remplissiez votre devoir avec exactitude.

A ces mots, notre feint Aragonais témoigna par des démonstrations plutôt que par des paroles qu'il était très-sensible aux bontés de ce seigneur, et qu'il s'attacherait à les mériter par sa bonne volonté. Cette affaire fut bientôt conclue, et don Louis dit à son nouveau domestique : Vous n'avez qu'à quitter votre tablier et prendre congé de votre maître ; venez ici demain, et l'on vous fournira tout ce qui sera nécessaire pour la culture de mes fleurs.

Ambroise n'est donc plus maçon ; il est jardinier du marquis de Padilla, qui ne le

vit pas plus tôt arriver le jour suivant, qu'il se mit à lui prescrire la conduite qu'il avait à tenir pour demeurer long-temps dans sa maison. Il s'étendit particulièrement sur le respect infini qu'il lui recommandait d'avoir pour les dames, et sur le soin qu'il devait prendre d'éviter tout commerce avec les femmes de service. Il appuya d'autant plus sur cet article, qu'il trouvait ce garçon bien fait de sa personne, malgré les mauvais airs qu'il affectait de se donner.

Le patron, après toutes ces leçons, qui ne faisaient que trop connaître qu'il était terriblement Espagnol sur le chapitre du beau sexe, fit travailler devant lui son nouveau jardinier pour juger de sa capacité, étant lui-même assez habile pour cela. Heureusement Ozmin avait aimé les fleurs, et il savait aussi bien les cultiver qu'un fleuriste de profession. Don Louis n'eut pas besoin d'un long examen pour être persuadé qu'il avait fait une bonne acquisition. Il s'en applaudit, et il en demeura si occupé, qu'il ne put s'empêcher d'en parler pendant le dîner. Il dit qu'il était charmé d'avoir enfin rencontré un jardinier pour

ses fleurs, et que Dieu merci son parterre serait désormais bien entretenu. Rien n'est plus plaisant, ajouta-t-il : je remarque parmi mes ouvriers un jeune gaillard qui mène la brouette ; je le questionne, et je découvre que ce manœuvre est un garçon consommé dans l'art de cultiver les fleurs.

Daraxa ne laissa pas tomber ce discours ; et, ne doutant point que le nouveau jardinier ne fût Ozmin, elle s'en réjouit, dans l'espérance qu'elle aurait occasion de le voir plus souvent, et la liberté entière de lui écrire. Après le dîner, cette dame mena dans son appartement Elvire ; et se mettant toutes deux à une fenêtre, elles commencèrent à promener leurs regards sur le jardin. Ambroise était alors au milieu du grand parterre vis-à-vis d'elles. La belle Maure, l'ayant reconnu, et voulant se divertir, le montra du doigt à son amie : Voilà, lui dit-elle, le jardinier dont votre père a tant vanté l'habileté pendant que nous dînions. Considérez-le bien : votre cœur ne vous dit-il rien pour lui ? ne sentez-vous point quelque émotion ?

Dona Elvire fit un éclat de rire à ces pa-

roles, qui lui parurent échappées par plaisanterie. Mais, regardant cet homme à bon compte avec attention, elle soupçonna la vérité. Cependant la crainte de se méprendre et d'apprêter à rire à ses dépens l'empêcha de dire ce qu'elle pensait, jusqu'à ce que Daraxa, la pressant de lui répondre, et l'appelant insensible, confirmât ses soupçons. Ce fut alors du côté d'Elvire un emportement de joie, une évaporation qui marqua bien l'excès de son amour pour don Jaymé. La prudente Maure se sut bon gré de ne lui avoir pas fait plus long-temps un mystère de la métamorphose de ce cavalier. Ma chère Elvire, lui dit-elle, j'ai bien fait, comme vous voyez, de vous prévenir. Hélas! si par malheur don Jaymé se fût présenté devant vous en présence de don Louis ou de don Rodrigue, votre surprise nous aurait tous perdus : mais maintenant que vous êtes préparée à sa vue, j'espère que vous vous ménagerez de façon que vous ne gâterez point nos affaires. Dona Elvire le lui promit; après quoi ces deux dames s'entretinrent du faux Ambroise.

La fille de don Louis ne pouvait assez

admirer comment il était parvenu à tromper son père, le plus défiant de tous les hommes; et elle lui tenait un grand compte de s'abaisser pour l'amour d'elle à un si vil emploi. Si elle eût su tout ce que son amie savait là-dessus, elle aurait bien rabattu de sa reconnaissance,

Dès ce moment les plaisirs et les intrigues commencèrent à régner depuis le matin jusqu'au soir entre ces deux dames et ce galant jardinier. Clarice et Laïda, leurs confidentes, étaient des filles d'esprit qui les servaient avec autant d'adresse que de zèle. Ambroise, de son côté, ménageait si adroitement les maîtresses, qu'elles étaient l'une et l'autre très-contentes de lui. Jamais affaire n'a été mieux conduite. Elvire découvrait son cœur à son amie, et son amie lui cachait le sien avec toute la dissimulation que la conjoncture exigeait d'elle. Ces rivales avaient chacune leur cache dans le jardin. Les billets allaient et venaient : c'était une poste galante et parfaitement bien réglée. Quand ils en seraient demeurés là, n'auraient-ils pas eu lieu d'être contents d'une vie si agréable? Mais si l'a-

amour s'arrêtaît lorsqu'il est en si beau chemin, il cesserait d'être l'amour. Les mêmes plaisirs l'ennuient ; il en veut toujours de nouveaux. L'Espagnole, trop passionnée, voulut des entretiens, et somma par un billet don Jaymé de se rendre à minuit aux fenêtres de la galerie d'en bas, dont Clarice s'était chargée d'avoir une clef. Quoique la belle Maure n'approuvât guère ce rendez-vous nocturne, elle n'eut pas la force de s'y opposer.

Ambroise logeait chez le jardinier au fond du jardin, dans une maison dont la porte, par ordre de don Louis, se fermait à l'entrée de la nuit, et ne s'ouvrait que le matin à l'heure qu'il fallait aller au travail. Cette difficulté n'embarrassa point le cavalier, qui eut bientôt fait une échelle de cordes pour descendre de sa chambre dans le jardin et pour y monter. Il fit réponse aux dames, et les assura que dès la nuit prochaine il se trouverait au lieu marqué. Avec quelle impatience n'attendaient-elles pas ce moment ! et quand il fut arrivé, quelle satisfaction pour elles de pouvoir entretenir en liberté leur cher Ambroise !

Elvire surtout laissait éclater la sienne sans modération ; et celle de son amie, pour être secrète , n'en était pas moins vive. Les fenêtres de la galerie étaient basses, et l'on pouvait aisément passer le bras entre les gros barreaux de fer qui les grillaient. L'amoureuse Espagnole , que l'obscurité de la nuit rendait encore plus hardie , avançait par là ses mains pour se les faire baiser ; ce qui faisait grand mal au cœur à Daraxa. Ozmin, qui connaissait la délicatesse des femmes de son pays sur cette matière , pour consoler cette dame de la nécessité où elle était de souffrir ces petites libertés , lui donnait à la dérobée toutes les marques de tendresse qu'il pouvait ; de sorte que c'était pour la tendre Maure un peu de bien et beaucoup de mal. Malgré la possession du cœur de son amant , elle se croyait fort à plaindre ; elle n'avait que des plaisirs mêlés ; au lieu que son amie, sans être aimée, goûtait des plaisirs purs. La première, ne connaissant pas son bonheur, était malheureuse ; et l'autre , ignorant son malheur, était parfaitement heureuse.

Ils se séparèrent enfin après deux heures de conversation. Ambroise regagna sa chambre, et les dames se retirèrent différemment affectées de cette entrevue. Si la fille de don Louis en désirait avec ardeur une seconde, il n'en était pas de même de Daraxa. Elle avait vu sa rivale montrer si peu de retenue dans ce premier entretien, qu'elle avait raison de craindre que dans la suite cette amante emportée ne poussât les choses encore plus loin : de manière qu'elle ne put se défendre d'écrire là-dessus à Ozmin. Elle lui manda qu'elle ne souhaitait plus de lui parler la nuit, que ce plaisir lui coûtait trop. Le fidèle Maure, qui aurait mieux aimé mourir que de justifier les alarmes de sa maîtresse, éluda sous divers prétextes les nouveaux rendez-vous qui lui furent proposés de la part d'Elvire, qui dans le fond était trop aimable pour qu'elle l'agaçât toujours infructueusement.

Cependant les maçons achevèrent leur ouvrage, et don Louis, ayant l'esprit en repos de ce côté-là, permit aux dames de se promener librement dans le jardin. Un jour que don Rodrigue était avec elles dans

un cabinet de verdure, sa sœur, qui ne gardait pas de grandes mesures avec lui, et qui voulait l'accoutumer à la voir parler à Ambroise, appela ce jardinier qui passait, et lui ordonna de leur aller cueillir des fleurs. Il obéit, et leur en apporta pleine une corbeille. Dona Elvire, pour l'arrêter, lui fit des questions sur les ennuis qu'il avait soufferts dans sa prison à Grenade : ce qui donna envie à don Rodrigue de prier Daraxa de s'entretenir un peu en maure avec lui, pour voir s'il entendait bien cette langue. La belle Maure accorda volontiers cette satisfaction au fils de don Louis, et lui dit que, pour un Espagnol, ce garçon ne la parlait pas mal.

Don Rodrigue, qui s'était déjà plus d'une fois amusé à discourir avec Ambroise, lui avait trouvé beaucoup d'esprit, quoique Ozmin eût affecté de ne lui en laisser guère paraître ; et, le jugeant fort propre à le servir auprès de la belle étrangère, il résolut de le choisir pour son confident. Dans ce dessein, il était le premier à l'appeler sans en demander permission aux dames. Il le faisait entrer dans leurs entretiens, et

l'engageait souvent à parler maure avec Daraxa. Par ce moyen, l'heureux Ambroise, devenu bientôt familier avec son jeune maître, ne le voyait pas sitôt dans le jardin avec les dames qu'il courait les joindre sans façon ; et quand il y manquait, Elvire se donnait la peine de l'aller chercher elle-même, et ne revenait point sans lui. Don Rodrigue, qui n'avait que ses propres affaires en tête, ne prenait pas seulement garde à ces petits écarts, étant d'ailleurs bien éloigné de penser que sa sœur fût capable d'aimer un domestique. Mais si Elvire ne regardait que don Jaymé dans Ambroise, Daraxa ne voyait qu'Ozmin dans don Jaymé, et cette jalouse Maure souffrait impatiemment tous les témoignages de l'amoureuse fureur qui dominait son amie.

Tandis que ces choses se passaient chez don Louis, le jeune don Alonse de Zuniga, plus amoureux que jamais, et guéri de sa blessure, commençait à sortir. Il avait appris avec douleur que sa maîtresse était, par ordre de la reine, entre les mains du marquis de Padilla, tant par rapport à l'aversion qu'il avait natu-

rellement pour don Rodrigue qu'à cause de la jalousie qui régnait depuis long-temps entre leurs maisons. Il sentait pourtant qu'il fallait pour son repos qu'il reçût des nouvelles de sa dame, et qu'il la vît même, s'il était possible. Pour y parvenir, il mit en campagne de très-habiles gens, qui trouvèrent moyen de gagner une femme de dona Elvire pour certaine somme qui lui fut payée d'avance. Cette soubrette obligeante était cette même Clarice dont j'ai fait mention, fille née pour les intrigues d'amour, et fort propre à faire prospérer les affaires des amans. Don Alonse, pour son argent, ne lui demandait qu'un service, c'était de lui procurer par quelque stratagème le plaisir de parler à Daraxa. Clarice lui promit des merveilles, et, sans que cela fût nécessaire, elle lui fit confidence des amours d'Elvire avec don Jaymé Vivès, qui de seigneur aragonais s'était fait jardinier par un excès de passion pour elle.

Cette histoire, que don Alonse écouta de toutes ses oreilles, l'étonna ; il en voulut savoir toutes les circonstances. Clarice les

lui apprit , à la réserve de celles qu'elle ignorait. Ainsi elle ne put lui dire la part que la belle Maure avait à cette aventure. Zuniga cherchait en vain dans son esprit quel homme c'était que ce don Jaymé Vivès dont il n'avait jamais entendu parler à la cour non plus qu'à l'armée. Il souhaitait de le connaître pour agir de concert avec lui et faire la partie carrée, puisqu'ils avaient tous deux leurs maîtresses dans la même maison. Cette pensée fut la cause d'une infinité d'autres. Il se reprochait de n'avoir pas autant d'adresse que don Jaymé pour s'introduire aussi chez don Louis sous quelque forme qui pût lui donner occasion d'entretenir quelquefois Daraxa. Il s'échauffait sur cela l'imagination , et roulait dans sa tête mille desseins qui le divertissaient.

Revenons à nos dames. La fille du marquis de Padilla , persuadée qu'on ne s'aimait pas pour nourrir son amour d'éternels soupirs, et qu'il y avait un terme à toutes les choses du monde, prit la résolution de s'unir avec son cher don Jaymé, qui lui paraissait si digne de la posséder : mais elle sentait quelque peine à faire elle-même

cette proposition ; c'était une démarche qui blessait trop la bienséance pour la hasarder. Elle fit réflexion qu'il valait mieux se servir pour cela de l'entremise de son amie, dont elle se croyait assez aimée pour attendre d'elle un pareil service. Elle s'adressa donc à la belle Maure , et la pria dans les termes les plus forts de vouloir bien se charger de la commission.

Daraxa ne put apprendre qu'Elvire' avait dessein de se faire enlever et méditait un mariage clandestin sans être violemment émue. Néanmoins, s'étant remise de son trouble , elle dit à son amie : Je suis disposée à faire ce que vous souhaitez ; mais , avant que je parle à don Jaymé, je ne puis , sans trahir notre amitié, me dispenser de vous demander si vous avez fait toutes vos réflexions sur ce que vous osez entreprendre. Non , non , ajouta-t-elle , vous n'avez pas songé sans doute à tous les malheurs où vous allez vous jeter ; souffrez que je vous représente ce que vous devez à votre famille et à vous-même. Vous voulez vous livrer à un homme dont vous ne connaissez ni le bien, ni la naissance. Pouvez-vous pru-

demment vous y fier jusqu'à lui faire des avances qui ne conviennent point du tout à une fille de qualité ? et si par malheur, ce qui n'est pas impossible, elles n'étaient pas reçues de la façon que vous le désirez, quelle honte et quels regrets ne suivraient point cette démarche indiscrete !

Quoique ces remontrances fussent très-judicieuses, la fille de don Louis ne les écouta qu'avec chagrin; et, ne pouvant les combattre par de bonnes raisons, elle répondit en fille qui avait pris son parti, que l'excès de son amour ne lui permettait pas de suivre d'autres conseils que ceux de son cœur. Quand Daraxa eut perdu toute espérance de la détourner de son dessein, elle cessa de la contredire, et lui promit que, dès cette nuit-là même, elle ferait à don Jaymé la proposition dont il s'agissait. Mais ce qui embarrassa un peu la belle Maure, c'est qu'Elvire, soit par défiance, soit pour juger par elle-même des sentimens de l'objet aimé, dit qu'elle voulait, à l'insu de ce cavalier, se tenir cachée derrière un rideau pour entendre cet entretien. Il ne fut donc plus question que d'avertir Ambroise

de se trouver à minuit aux fenêtres de la galerie d'en-bas; ce que les dames firent par une lettre qu'elles lui écrivirent en commun, et par laquelle on lui manda qu'on avait des choses de la dernière conséquence à lui communiquer.

Il ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée, et il fut assez surpris de ne point voir là Elvire. Seigneur don Jaymé, lui dit Daraxa, j'ai d'abord une mauvaise nouvelle à vous annoncer; c'est que je suis seule ici: votre maîtresse veut que j'aie avec vous une conversation particulière d'où dépendent votre bonheur et le sien. En parlant de cette sorte, la fine Maure glissa une de ses mains entre les barreaux, et serra fortement une de celles du cavalier, qui comprit aussitôt que ce rendez-vous n'était pas sans mystère: peu s'en fallut même, tant il avait la pénétration vive, qu'il ne devinât ce que c'était; et dès que Daraxa eut entamé la proposition délicate qu'elle avait à lui faire, il ne vit que trop de quoi il s'agissait. Mais, loin d'en être embarrassé, il ne fit que tourner en plaisanterie tout ce qui lui fut proposé. La belle Maure eut beau lui pro-

tester qu'elle parlait sérieusement, et le presser de répondre de même, il ne quitta point le ton railleur.

Ainsi se termina cette entrevue à la satisfaction de Daraxa, qui aurait été fâchée qu'elle eût fini d'une autre manière, et qui, croyant avoir fait son devoir, s'attendait à des remerciemens de la part de son amie; mais Elvire aurait été plutôt capable de lui faire des reproches. Dans sa mauvaise humeur, elle imputait à cette Maure toutes les railleries de don Jaymé; d'où, concluant qu'en amour il y avait de l'imprudence à se servir de procureur quand on pouvait faire ses affaires soi-même, elle résolut de ne se fier désormais à personne, et de tout mettre en usage pour engager Vivès à l'enlever.

Elle n'en fit pourtant pas plus mauvaise mine à Daraxa le lendemain. Elles se revirent comme à l'ordinaire, sans toutefois entrer dans aucun éclaircissement, sans se dire un seul mot sur ce qui s'était passé. Le soir elles se promenèrent ensemble, dissimulant toutes deux, et chacune occupée de ses intérêts. Il arriva dans cette prome-

nade une aventure qui eut de grandes suites, comme vous allez l'entendre.

J'ai déjà dit que don Rodrigue avait jeté les yeux sur Ambroise pour en faire son confident auprès de Daraxa, qui jusqu'à ce jour n'avait payé que d'indifférence l'amour que ce seigneur espagnol avait pour elle. Cela ne le rebutait point, grâce à la froideur de son tempérament. Incapable d'aimer avec violence, il voyait presque sans chagrin le peu de progrès qu'il faisait dans le cœur de la belle Maure, ou bien il s'en consolait par le plaisir de voir et d'entretenir cette dame quand il voulait; avantage qu'il avait sur ses rivaux, et qui lui tenait lieu du bonheur d'être le galant chéri. Comme il ne lui avait encore fait connaître ses sentimens que par des soins peu empressés, et s'étant aperçu qu'elle se plaisait à parler maure avec Ambroise, il s'avisa de charger ce jardinier de lui faire de sa part une déclaration d'amour en cette langue. Ambroise accepta la commission, en promettant à son jeune maître de s'en acquitter avec tout le zèle imaginable la première fois que l'occasion s'en présen-

terait. Elle s'offrit dès ce jour-là même.

Les dames , après quelques tours d'allées , entrèrent dans le cabinet de verdure où elles avaient coutume de s'arrêter pour se reposer. Ambroise arriva portant une corbeille de fleurs. Don Rodrigué lui ordonna d'en faire des bouquets, et fit signe en même temps à dona Elvire de le suivre, comme s'il eût eu quelque chose de particulier à lui dire. Le frère et la sœur sortirent du cabinet, où Ozmin, se voyant seul avec sa maîtresse, se préparait à lui parler d'un ton plaisant de la passion de don Rodrigue; mais il la trouva si triste, qu'il en fut étonné. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-il d'un air attendri. Quoi! lorsque je m'apprête à vous divertir en jouant avec vous un personnage peu différent de celui que vous avez fait cette nuit au rendez-vous, je vous vois dans un accablement mortel! Daraxa ne lui répondit que par un soupir, ce qui redoubla l'étonnement du cavalier et lui causa de l'inquiétude. Parlez, ajouta-t-il, parlez, Daraxa, si vous ne voulez me désespérer. Que me présagent votre silence et ce soupir qui vient de vous échapper? Ils

semblent m'annoncer plus de malheurs que je n'en ai à craindre. La belle Maure enfin lui répondit que la bizarrerie de leur fortune et les traverses qu'ils avaient l'un et l'autre à essuyer tous les jours étaient la cause de cette tristesse où il la voyait plongée.

Il essaya de la consoler en lui représentant qu'elle ne devait point manquer de courage après avoir jusque-là soutenu leurs disgrâces avec fermeté ; que véritablement il était bien mortifié d'être réduit à payer de quelque complaisance la tendresse aveugle qu'Elvire avait pour lui. Il n'eut pas achevé ces derniers mots, que la belle Maure fondit en pleurs, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Eh ! c'est cela seul qui ébranle ma constance, qui est à l'épreuve des autres persécutions. Quel supplice pour un cœur tendre et délicat d'être incessamment en butte à tout ce qui peut le déchirer ! Hélas ! je suis peut-être même à la veille de me reprocher d'avoir eu trop de confiance dans votre fidélité.

L'ai-je bien entendu ? reprit Ozmin avec un vif sentiment de douleur : vous me

croyez capable d'aimer une autre que vous ! Ah ! Daraxa , pouvez-vous me faire cette injustice , vous qui connaissez mon cœur ! vous qui savez que je me pique de quelque vertu , et surtout d'être ennemi de la trahison ! Je veux croire , repartit la dame en essuyant ses larmes , que j'ai tort de m'alarmer ; mais je vous aime , Ozmin , et je ne puis me souvenir tranquillement des complaisances que vous avez eues pour la *fille de don Louis* ; vous ne les auriez pas poussées si loin , si elles vous eussent autant coûté qu'à moi . Quand je pense à l'effet qu'elles ont produit , je fais mille réflexions qui me donnent la mort . Elvire espère plus que jamais qu'elle vaincra par son opiniâtreté votre résistance : qui me répondra que vous ne vous laisserez pas à la fin toucher de l'excès de sa passion ? Moi ! s'écria le seigneur maure avec transport ; fiez-vous à l'assurance que je vous..... Il fut interrompu en cet endroit par Elvire qui entra tout à coup dans le cabinet avec précipitation , et son frère y revint un moment après elle .

Ozmin ne les attendait pas sitôt ; il avait

compté que don Rodrigue amuserait plus long-temps sa sœur, sous prétexte d'avoir à lui parler de quelque affaire sérieuse. Le fils de don Louis avait effectivement eu ce dessein ; mais il n'avait pu retenir dona Elvire , qui s'était brusquement échappée de ses mains pour aller troubler la conversation de Daraxa et de don Jaymé. Il se passa entre ces quatre personnes une scène muette qui leur fit penser bien des choses. Don Rodrigue et sa sœur s'aperçurent que la dame maure était fort émue : il leur parut même qu'elle avait répandu des pleurs , et chacun fit sur cela ses réflexions. Pour Ozmin , comme il n'avait plus rien à faire dans ce cabinet , et qu'il n'y représentait qu'Ambroise , il lui fut facile , en se retirant , de sortir d'embarras.

Don Rodrigue le suivit aussitôt ; et , plein d'impatience d'apprendre ce qui s'était passé entre ce jardinier et Daraxa , qu'il commença de soupçonner d'être d'intelligence ensemble , il lui demanda s'il s'était acquitté de sa commission , et s'il avait de bonnes nouvelles à lui annoncer. Seigneur , lui répondit Ambroise , vous m'avez laissé

si peu de temps pour entretenir la dame maure, qu'il ne m'a pas été possible de vous rendre de grands services. Je conviens, reprit le fils de don Louis, que vous n'avez pas eu avec elle une longue conversation ; mais il faut que vous en ayez bien mis à profit tous les momens, puisque j'ai trouvé Daraxa fort agitée de vos discours. Je suis même persuadé que vous lui avez fait verser des pleurs. Ces pleurs, répartit le faux jardinier, pourraient être le fruit amer de la liberté que j'ai prise de lui parler de votre passion, qui peut-être n'est pas de son goût.

N'avez-vous pas de meilleures raisons à me dire que celles-là ? s'écria don Rodrigue. Non, seigneur, dit Ambroise. J'ajouterai seulement que cette dame peut avoir déjà le cœur engagé. Une fille qui a été élevée dans une cour aussi galante que celle de Grenade pourrait fort bien être devenue sensible aux soupirs de quelque seigneur de ce pays-là. Je le pense comme vous, répliqua brusquement le jaloux don Rodrigue ; et de plus, je crois que vous êtes ici moins pour me servir que pour faire plaisir à cet

heureux rival. Vous ne me rendez pas justice, repartit le jardinier; vous m'outragez en me soupçonnant d'être capable de vous trahir pour un infidèle. Infidèle ou chrétien, interrompit le fils de don Louis avec précipitation, vous m'êtes suspect; vous en savez un peu trop pour un jardinier; et quand je me rappelle tous vos petits entretiens maures, cela ne bannit point ma défiance: mais prenez-y garde, poursuivit-il d'un ton menaçant, vous êtes dans une maison où les friponneries ne demeurent pas long-temps cachées. En achevant ces mots il retourna au cabinet, où les dames gardaient encore un profond silence. Dès qu'elles le virent arriver, elles se levèrent et se retirèrent dans leurs appartemens pour y rêver en liberté à leurs affaires, chacune en son particulier.

Don Rodrigue, qui n'avait alors guère d'envie d'entrer en conversation avec elles, les laissa s'éloigner, et se mit à se promener tout seul. Il rencontra son père qui s'amusait à considérer des fleurs, et il s'arrêta pour lui tenir compagnie. Don Louis, en regardant ces fleurs, s'avisa de parler d'Am-

broise, et de témoigner qu'il était très-content des soins et de l'habileté de ce valet. Il est peut-être plus habile qu'on ne voudrait, dit don Rodrigue avec un souris forcé; ce garçon-là, si je ne me trompe, sait plus d'un métier. Le vieux marquis, dont l'esprit et les yeux étaient appliqués à contempler son parterre, ne saisit pas d'abord ce que son fils venait de lui dire; et répondant avec distraction: Il est vrai, dit-il, qu'Ambroise a de l'esprit, et je suis sûr que j'en serai bien servi. Je doute fort qu'il soit ici pour cela, répliqua don Rodrigue; du moins suis-je convaincu que d'autres auront plus de raison que vous d'être satisfaits de ses services. Vous le dirai-je? Je le crois plus attaché aux intérêts de Daraxa qu'aux vôtres, ou bien c'est un agent de quelque amant de cette dame.

Ah! mon fils, interrompit le père en riant de toute sa force, c'est à présent que je vous connais pour un homme véritablement amoureux. Si je le suis, dit don Rodrigue, je puis vous assurer que mon amour m'éclaire au lieu de m'aveugler: je sais bien ce que j'ai vu. Eh! qu'avez-vous

donc vu ? interrompit le vieillard pour la seconde fois. Parlez-moi plus clairement, car enfin je suis don Louis de Padilla, le fils de don Gaspard, qui passait pour l'homme de son siècle le moins facile à tromper. On m'a cent fois fait la grâce de me dire que je l'emportais même sur lui pour la prudence et la circonspection. Si le choix que la reine a fait de moi pour la garde de la belle Maure ne suffit pas pour vous rendre tranquille là-dessus, demandez aux personnages de la cour les plus avisés si je suis homme à me laisser surprendre. En un mot, mon fils, j'ai cinquante ans passés ; et si, lorsque je n'en avais que la moitié, on m'eût amené, non pas un Aragonais, mais l'homme de la Grèce le plus fin, je n'aurais eu besoin que de le regarder un moment entre les deux yeux pour deviner ce qu'il aurait eu dans l'âme.

Seigneur, dit don Rodrigue, personne au monde n'est plus persuadé que moi de cette vérité ; mais je ne puis m'empêcher d'en revenir là. Je m'imagine que cet Ambroise ne vous sert que pour avoir moyen d'être utile à quelque autre. Il se familia-

rise un peu trop avec Daraxa. Dès qu'il est avec elle , il lui parle maure ; la dame lui répond , et elle a pour lui des complaisances qui me font juger qu'ils se connaissent depuis long-temps : enfin , pour achever de dire tout ce que je pense , je ne voudrais pas jurer qu'Ambroise ne fût tout autre chose qu'un jardinier. Don Louis , au lieu de demeurer d'accord qu'il pouvait avoir été surpris dans cette occasion , s'échauffa de dépit de se voir soupçonné d'être la dupe de quelqu'un. Vous êtes un étrange homme , dit-il à son fils ; pourquoi avez-vous permis vous-même à ce jardinier ces familiarités dont vous vous plaignez ? Ne savez-vous pas que parmi nous c'est un crime à un domestique de lever les yeux sur sa maîtresse ? Croyez-moi , traitez ce valet comme on traite les autres , et je vous réponde de sa fidélité. A l'égard de Daraxa , reposez-vous sur ma vigilance du soin de la garder. Dormez en repos ; je veille sans cesse , et suis informé de tout ce qui se passe chez moi , tant la nuit que le jour. Le respect ferma la bouche à don Rodrigue , qui fut obligé de quitter son père

un moment après , parce qu'on vint l'avertir qu'une personne demandait à lui parler.

Après son départ, le vieux marquis, malgré tout ce qu'il avait dit, tomba dans une profonde rêverie, et fit mille réflexions chagrinantes qui remplirent son esprit de soupçons. Pour achever de troubler son repos, son maître jardinier vint l'aborder en lui disant: Seigneur, j'ai un avis d'importance à vous donner; j'ai entendu cette nuit dans le jardin certain bruit qui me fait croire qu'il y a des gens qui rôdent autour de cette maison : si j'eusse osé sortir de chez moi contre vos ordres, je serais en état de vous en rendre un meilleur compte. Des gens la nuit dans mon jardin ! s'écria don Louis fort étonné; ils venaient donc de chez vous ? Non, seigneur, dit le maître jardinier; Ambroise et mon valet ne sauraient sortir de ma maison ! j'en ferme la porte moi-même exactement tous les soirs, et j'en garde avec soin la clef, que je ne confie à personne.

Ce rapport donna beaucoup à penser au vieux marquis. Qui peut être venu dans

mon jardin ? disait-il en lui-même ; et dans quelle intention peut-on s'y être introduit ? Je ne crains pas les voleurs , la hauteur des murailles est capable de les effrayer. Serait-ce quelque amant de Daraxa ? c'est ce que je ne puis m'imaginer ; il n'en est point d'assez fou pour vouloir s'exposer à un si grand péril dans la seule espérance de la voir paraître à une fenêtre. Il faut que mon jardinier se soit mis cela dans la tête ; ou bien ce bruit , s'il est réel , a été fait par des domestiques ; et si j'en dois soupçonner quelqu'un , c'est ce fripon d'Ambroise , dont mon fils , après tout , peut avoir justement pris ombrage.

Don Louis , furieusement agité de ces pensées , ordonna au jardinier que , sans rien dire ni à son valet ni à Ambroise , il fit bonne garde cette nuit-là ; et que , si par hasard il entendait encore du bruit , il ne manquât pas de tirer un coup de fusil et de sortir en même temps bien armé. De mon côté , ajouta le marquis , j'en ferai autant avec tous mes autres domestiques , et les audacieux qui cherchent ou à me voler ou à me déshonorer seront bien fins s'ils nous

échappent. Ce vieux seigneur, après avoir donné ses ordres à son jardinier, se retira pour s'aller préparer à faire le grand coup qu'il méditait.

Si les deux dames, don Louis et don Rodrigue avaient de l'inquiétude, Ozmin de son côté n'était pas plus tranquille qu'eux. Ce brave Maure ne s'alarmait pas aisément ; mais les derniers mots que son rival lui avait dits lui semblaient mériter quelque attention. Il crut prudemment devoir songer à prévenir les malheurs qui pouvaient lui arriver. Il n'avait pour toute arme qu'un poignard, avec quoi il n'était pas possible, supposé qu'on voulût le maltraiter, qu'il se défendît contre trente domestiques qu'il y avait dans cette maison. Tout lui présageait quelque disgrâce prochaine : il avait vu les deux Padilla se parler avec vivacité, et don Louis ensuite en conversation sérieuse avec le maître jardinier ; il ne doutait point qu'il n'eût été question de lui dans ces deux entretiens ; de manière qu'ayant tout lieu d'appréhender quelque lâche attentat, il résolut de disparaître aussitôt qu'il aurait communiqué son dessein à

Daraxà, et pris des mesures avec elle pour se revoir au retour de la reine.

A peine eut-il formé cette résolution, qu'il alla visiter les endroits où les dames faisaient porter leurs lettres. Il en trouva une dans la cache d'Elvire. Cette vive Espagnole lui mandait qu'on l'attendait cette nuit pour lui apprendre des choses de la dernière importance. Il ne devina point qu'Elvire lui donnait ce rendez-vous à l'insu de la belle Maure et pour avoir une conversation particulière avec lui ; il crut que Daraxa y serait comme à l'ordinaire, et qu'il pourrait, en présence de son amie, lui dire en maure ce qu'il voulait qu'elle sût avant leur séparation. Mais laissons Ozmin jusqu'à cette entrevue, et venons aux terribles préparatifs que don Louis faisait pour la troubler.

Ce vieux seigneur s'était fait apporter dans son appartement, par deux fidèles domestiques, toutes les armes offensives et défensives qu'il y avait dans sa maison, comme mousquets, mousquetons, pistolets, hallebardes, piques, pertuisanes, cuirasses, casques et targues, le tout mangé

de la rouille. Cependant il ne jugea point à propos de les faire nettoyer, le danger était trop pressant pour cela. L'on eût dit, à voir les mouvemens qu'il se donnait, que l'ennemi s'approchait de sa maison pour la prendre d'assaut. Quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre, il ne voulait pas, étant fils et petit-fils d'officiers-généraux, qu'on dît de lui qu'il en ignorait le métier. Il envoya un de ses plus zélés serviteurs acheter de la poudre et des balles pour charger dix-sept à dix-huit armes à feu qu'il avait, et qu'il destinait aux plus vaillans de ses domestiques. Il faisait tous ces apprêts sans bruit, n'ignorant pas que les plus grandes entreprises demandent du secret. Il en déroba surtout si bien la connaissance à son fils et à sa fille, à cause de leur affection pour Daraxa, qu'ils n'en eurent pas le moindre soupçon.

Quand il eut disposé les choses de la façon qu'il les voulait, et qu'il eut entendu sonner onze heures, ses deux valets affidés lui amenèrent tous ses autres domestiques, qu'il posta dans différens endroits, après leur avoir donné des armes, selon qu'il les

jugeait capables de s'en servir. Il en envoya la plus grande partie dans les chambres hautes de sa maison, pour mieux découvrir et pour être moins en vue, et il leur défendit à tous de tirer sans l'avoir auparavant averti de ce qu'ils auraient remarqué. Pour lui, il se mit dans un cabinet vis-à-vis de l'appartement de Daraxa; il se réserva cette place, comme celle qui avait particulièrement besoin d'un homme aussi vigilant que lui. Il était accompagné de son écuyer, vieux domestique dont le courage égalait le sien, et qui dans le fond de son âme donnait au diable tous les perturbateurs de son repos. Mais enfin le sort en était jeté, et puisqu'ils étaient au bivouac, ils ne pouvaient avec honneur se retirer avant que d'être assurés qu'il n'y avait rien à craindre du côté de l'ennemi.

Le marquis, en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit, avec une lanterne sourde à la main, regardait de tous ses yeux par la fenêtre. Il faisait une de ces nuits que dans les pays chauds le brillant des étoiles rend si claires, qu'on peut distinguer de deux cents pas l'ombre

d'un homme. D'abord que don Louis entendit sonner minuit , se souvenant que son jardinier lui avait dit que c'était à peu près à cette heure-là qu'il avait ouï du bruit la nuit précédente , il sentit un battement de cœur , et fut saisi d'un frisson violent. Cette émotion , qui répondait si mal de la fermeté de son âme dans le péril , ne diminua point lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un marcher le long du mur du côté de la galerie. Pour être plus sûr qu'il ne se trompait pas , il le fit remarquer à son écuyer , en lui demandant s'il ne l'apercevait point ; mais celui-ci , soit qu'il n'eût pas la vue aussi bonne que celle de son maître , soit que la peur la lui troublât , lui dit qu'il ne voyait rien.

Ils furent bientôt tous deux tirés de leur doute par deux de leurs sentinelles qui vinrent les avertir qu'il y avait un homme qui s'entretenait à une fenêtre de la galerie avec quelque personne du logis. Le seigneur de Padilla fut d'autant plus étonné de cet avis , qu'il avait toutes les clefs de sa maison. Tous les soirs à neuf heures on ne manquait pas de les lui apporter ; de sorte

qu'il n'était pas moins en peine de savoir qui pouvait être l'interlocuteur du dedans que celui du dehors. Il jugea qu'il fallait que ce fût Daraxa, que quelqu'un de ses amans venait voir la nuit par l'entremise de quelque valet infidèle qui lui donnait moyen de s'introduire dans le jardin, et que cette dame eût fait faire une clef de la galerie par le ministère de ce même domestique. Il s'arrête à cette conjecture ; il fait dire à tous ses gens de se tenir prêts, et forme le hardi dessein de commencer l'expédition par aller lui-même surprendre la belle Maure, afin qu'elle ne pût désavouer son crime. Il est vrai que, n'osant exécuter tout seul un projet si audacieux, il prit avec lui les deux plus déterminés de ses mousquetaires, et son intrépide écuyer.

Pour faire moins de bruit en marchant, le chef ôta ses pantoufles, et les autres leurs souliers. Ils arrivèrent en cet état à la galerie, dont ils trouvèrent la porte ouverte. Don Louis s'avança pas à pas jusqu'à ce qu'il entendit parler. Il fit halte aussitôt pour écouter ce qu'on disait ; en même temps ses oreilles furent frappées

des paroles suivantes : Je vous estime trop pour pouvoir me résoudre à vous rendre malheureuse ; je dois respecter votre naissance, et vous devez considérer l'état de ma fortune : je suis un cavalier réduit à chercher les moyens de me pousser à la cour ; j'y ai besoin de protecteurs. Eh ! qui voudrait être le mien, si j'avais eu le malheur de m'attirer la haine d'un seigneur aussi puissant que votre père ? Croyez-moi , ne nous exposons point à nous repentir l'un et l'autre le reste de nos jours.

Le marquis reconnut la voix du faux Ambroise, et, malgré le dépit qu'il sentait d'avoir été la dupe de ce prétendu Aragonais, il ne laissa pas d'admirer sa prudence et sa vertu. Comme il s'imaginait que ce discours s'adressait à la belle Maure, il n'était pas peu curieux de savoir ce que cette dame y répondrait. Mais que devint-il lorsqu'il entendit sa fille, qu'il ne put méconnaître au son de sa voix, repartir ainsi au cavalier : L'amour fait-il tant de réflexions ? N'avez-vous employé, pour tromper mon père, un stratagème

qui vous assujettit à tant de peines ? n'êtes-vous donc venu mettre en danger ici votre vie que pour perdre un temps si cher à me faire connaître mes devoirs ? Au lieu de vous abandonner à la joie que mes bontés devraient vous inspirer, vous voulez vous-même leur donner des bornes : je n'attendais pas de si froides marques de votre reconnaissance. Quoi ! la considération de votre fortune vous retient quand je fais tout mon bonheur d'être à vous ! Pouvez-vous craindre mon père ? La cour de Ferdinand est-elle votre seule retraite ? En est-il quelqu'une où un homme tel que vous puisse manquer de s'avancer ? Mais je veux que vous soyez assez malheureux pour chercher en vain partout à vous établir avantageusement ; Elvire aimera toujours mieux être avec vous dans l'état le plus obscur que de vivre avec un autre dans les grandeurs.

La dame allait continuer, lorsqu'un coup de mousquet se fit entendre, et fut suivi dans le moment de dix à douze autres dont toute la galerie retentit. Ce bruit terrible épouvanta si fort la fille de don Louis,

que, n'écoutant plus d'autre passion que la crainte, elle prit aussitôt la fuite. Pour comble d'infortune, son père, qui l'attendait au passage, la saisissant tout à coup par le bras, lui dit : Ah ! misérable, c'est donc ainsi que vous déshonorez l'illustre sang de Padilla ? A la voix et à l'action du marquis, dona Elvire, dont les esprits n'étaient déjà que trop troublés de sa première frayeur, poussa un cri et tomba évanouie entre ses bras. Ce vieillard jugea bien qu'elle venait de perdre le sentiment. Il fit ouvrir la lanterne sourde pour regarder sa fille, qui lui parut dans une situation si déplorable, qu'il en eut pitié. Il l'aimait, et, ne pouvant la considérer sans être attendri, il la laissa entre les mains de son écuyer.

Mais plus ce père se sentait touché de la voir en cet état, plus il avait d'envie de se venger du téméraire auteur de ce désordre. Il ne respirait plus que la mort d'Ambroise, dont un moment auparavant il avait admiré la sagesse. Il assembla tous ses gens armés, retroussa sa robe de chambre, se fit mettre une cuirasse par-dessus, un cas-

que sur son bonnet de nuit , prit une targe à la main gauche , et une longue pique à la droite , et ce brave capitaine , en gantelets et en pantoufles , fit ouvrir la porte du jardin et défilér sa troupe trois à trois. Les mousquetaires marchaient les premiers , et les hallebardiers faisaient l'arrière-garde. Il se mit à la queue de ceux-ci ; et cette petite armée , composée de soldats dignes de leur général , alla chercher l'ennemi. Elle fut renforcée dans sa marche par le jardinier , qui vint la joindre avec une rapière au côté , une escopette sur l'épaule , et deux pistolets à la ceinture. Ce domestique assura qu'il avait vu les ennemis , qui étaient au nombre de deux , et que , s'il eût osé tirer sans l'ordre de son maître , il aurait déchargé sur eux ses armes à feu. Don Louis , après avoir écouté ce rapport , qui l'étonna , s'informa de quel côté ces deux hommes avaient tourné leurs pas , et fit marcher sa troupe sur leurs traces.

Que faisait Ozmin pendant ce temps-là ? Dès qu'il s'était aperçu qu'Elvire avait pris la fuite au bruit des coups de mousquet qui avaient interrompu leur conversation ,

et qui pourtant n'avaient point été tirés sur lui, il s'était promptement éloigné de la galerie pour gagner un cabinet où il espérait vendre chèrement sa vie, si l'on venait l'y attaquer. Mais un homme qui le suivait de près l'obligea de s'arrêter avant qu'il y arrivât, en lui disant : Seigneur don Jaymé, vous avez besoin de secours, recevez le mien. C'est vous qu'on cherche. Acceptez sans retardement mes services, si vous ne voulez être assassiné par une troupe de valets qui viendront bientôt fondre sur vous.

Le seigneur maure, aussi surpris de s'entendre nommer don Jaymé que de rencontrer là un inconnu si obligeant, lui répondit : Je ne sais qui vous êtes, ni pourquoi vous vous intéressez à ce qui me regarde ; mais, qui que vous soyez, vous ne pouvez être qu'un cavalier très-généreux. Je ne refuserai pas quelque-une de vos armes, n'ayant qu'un poignard pour me défendre : c'est toute l'assistance que je puis recevoir de vous sans abuser de votre bonne volonté. Je serais au désespoir qu'un si brave homme exposât sa vie pour moi. Non, non, répliqua l'inconnu, ne prétendez pas

que je vous laisse périr sans vous prêter mon secours. J'ai deux bons pistolets , prenez-en un , et souffrez que je combatte à vos côtés ; ou , si vous souhaitez que je me retire , il faut que vous veniez avec moi. Je crois , dit Ozmin , que ce dernier parti serait le plus sage : c'est faire un mauvais usage de la valeur que de l'employer contre la canaille. Mais comment sortir de ce jardin ? J'en sais le moyen , répondit l'inconnu , vous n'avez qu'à me suivre.

En même temps ces deux cavaliers commencèrent à courir justement vers l'endroit où l'on avait réparé le mur , contre lequel était dressée une bonne et longue échelle. Il y eut alors entre eux une petite contestation , chacun ne voulant monter que le dernier. Après quelques compliments , que deux hommes si courageux ne pouvaient manquer de se faire sur cela , il fallut qu'Ozmin passât le premier pour couronner le procédé noble de son compagnon. Ils eurent tout le loisir de monter impunément , attendu que la gendarmerie de don Louis avait pris un chemin opposé à l'endroit où ils étaient ; et ils retirèrent l'échelle

pour empêcher ce seigneur de reconnaître par où le faux Ambroise lui était échappé. Il y avait encore une échelle de l'autre côté de la muraille pour descendre dans la rue, où cinq à six grands laquais bien armés faisaient la garde, et se tenaient prêts à se jeter dans le jardin au premier signal. Ozmin, jugeant par là qu'il n'avait pas obligation à un homme du commun, et souhaitant de savoir qui c'était, le pria de le lui apprendre. Mais l'inconnu lui répondit : C'est ce que je vous dirai chez moi ; comme vous êtes étranger, vous ne connaissez pas bien don Louis ; vous ne sauriez trop vous précautionner contre lui. Je vous offre ma maison, où vous serez à couvert de son ressentiment, et vous y demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que nous ayons vu le parti que les Padilla prendront dans cette affaire.

Des manières si nobles et si généreuses charmèrent le seigneur maure, qui, ne pouvant résister aux pressantes instances que ce cavalier lui fit d'accepter un logement dans sa maison, l'y accompagna. Lorsqu'ils se virent l'un et l'autre aux flam-

beaux, ils se regardèrent avec une attention mêlée de surprise, comme deux personnes qui croyaient se connaître. Le maître du logis fut le premier qui débrouilla l'idée confuse qu'il avait des traits d'Ozmin; et quand il fut assuré qu'il ne se méprenait pas, il l'embrassa avec transport en lui disant : Quel bonheur pour moi de rencontrer un homme à qui je dois la vie ! Je ne me trompe point ; c'est vous qui m'avez sauvé de la fureur d'un taureau le jour des dernières courses. Seigneur, lui répondit le Maure en souriant d'un air modeste, vous venez de bien payer ce service en me tirant d'un danger où j'aurais infailliblement péri sans votre secours. Non, non, reprit don Alonse de Zuniga, je suis en reste de générosité avec vous : dans le temps que vous vîntes me dérober à une mort certaine, je ne vous avais pas donné sujet d'exposer vos jours pour conserver les miens.

Ils passèrent le reste de la nuit à s'entretenir. Don Alonse, qui s'imaginait qu'Ozmin s'appelait effectivement don Jaymé Vivès, et qu'il était amoureux de dona El-

vire, lui conta de quelle façon il avait appris toutes ses affaires. Cela m'a donné envie, ajouta-t-il, de faire connaissance avec vous; et, pour la commencer, je suis entré cette nuit dans le jardin de don Louis. De plus, comme j'aime Daraxa, l'intime amie de votre maîtresse, j'ai pensé que notre liaison deviendrait utile à nos amours.

Quoique le seigneur maure eût de la répugnance à cacher ses sentimens, il ne voulut point détronper Zuniga; il crut qu'il était de la prudence de passer pour don Jaymé. Après un long entretien, don Alonso conduisit son hôte à l'appartement qu'il lui avait fait préparer, et l'y laissa reposer; ensuite il se retira dans le sien pour en faire autant. Mais Ozmin, ne pouvant dormir, envoya chercher Orviédo quand il fut grand jour, pour faire part à ce fidèle écuyer de l'aventure de la dernière nuit, comme aussi pour lui ordonner de lui apporter des habits plus propres que ceux d'Ambroise à faire le personnage de don Jaymé.

C'est un malheur attaché aux grandes maisons où il y a un peuple de valets, que

tout ce qu'on y fait ne demeure pas longtemps secret. On sut dès le lendemain dans la ville l'histoire du faux Ambroise : on la contaît de diverses façons, mais toutes aux dépens de dona Elvire ; ce qui mortifiait extrêmement Ozmin.

Don Alonse et ce cavalier devinrent en peu de jours les meilleurs amis du monde, tant il se trouva de sympathie entre eux, ou, pour mieux dire, tant ils découvrirent l'un dans l'autre d'aimables qualités. Ils souhaitaient tous deux ardemment d'être informés de ce qui se passait chez le marquis de Padilla : c'est ce qu'ils ne pouvaient apprendre que de Clarice, dont ils ne recevaient aucune nouvelle. Cette suivante, étant connue de don Louis pour celle qui avait toute la confiance de dona Elvire, était plus observée que les autres. Cependant elle eut l'adresse de tromper ses argus, et de faire tenir à don Jaymé, chez don Alonse, une lettre qui contenait un détail tel que ces deux seigneurs pouvaient désirer. Clarice mandait à Vivès que son vieux patron, au désespoir que le faux Ambroise lui fût échappé, le faisait cher-

cher soigneusement dans Séville par dix ou douze hommes , qui jusque-là n'en avaient fait qu'une recherche inutile ; qu'Elvire était fort malade, et que Daraxa avait été aussi très-indisposée , tant elle avait pris de partaux peines de son amie ; enfin que don Louis était si honteux et si chagrin de toute cette affaire, qu'il ne voulait voir personne, et qu'il devait incessamment aller demeurer à la campagne, jusqu'à ce que tous les bruits qui couraient à sa honte fussent dissipés.

La lettre de Clarice fut un nouveau sujet d'entretien pour les deux cavaliers , et divertit particulièrement don Alonse, qui, n'aimant pas la maison des Padilla, ne trouvait dans cette aventure qu'un ridicule qui le réjouissait. Ozmin, ayant une si belle occasion de donner de ses nouvelles à Daraxa , lui écrivit en langue maure une longue lettre qu'il lui fit tenir par Clarice. La dame maure, qui ne savait ce qu'était devenu son amant , et qui craignait qu'il n'eût été blessé la nuit qu'on avait tiré tant de coups de mousquet , fut ravie d'apprendre le sort d'une personne qui lui était

si chère , et de pouvoir lui faire réponse par la même voie.

Quelques jours après , le vieux marquis partit avec sa famille et ses domestiques pour se rendre à une maison de campagne qu'il avait à une lieue de Séville. Ce départ aurait fort affligé le seigneur maure , à cause de l'éloignement de Clarice , dont l'entremise lui était d'un si grand secours , si don Alonse , pour l'en consoler , ne lui eût dit : Nous devons être bien aises que don Louis soit à la campagne ; à un quart de lieue de sa maison j'en ai une assez belle où je vais quelquefois. Il faut que nous y allions le plus secrètement qu'il nous sera possible ; nous aurons là plus facilement que dans cette ville des nouvelles de nos dames ; nous pourrons même trouver l'occasion de les voir et de leur parler.

Vivès ne manqua pas d'applaudir à ce projet , dont ils commencèrent l'exécution , son ami et lui , dès le lendemain avant le jour. Ils sortirent de Séville avec Orviédo et deux laquais seulement. Sitôt qu'ils furent arrivés à la maison de campagne de don Alonse , ce jeune seigneur chargea un pay-

san rusé de remettre en main propre à Clarice un billet par lequel cette fille était avertie que le jour suivant elle rencontrerait dans le bois, qui n'était qu'à deux cents pas de la maison dudit marquis, deux jeunes bergers qui mouraient d'envie d'avoir avec elle une petite conversation.

Clarice, qu'on observait moins à la campagne qu'à la ville, sut bientôt se dérober du logis pour courir au rendez-vous. Elle y trouva don Alonse et don Jaymé habillés en villageois. Elle leur apprit que les dames étaient toutes deux en bonne santé, mais si gênées, qu'elles avaient à peine la liberté de se promener dans le jardin; cependant, ajouta-t-elle, si le seigneur don Louis allait demain, comme je n'en doute pas, à une ferme qu'il a à trois lieues d'ici, et où l'appelle une affaire de conséquence, je pourrais bien vous ménager une entrevue avec elles; aussi-bien don Rodrigue vient tout à l'heure de partir pour Séville, d'où il ne doit revenir que dans deux jours. Si les cavaliers furent charmés de la douce espérance dont Clarice les flatta, cette soubrette ne fut pas moins contente des pré-

sens qu'ils lui firent pour reconnaître sa bonne volonté. Cette fille, après avoir pris congé d'eux, regagna promptement la maison de son maître, et alla rendre compte aux dames de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec ces seigneurs.

Le lendemain matin, tout parut seconder les désirs des amans : le marquis partit pour sa ferme, et les dames se disposèrent à profiter d'une conjoncture si favorable. Elles s'habillèrent en paysannes pour se conformer au déguisement des galans; puis elles sortirent de la maison, suivies de Clarice et de Laïda seulement. Elles furent bientôt dans le bois où leurs bergers les attendaient pour s'entretenir et se promener avec elles. Ils commencèrent de part et d'autre par laisser éclater une grande joie de se revoir; ensuite, se regardant les uns les autres, travestis comme ils étaient, ils se mirent à rire et à plaisanter. Ces sortes de parties font ordinairement beaucoup de plaisir; mais elles finissent mal quelquefois.

Ces quatre personnes eurent d'abord une conversation générale, et d'autant plus agréable, qu'elles étaient avec ce qu'elles

aimaient. Elles s'enfonçaient déjà dans les allées de ce bois en se promenant , lorsqu'elles virent entre les arbres deux véritables paysans qui venaient de leur côté. On jugea que c'étaient des habitans d'un bourg voisin dont le marquis était seigneur , et on ne se trompait pas. Comme ces villageois passaient auprès des dames , elles leur tournèrent le dos , afin qu'ils ne vissent point leurs visages ; ce que Vivès et Zuniga s'avisèrent aussi de faire pour la même raison ; mais les paysans , au lieu de continuer leur chemin , s'arrêtèrent tout court , et l'un d'entre eux appliqua sur les bras et sur la tête de don Alonse un si furieux coup de bâton , que ce cavalier en fut tout étourdi. Ozmin , au bruit de ce coup , se retourna aussitôt , et reçut en même temps de l'autre villageois un pareil traitement. , avec cette différence , que le Maure , par son agilité , détourna le coup qu'on lui voulait porter sur la tête , et le fit glisser sur ses reins. Alors ce vigoureux Maure , levant un gros bâton qu'il avait à la main , le laissa tomber d'une si grande roideur sur le visage de son ennemi , qu'il lui abattit la moitié des

mâchoires et le coucha par terre sans sentiment. Après quoi, il vola au secours de son ami, qui avait bon besoin de son assistance, tant il était malmené par son adversaire. Mais ce paysan se garda bien d'attendre un homme qui venait de faire mordre la poussière à son camarade, et s'enfuit vers le bourg, qu'il ne manqua pas d'alarmer en y semant la nouvelle de la mort de ce villageois, qui pourtant n'était que blessé.

Pendant ce combat, les dames prirent très-prudemment la fuite et retournèrent à la maison de don Louis, tout effrayées et fort en peine de savoir quelle en serait la fin. Leur inquiétude n'était pas mal fondée; car les cavaliers, qui auraient bien fait de se retirer chez eux au plus vite, demeurèrent si long-temps sur le champ de bataille à se consulter sur ce qu'ils devaient faire, qu'ils donnèrent le loisir à trois braves du bourg de venir fondre sur eux l'épée à la main. Un de ces vaillans marchait le premier; il paraissait le plus considérable des trois, comme le plus animé. Il s'avança d'un air furieux vers Ozmin pour lui passer sa rapière au travers du corps;

mais le Maure esquiva le coup adroitement, et frappa de son bâton le spadassin si rudement sur la tête, qu'il l'étendit sans vie sur la place; puis s'étant brusquement saisi de l'épée dont son ennemi avait fait un si mauvais usage, il se disposa de bonne grâce à recevoir les deux autres braves, qui eurent assez de courage pour se présenter devant lui. Ce nouveau combat fut un peu plus long que les précédens, attendu qu'Ozmin, étant assailli par deux hommes à la fois, avait assez d'occupation à parer les bottes qu'ils lui portaient. Ils le blessèrent même légèrement à la main; il est vrai que de leur côté ils étaient tous deux, en se battant, fort incommodés par don Alonse, qui faisait tomber son bâton tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre; il en donna un coup si terrible sur le bras droit d'un de ces spadassins, qu'il lui fit voler son épée à terre; ce qui rendit nos cavaliers victorieux. Leurs ennemis abandonnèrent la partie dans le moment, et s'enfuirent vers le bourg d'une grande vitesse, tout blessés qu'ils étaient.

Les vainqueurs ne furent pas contents

de les avoir si maltraités ; ils eurent l'imprudence de les poursuivre jusqu'à l'entrée du bourg , où ils trouvèrent à qui parler. Tous les habitans, ayant su qu'on avait tué un paysan dans le bois , s'étaient armés de longs bâtons ferrés et non ferrés , et de vieilles épées , pour venger sa mort. Leur fureur augmenta lorsqu'ils virent arriver les deux spadassins fuyant , et qu'ils apprirent d'eux que le fils du bailli venait d'avoir le même sort que le villageois. Les voilà qui vont en foule au-devant des meurtriers , qu'ils environnent et chargent de toutes parts. Ozmin , sans s'effrayer , soutient leur furie ; plus il se voit d'ennemis sur les bras , moins sa valeur en est battue. Il frappe à droite et à gauche ; il renverse tout ce qui lui résiste , et modère un peu l'ardeur des plus échauffés. Donlonse , quoique blessé , faisait à son exemple de vigoureux exploits avec l'épée d'un des deux braves , de laquelle il s'était saisi. Néanmoins cela ne l'empêcha pas d'être pris ; et bientôt après , son ami , à qui on jetait sans cesse de longs bâtons entre les jambes pour le faire tomber , ayant eu

le malheur de faire la culbute , fut accablé de la multitude.

Je vous laisse à penser si, dans la rage où était cette canaille, elle aurait épargné ces deux cavaliers infortunés, les voyant à sa merci. Mais il passa par hasard alors deux gentilshommes à cheval qui allaient à Séville avec trois ou quatre laquais, et qui, voulant savoir la cause de cette émotion populaire, fendirent la presse l'épée à la main, et pénétrèrent jusqu'aux deux prisonniers. Ils reconnurent don Alonse malgré le sang dont il avait le visage couvert, et malgré son déguisement. Ils l'arrachèrent, non sans beaucoup de peine, des mains des paysans; ce qui obligea ces derniers à mettre au plus tôt en sûreté son compagnon, à qui ils en voulaient particulièrement.

Cependant Zuniga refusait d'accompagner ses libérateurs, disant qu'il aimait mieux demeurer avec son ami que de l'abandonner. Mais les deux gentilshommes lui représentèrent qu'il était impossible alors d'enlever ce cavalier, que le bailli tenait enfermé chez lui et faisait garder par

tous les habitans du bourg, qu'il excitait à servir sa vengeance; qu'il était plus à propos d'aller assembler tout ce qu'il pourrait trouver de gens de bonne volonté, et de revenir avec eux la nuit le tirer de prison. Don Alonse goûta cet avis, et s'assura en fort peu de temps de quarante personnes, tant maîtres que valets. Un si hardi dessein aurait été sans doute exécuté, si le bailli ne l'eût pas prévu; mais ce juge, qui était un vieux routier, se doutant bien de cette violence, eut promptement recours à la justice de Séville, qui lui envoya un si grand nombre d'archers et d'autres hommes armés, qu'il n'eut plus rien à craindre pour sa proie.

Les dames n'étaient pas assez éloignées du lieu du combat pour en pouvoir ignorer long-temps les circonstances et l'événement. Elles en furent informées par quelques domestiques du marquis, dont la plupart avaient été par curiosité au bourg, où ils avaient appris tout ce qui s'y était passé. Dona Elvire en chargea un d'aller dire au bailli de prendre garde, s'il ne voulait s'en repentir, au traitement qu'il ferait au ca-

valier qu'il retenait chez lui. Cette recommandation ne fut pas inutile ; on eut plus d'égard qu'on n'aurait eu sans cela pour don Jaymé , à qui l'on donna de la part des dames tout ce qui lui était nécessaire pour panser deux ou trois légères blessures qu'il avait reçues.

Si le bailli voyait à regret traverser par Elvire le dessein qu'il avait de venger la mort de son fils, en récompense, dès le soir même il eut la consolation d'apprendre que le marquis entraît dans son ressentiment. En effet, don Louis, en revenant de sa ferme sur la fin du jour, passa par le bourg, où la plupart des habitans étaient encore sous les armes. Il demanda pourquoi ils s'étaient ainsi rassemblés. On lui fit un détail de l'aventure qui était arrivée ; et comme il souhaita d'en savoir toutes les particularités, un des plus notables du bourg prit la parole et lui dit : Tout ce malheur ne vient que d'une méprise du fils de notre bailli. Ce jeune garçon était amoureux de la fille de votre concierge, et avait pour rival le fils d'un gros fermier des environs de ce bourg. Le fils du bailli était fort dé-

bauché de son naturel, et de plus très-violent : s'étant aperçu qu'on lui préférait son concurrent, jeune homme plus sage et plus riche que lui, il l'envoya menacer de sa part qu'il le ferait mourir sous le bâton, s'ils'avisait de paraître auprès de chez vous et de chercher l'occasion de parler à sa maîtresse. Il le faisait observer; et sur l'avis qu'on lui a donné ce matin que deux hommes qui n'avaient point l'air villageois, bien qu'ils fussent habillés en paysans, s'étaient coulés dans le bois comme à la dérobée, il ne douta pas que ce ne fût le fils du fermier avec un garçon de sa connaissance, dont il a coutume de se faire accompagner quand il vient voir la fille de votre concierge, et que ces deux hommes ne se fussent travestis de cette sorte pour éviter les coups de bâton. Dans cette erreur, il a chargé deux drôles des plus vigoureux de ce bourg d'aller dans le bois exécuter son dessein; et, pour les soutenir, il les a suivis de près avec deux braves de ses amis.

Ce récit fit connaître au marquis de Padilla que le fils du bailli avait tout le tort,

et que ses meurtriers ne l'avaient tué qu'à leur corps défendant ; mais, lorsque le même notable qui venait de parler lui apprit que ces deux cavaliers étaient don Alonse de Zuniga et le faux Ambroise, et que le bailli tenait celui-ci en sa puissance, il regarda cette aventure comme un moyen que le ciel lui offrait de se venger du séducteur de sa fille. Il fit appeler le bailli pour l'exciter à poursuivre chaudement cette affaire. Il l'assura de sa protection, de son crédit et de sa bourse. Il lui conseilla d'aller dès le lendemain à Séville se jeter aux pieds de messieurs de la justice avec tous les parens des morts et des blessés, ce que le bailli résolut de faire. Effectivement, il conduisit à la ville, le jour suivant, son prisonnier escorté des archers et des paysans les plus résolus du bourg. Quand le peuple de Séville le vit arriver, et qu'il sut de quoi il s'agissait, il s'échauffa, et l'on n'eut pas peu de peine à sauver de sa fureur le malheureux Maure, dont il demandait à haute voix la mort. Outre cela, don Louis retourna dès le même jour à la ville, où il croyait sa pré-

sence nécessaire pour engager les juges à condamner un homme dont il avait juré la perte.

D'un autre côté, don Alonse se trouvait si mal de ses blessures, qu'à peine pouvait-il se tenir à cheval, outre qu'il n'avait pas encore assez de gens pour entreprendre par la force de délivrer son ami. Ainsi, réduit à solliciter pour lui, il allait supplier chaque juge de considérer qu'on ne pouvait sans injustice ôter la vie à un homme qui n'avait fait que se défendre contre des assassins. Mais tous les juges lui disaient qu'il devait se contenter qu'ils fissent à son égard les aveugles et les sourds ; que le sang qui avait été répandu demandait justice ; et que, s'il était lui-même à la place du prisonnier, ils ne pourraient le tirer d'affaire. La mort d'Ozmin paraissait donc inévitable et prochaine ; cependant, malgré toutes les mesures que don Louis pouvait prendre pour la hâter, elle fut suspendue par un incident auquel ce seigneur ne s'était nullement attendu. Il reçut un courrier que la reine lui dépêcha. Cette princesse lui mandait la prise

de la ville de Grenade , et lui ordonnait de partir incessamment lui-même avec Daraxa ; que le père de cette dame souhaitait passionnément de la revoir ; que ce seigneur maure était dans la résolution de se faire chrétien , et qu'on espérait que sa fille se déterminerait à suivre son exemple .

Il y avait aussi un paquet pour Daraxa ; mais le marquis se garda bien de le lui remettre. Il ne jugea pas à propos non plus de lui parler des nouvelles que le sien contenait , de peur qu'impatiente de retourner auprès de ses parens , elle ne l'obligeât à partir dès le lendemain avec elle pour Grenade ; il voulait auparavant voir finir le procès de don Jaymé par une sentence de mort , et assister même à l'exécution avant son départ. Pour cet effet, il redoubla ses efforts et ses sollicitations , ou plutôt il obséda si bien les juges, qu'ils condamnèrent Ozmin , deux jours après, à avoir la tête tranchée , sous le nom de don Jaymé , gentilhomme aragonais.

Zuniga fut averti des premiers de ce sévère jugement. Il trouva moyen de le

faire savoir aux dames par un billet, et de les assurer qu'il périrait, lui et trois cents hommes qu'il avait assemblés, plutôt que de souffrir une pareille injustice. Qui pourrait dire dans quelle affliction ce billet plongea la belle Maure? L'idée du traitement ignominieux qu'on préparait à son cher Ozmin lui troubla peu à peu l'esprit. Elle entra dans un vif désespoir, alla chercher don Louis; et, le rencontrant à son retour du palais, où il avait passé toute la matinée, elle lança sur lui un regard furieux, et lui dit avec un transport qui marquait bien le désordre de son âme : *Barbare, êtes-vous satisfait de votre ouvrage? D'injustes et lâches juges n'ont pas eu honte de servir votre ressentiment aux dépens de l'innocence; mais ne croyez pas verser impunément le sang du cavalier que votre crédit opprime : c'est mon amant, c'est mon époux, c'est un parent du roi de Grenade, et non un galant de votre fille : un homme tel que lui n'est pas fait pour elle. Votre tête me répondra de la sienne. Il trouvera des vengeurs parmi ses parens ou parmi les miens; ou, si vous*

..

échappez à leurs coups, moi-même je vous percerai le cœur.

A ces emportemens, qui ne faisaient que trop connaître l'intérêt que Daraxa prenait à la vie du prisonnier, don Louis demeura tout interdit. Il ne savait quelle réponse faire à la dame, tant il était plein de trouble et de confusion. Il lui dit pourtant qu'elle avait tort de ne l'avoir pas plus tôt averti de la qualité du faux Ambroise, contre lequel il ne désavouait point qu'il eût sollicité, s'imaginant qu'il avait déshonoré sa maison. La belle Maure allait lui déclarer que ce n'était pas la faute d'Ozmin si Elvire avait conçu pour lui un fol amour; mais dans ce moment un domestique vint dire tout bas au marquis qu'il y avait à la porte des équipages et un grand nombre de Maures qui demandaient à parler à Daraxa. Don Louis, à cette nouvelle, parut un peu embarrassé. Il pria la dame de lui permettre de la quitter pour un instant. Comme elle n'avait point entendu ce que le domestique avait dit tout bas, et qu'elle voulait tout savoir, dans l'inquiétude qui l'agitait, elle suivit le marquis, et

entra dans une salle où, par une jalousie, elle aperçut dans la rue des Maures de sa connaissance, pour la plupart serviteurs de son père. Leur vue enchantait d'abord ses ennuis; la joie s'empara de son cœur, surtout quand un officier de son père se présenta devant elle, conduit par don Louis.

L'officier, après avoir rendu ses devoirs à cette dame, lui annonça la prise de la ville de Grenade et la fin de la guerre. Il lui apprit en même temps que son père ayant obtenu de leurs majestés catholiques la permission de la rappeler, il lui envoyait un équipage et une suite de gens convenables à une personne de sa naissance; qu'il ne doutait pas qu'elle ne fût déjà informée de tout cela par le courrier que la reine avait dépêché au marquis de Padilla, et par les lettres qu'elle devait avoir reçues. Ce fut un nouveau sujet de confusion pour ce seigneur de se voir obligé de faire des excuses à Daraxa de ne les lui avoir pas encore remises.

La joie de la belle Maure ne dura qu'autant de temps que l'on en mit à lui dire des nouvelles de son père. Le souvenir

d'Ozmin et du danger où il se trouvait vint bientôt renouveler sa douleur. Cette amante affligée chargea l'officier et Orviédo, dont il était accompagné, d'aller demander de sa part une audience publique aux juges qui s'étaient assemblés de nouveau pour délibérer sur un avis qu'ils avaient eu. On leur était venu dire que la maison de don Alonse se remplissait de cavaliers, qui arrivaient de la campagne pour le secourir dans le dessein qu'il avait de sauver son ami; de sorte que les juges, pour prévenir cette entreprise, s'étaient déjà comme résolus à faire mourir le coupable cette nuit-là dans la prison.

Ils furent assez surpris de la demande de Daraxa. Il n'y avait pas d'exemple qu'une femme se fût encore avisée de venir en cérémonie parler publiquement à des juges, et ils ne savaient à quoi se déterminer : les plus vieux ne jugeaient point à propos qu'on écoutât la belle Maure ; mais les jeunes étaient d'un avis contraire. La curiosité de savoir ce qu'elle avait à leur dire, la considération qu'ils avaient pour une dame que la reine aimait, et, plus que

tout le reste , le plaisir de la voir , ces trois choses prévalurent , et l'on décida que sur les six heures du soir on lui donnerait audience. Daraxa , qui avait craint qu'on ne la lui refusât , augura bien de ce qu'on la lui accordait. Elle envoya aussitôt Orviédo avertir don Alonse de la démarche qu'elle voulait faire , et le prier de l'accompagner au palais , s'il était en état de lui faire ce plaisir. Zuniga , charmé de l'honneur que lui faisait sa chère Maure de le choisir pour son écuyer , n'eut garde de le céder à un autre ; et , tout incommodé qu'il était , il ne songea qu'à se préparer à cette cavalcade. Il n'eut pas à chercher bien loin les cavaliers qu'il y voulait employer , puisqu'ils étaient chez lui pour la plupart , tous disposés à le suivre partout où il aurait envie de les conduire. Il les mena , sur les cinq heures , à la maison de don Louis , lequel , voyant à sa porte plus de deux cents cavaliers qui venaient chercher Daraxa , dont il n'ignorait pas le dessein , alla trouver cette dame , et s'offrit à l'accompagner ; mais elle le remercia en lui disant qu'elle était bien aise de lui épargner la mortifica-

tion de la voir solliciter pour un homme contre lequel il s'était déclaré si ouvertement, ou, pour mieux dire, dont il était la partie.

Le marquis, piqué jusqu'au vif de ce refus, se serait volontiers opposé à la résolution de la dame, ou du moins l'aurait rendue inutile, s'il en eût eu le temps et le pouvoir; mais il était trop tard pour y mettre obstacle. Il fut donc obligé de dévorer ses chagrins, qui ne laissaient pas d'être peints sur son visage, quelques efforts qu'il fit pour les cacher. Enfin Daraxa sortit de chez ce seigneur sans s'embarrasser des déplaisirs dont il était la proie. Elle trouva don Alonse qui l'attendait à pied à la porte, avec les plus considérables cavaliers de sa troupe, pour lui faire compliment; elle s'efforça de leur montrer quelque joie malgré la profonde tristesse où son âme était ensevelie. Elle assura don Alonse qu'elle n'oublierait jamais l'obligation qu'elle lui avait; à quoi Zuniga répondit, en homme amoureux et poli, qu'il ne pouvait assez la remercier de ce qu'elle voulait bien se servir de lui et de ses amis

pour la conduire au palais, où elle allait s'immortaliser par une action héroïque. Ce cavalier, de même que les autres, croyait pieusement que la belle Maure ne s'intéressait pour le prisonnier que par amitié pour dona Elvire; de manière qu'il admirait la générosité de cette démarche.

Après ces complimens, on vit Daraxa monter à cheval avec sa grâce ordinaire.

Don Alonse, et ceux qui avaient mis pied à terre en firent autant, et la cavalcade commença aussitôt à défiler. Quatre cents Maures bien montés et bien équipés marchaient les premiers, ayant à leur tête Orviédo et l'officier dont j'ai parlé; la dame les suivait immédiatement entre don Alonse et don Diégo de Castro, et toute la noblesse venait ensuite six à six en fort bon ordre. Quoiqu'on eût employé fort peu de temps à préparer cette cavalcade, cela n'empêcha pas que le bruit n'en courût par toute la ville. Le peuple, aussi curieux de voir passer la belle Maure que d'apprendre ce qu'elle allait faire au palais, se répandit à grands flots dans les rues pour se trouver sur son passage. Elle avait un habit magni-

fique à la maure, et elle n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait relever sa beauté dans une occasion si importante. Tous les spectateurs en furent éblouis ; mais ce qui les surprenait davantage , c'était la grâce et la facilité qu'elle montrait à manier son cheval , ce qui n'était pas ordinaire aux dames d'Espagne.

La cavalcade étant arrivée à la place qui est devant le palais, don Alonse rangea ses cavaliers tout autour ; et les juges envoyèrent recevoir la belle Maure par deux huisiers, qui la conduisirent jusqu'à la porte de la première salle, où deux magistrats qui l'attendaient lui firent tous les honneurs qu'ils auraient pu faire à une princesse, et la menèrent à l'audience. Don Alonse et tous les principaux cavaliers, qui avaient mis pied à terre en même temps que Daraxa, la suivirent et entrèrent aussi dans la salle où les juges étaient assemblés ; ce qui surprit un peu ceux-ci, et leur causa quelque inquiétude. Néanmoins, faisant bonne contenance, ils parurent donner toute leur attention à la dame maure, qui charma tout le monde par l'air libre et ma-

jestueux dont elle se présenta devant le tribunal de la justice. On lui avait préparé un fauteuil avec un carreau et un tapis de pied. Elle s'assit ; et après avoir attaché sa vue pendant quelques momens sur les juges, elle éleva la voix, et fit entendre ces paroles :

« Messieurs, il n'y a qu'une raison aussi
 « forte que celle qui m'amène ici qui puisse
 « justifier la démarche que je fais. Je sais
 « les règles que la bienséance prescrit aux
 « personnes de mon sexe ; mais il y a des
 « occasions où l'on doit passer par-dessus
 « ces règles : telle est la conjoncture où je
 « me trouve. Je viens, messieurs, implorer
 « votre justice contre vous-mêmes. On pré-
 « tend exécuter demain une sentence de
 « mort que vous avez rendue aujourd'hui
 « contre un homme qui a repoussé la force
 « par la force. Des assassins voulaient lui
 « ôter la vie ; il s'est défendu : voilà tout
 « son crime. C'est un fait constant. J'en
 « ai moi-même été témoin, ainsi que dona
 « Elvire, et deux femmes qui étaient avec
 « nous dans le bois. Quoi ! deux paysans

« viendront traîtreusement attaquer par-
« derrière, et assommer de coups de bâton
« deux cavaliers qui ne songent point à eux ,
« et il ne sera pas permis à ces cavaliers de
« chercher à se garantir par leur courage
« du sort funeste qu'on leur prépare ! Quand
« le fils du bailli , avec deux autres , armés
« comme lui de longues épées , est venu
« fondre sur deux hommes qui n'avaient
« que de simples bâtons , quels crimes ont
« commis ces derniers en se mettant en
« défense contre ces scélérats ? Qui d'entre
« vous , messieurs , se trouvant dans le
« même danger , ne ferait pas tous ses ef-
« forts pour tuer son ennemi , s'il ne voyait
« pas d'autre moyen de conserver sa vie ?
« Mais pourquoi m'étendre là - dessus ?
« vous savez mieux que moi que c'est une
« loi naturelle. On dit que le fils du bailli
« s'est mépris. Eh ! qu'importe ? Sa méprise
« ne justifie point son action , et ne saurait
« rendre coupables les personnes qu'il a
« voulu assassiner.

« Je ne vous en dirai pas davantage , mes-
« sieurs , de peur de vous ennuyer. Je vous
« apprendrai seulement ce qui m'oblige à

« m'intéresser pour votre prisonnier. Ce
 « n'est pas un gentilhomme d'Aragon , ce
 « n'est pas don Jaymé Vivès, c'est le brave
 « Ozmin , dont le nom est si connu parmi
 « vos troupes , et qui s'est rendu si recom-
 « mandable par un grand nombre d'exploits
 « éclatans ; c'est lui qui , le jour des cour-
 « ses , tua les deux derniers taureaux, et
 « sauva la vie à don Alonse de Zuniga.
 « Mais ce qui m'engage plus que toutes ses
 « grandes qualités à vous venir faire une
 « remontrance en sa faveur , c'est qu'il est
 « mon époux , si j'ose appeler de ce nom
 « un homme qui , de l'aveu de nos parens,
 « m'a donné sa foi et a reçu la mienne. Dé-
 « libérez présentement , messieurs , avant
 « que vous fassiez exécuter la sentence que
 « vous avez prononcée contre un cavalier
 « du sang du roi Mahomet , et que vous ne
 « deviez pas condamner si légèrement. »

La belle Maure n'eut pas achevé de parler , qu'il s'éleva dans la salle un bruit dont les juges furent effrayés, tout le monde disant à haute voix que le prisonnier était innocent , et qu'il fallait le relâcher. Alors

le chef de la justice fit faire silence ; puis , adressant la parole à la dame , il lui dit au nom de sa compagnie : « Qu'ils pouvaient « avoir été mal informés de cette affaire ; « qu'ils l'examineraient de nouveau , et lui « rendraient réponse dès ce jour-là même. » Mais les assistans se récrièrent sur cela , et demandèrent qu'on remît sur-le-champ le cavalier en liberté , menaçant d'aller enfoncer les portes de la prison , si l'on refusait de le faire. Le même juge qui avait parlé répondit aux assistans qu'après un jugement rendu il ne dépendait pas de sa compagnie d'élargir ainsi un prisonnier , et que tout ce qu'elle pouvait , c'était de surseoir l'exécution de la sentence jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de leurs majestés , à qui seules appartenait le droit de détruire son ouvrage. Là - dessus Daraxa pria les juges de lui permettre de voir Ozmin , ce qu'elle obtint d'eux sans peine , à condition qu'il n'entrerait avec elle que quatre personnes dans la prison , et qu'elle promettrait qu'il n'y serait fait aucune violence.

La cavalcade prit le chemin de la prison

dans le même ordre qu'elle était venue au palais ; et la belle Maure choisit , pour y entrer avec elle , don Alonse , don Diégo de Castro , Orviédo et l'officier maure. Concevez , s'il est possible , l'agréable surprise d'Ozmin lorsqu'il vit paraître dans sa chambre don Alonse et Daraxa , et qu'il sut ce que cette dame venait de faire pour lui. On ne pouvait mesurer sa joie qu'à celle de son amante , dont le cœur nageait pour ainsi dire dans un ravissement qu'elle faisait briller dans ses yeux. Zuniga , de son côté , partageait avec ces amans le plaisir qu'ils avaient de se revoir ; il embrassait son ami avec des transports de tendresse , comme s'il n'eût plus été son rival ; son amour se confondait avec son amitié. Il ne laissa pas pourtant , en lui donnant des marques de son affection , de lui reprocher le peu de confiance qu'il avait eu en lui , et de le menacer en souriant d'être toute sa vie amoureux de la belle Maure , pour se venger de la dissimulation dont il avait payé sa franchise. Ce reproche lui attira des douceurs ; Daraxa lui dit qu'après Ozmin il serait toujours l'homme du monde

..

qui aurait le plus de part à son estime , et Ozmin l'assura qu'après Daraxa il n'aimerait jamais personne tant que lui. Zuniga ne manqua pas de répliquer à ces discours obligeans ; ensuite il présenta son ami don Diègue au seigneur maure , comme un cavalier dont le mérite égalait la naissance ; et là-dessus il se fit des complimens sur nouveaux frais ; d'où , passant à la chose la plus importante , c'est-à-dire à l'affaire du prisonnier , il fut résolu qu'on enverrait sur-le-champ demander sa grâce à leurs majestés. On dépêcha Orviédo , qui partit pour Grenade avec des lettres pour les parens d'Ozmin et pour ceux de Daraxa.

Orviédo fit une si grande diligence , qu'au bout de trois jours il fut de retour à Séville avec la grâce de son maître , et un ordre aux magistrats de faire à ce seigneur tous les honneurs dus à la noblesse de son sang et dignes de l'époux de la belle Maure. Aussitôt que cette dame apprit qu'Ozmin était libre , elle se rendit à la prison avec un cortége encore plus nombreux que la première fois et bien plus magnifique , attendu que les cavaliers avaient eu un peu

plus de temps pour s'y préparer. Tout ce qu'il y avait d'hommes de distinction dans la ville était de la cavalcade. Don Rodrigue de Padilla s'y faisait remarquer par sa magnificence ; il voulut en être. Il s'empressa même de témoigner à Daraxa qu'il était ravi de cet événement , malgré le chagrin qu'en pouvait avoir le vieux marquis , dont il n'approuvait point la conduite ; et quand il vit Ozmin , il lui fit toutes sortes d'honnêtetés.

Ainsi donc le seigneur maure sortit de prison avec autant d'honneur et de joie qu'il avait eu de honte et de tristesse en y entrant. Le même peuple qui avait demandé sa mort quelques jours auparavant suivait la cavalcade en remplissant l'air d'acclamations , pour marquer jusqu'à quel point il était ravi de voir en liberté le fameux vainqueur des taureaux. Le seul don Louis , gardant son ressentiment et sa fierté , n'alla pas visiter Ozmin , qu'il regardait toujours comme un homme qui avait déshonoré sa maison par l'éclat qu'avait fait l'amour de sa fille pour don Jaymé. Mais ce qui tenait encore plus au cœur du

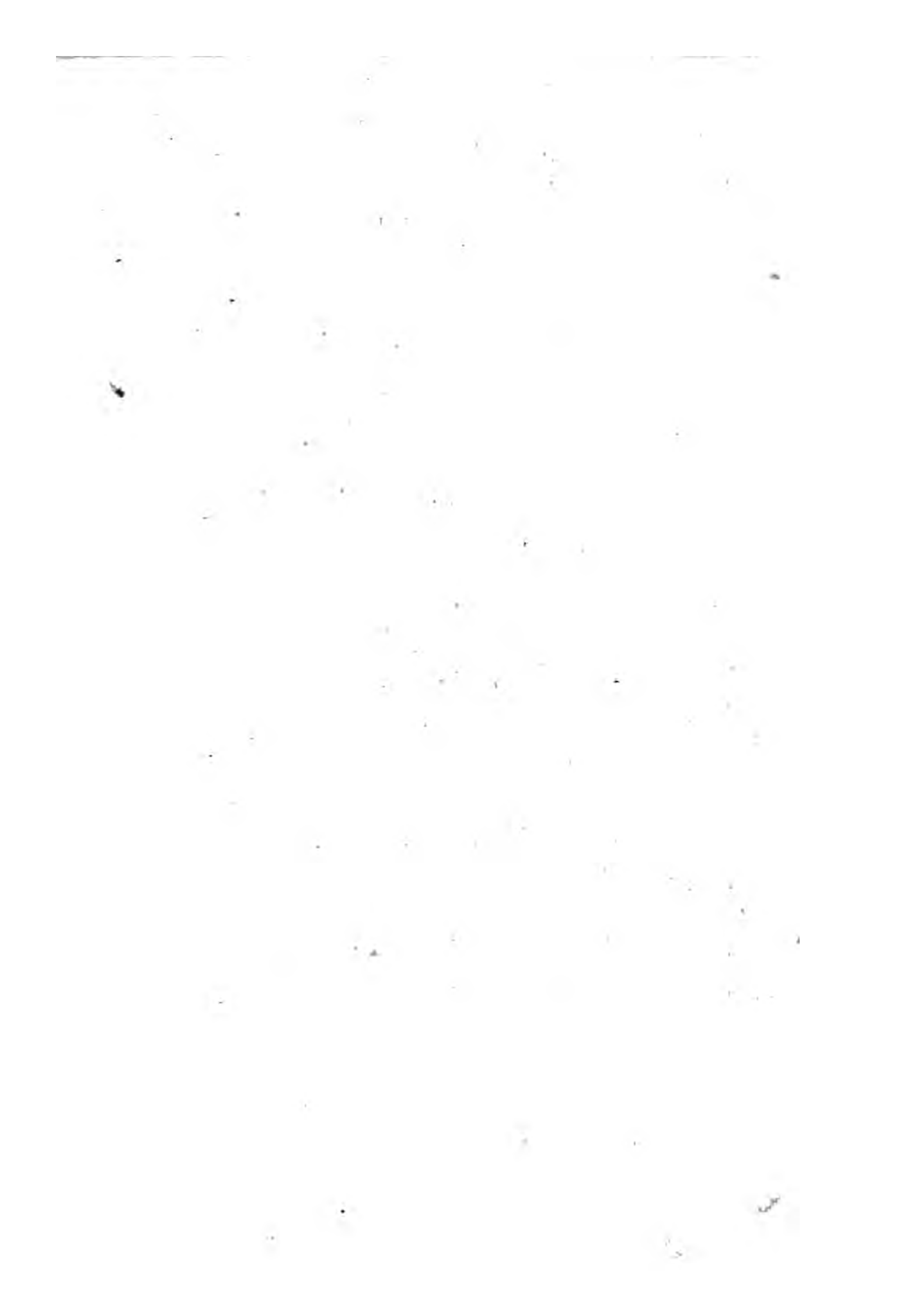
vieillard , et ce qu'il ne pouvait pardonner au faux Ambroise , c'était de l'avoir dupé , lui qui se croyait incapable d'être surpris. Il s'attendait bien qu'à la cour on en ferait des railleries sur son compte ; ce qui fut cause qu'il feignit d'être malade , pour ne point accompagner la belle Maure à Grenade , et qu'il n'osa paraître à Séville qu'après son départ.

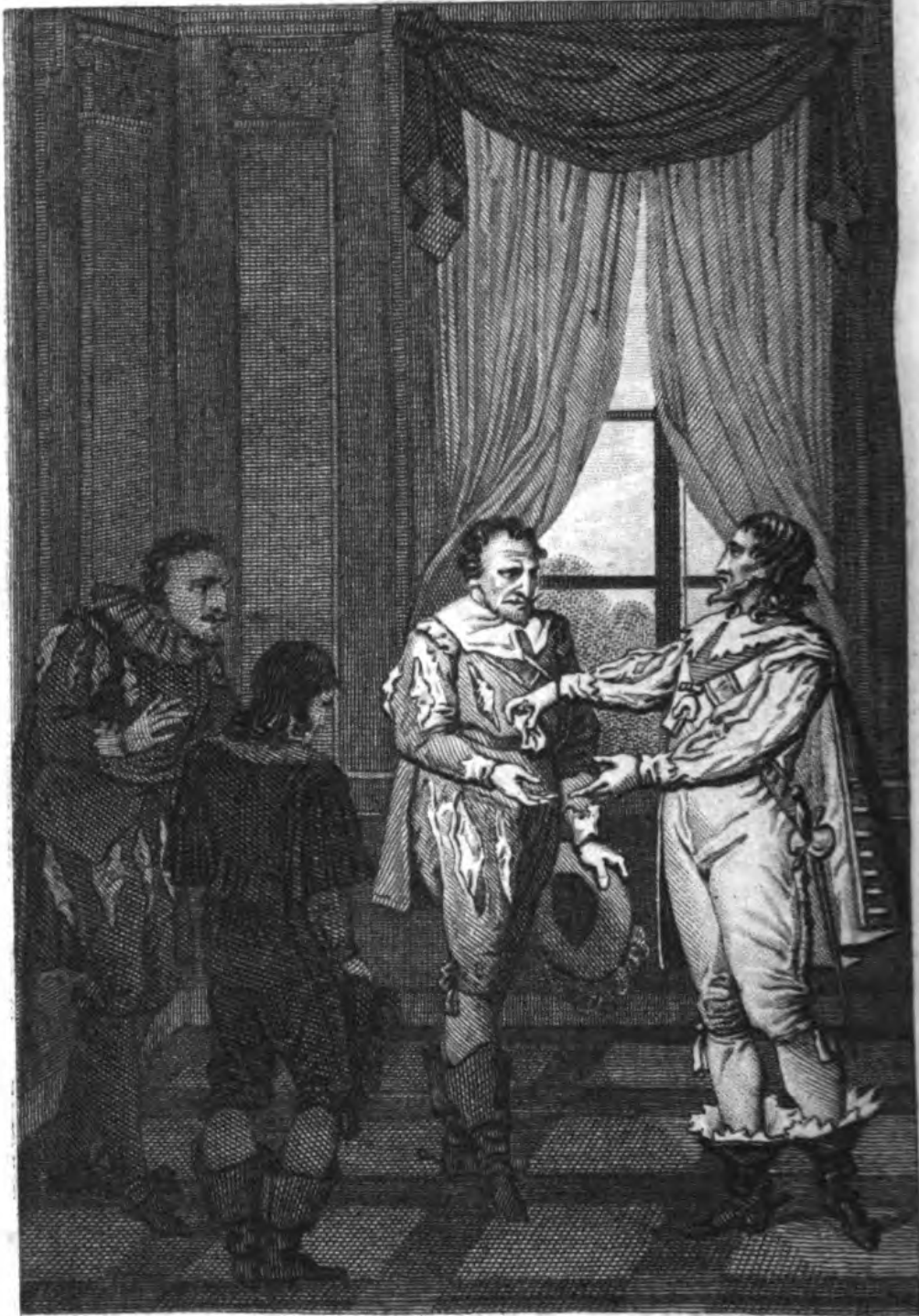
Pour Elvire, outre qu'elle eut à essuyer toute la mauvaise humeur de son père , elle ne put se consoler d'avoir été trompée par les deux personnes qu'elle avait le plus aimées , quoique dans le fond elle dût moins leur imputer son malheur qu'à elle-même. Le regret qu'elle en eut lui causa une langueur qui termina bientôt ses tristes jours. Les chagrins de don Louis et ceux de sa fille n'empêchèrent pas qu'on ne fît de grandes réjouissances dans la maison de don Alonse , où Ozmin et Daraxa allèrent loger jusqu'au lendemain, qu'ils prirent le chemin de Grenade avec Zuniga et Castro, qui voulurent absolument les accompagner pour assister à leurs noces. Elles furent d'une magnificence extraordinaire ;

leurs majestés catholiques les honorèrent de leur présence. Il y eut des tournois et des courses, où les Maures et les chrétiens montrèrent à l'envi leur courage et leur adresse. Enfin les deux époux, pour mieux mériter que le ciel répandît ses grâces sur leur hyménée, embrassèrent notre religion, et devinrent la noble origine d'une des plus illustres maisons qu'il y ait aujourd'hui en Espagne.

L'ecclésiastique qui nous racontait cette histoire la finit en cet endroit, après quoi mon compagnon et lui commencèrent à m'entretenir des guerres de Grenade. Pendant ce temps-là, mon ânier, voyant que nous étions sur le point d'arriver à Caçalla, voulut avoir une conversation particulière avec moi. Depuis nos dernières aventures n'avait pas dit un mot; mais, comme nous approchions des portes de la ville, et que nous allions nous séparer pour ne pas nous rejoindre, il rompit le silence, me demanda trois écus, tant pour m'avoir voituré que pour ma part de la dépense que nous avions faite à l'hôtellerie, et nous avions si bien soupé le soir précé-

dent, et déjeuné le matin. Ce fut une autre histoire pour moi que ces trois écus que je le défiai de me faire payer, n'ayant pas seulement la moitié dans ma bourse. Nous nous échauffâmes sur cela tous deux de façon que je m'armai de deux cailloux, que je lui aurais fait voler à la tête, si les ecclésiastiques, par pitié, ne m'eussent empêché de me faire battre. Ils prirent connaissance de notre différend et s'érigèrent d'eux-mêmes en juges, et, parties ouïes, me condamnèrent à donner à l'ânier le quart de ce qu'il demandait. J'obéis à cet arrêt, qui, tout favorable qu'il m'était, me mit si bien à sec, qu'à peine me resta-t-il de quoi faire les frais de mon souper et de mon gîte dans une hôtellerie où j'allai loger après avoir pris congé des ecclésiastiques et du malheureux ânier qui ne sut pas, je crois, trop bon gré de ma rencontre à son étoile.





Distribuez cet argent aux pauvres, ils doivent seuls profiter
de l'imprudence de Giannetino.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman se fait garçon d'un maître d'hôtellerie.

ME voici donc, ami lecteur, à douze lieues de Séville, dans la meilleure hôtellerie de Caçalla. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, et l'on me fit coucher dans un bon lit. Cependant, au lieu de dormir d'un sommeil profond que les vapeurs des viandes et du vin me devaient procurer, j'eus une insomnie cruelle, et qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit et lui présenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, disais-je, j'ai bu et j'ai mangé ; mais présentement ce n'est plus cela. On peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un père, il est bon d'avoir une mère ; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyais déjà la nécessité avec son vi-

sage d'excommunié, et elle me faisait peur. J'aurais volontiers pris le parti de n'aller pas plus avant et de retourner à Séville, si je n'eusse considéré que l'argent ne me manquait pas moins pour réparer ma sottise que pour la pousser plus loin. Je ressemblais à un pauvre chien étranger, qui, se trouvant au milieu d'une rue, voit devant et derrière lui plusieurs dogues qui aboient après lui. De plus, quelle honte ne m'imaginai-je point que ce serait pour moi de reparaitre comme un misérable chez ma mère, après en être sorti avec tant de résolution. La perte de mon manteau entraît aussi dans mes réflexions; il me semblait qu'elle donnerait un nouveau ridicule à mon retour. Cette dernière considération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côté encore il me fâchait fort de m'arrêter en si beau chemin, et le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai à poursuivre mon voyage en m'abandonnant à la providence. Je me mis en fantaisie d'aller droit à Madrid, séjour ordinaire de nos monarques, pour y voir un

peu la cour, que j'avais ouï dire être très-brillante par le grand nombre de seigneurs qui la composaient, et surtout par la présence d'un jeune roi nouvellement marié. Cela me paraissait mériter ma curiosité. Il me vint même là-dessus de belles idées. Je bâtis des châteaux sur le sable ; je me flattai qu'un garçon de mon air et de ma figure serait bientôt remarqué dans ce pays-là ; qu'il s'y ferait des amis , et ne manquerait pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces visions flatteuses, j'avais peu d'envie de dormir, et j'attendis le jour avec impatience pour partir. Mais à peine fut-il venu, à peine eus-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chimères s'évanouirent. Il ne me resta plus devant les yeux qu'une longue et pénible traite à faire.

Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager : Allons, seigneur Guzman, songez que vous êtes embarqué. Contre fortune bon cœur, mon ami. Au lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne ferait que vous embarrasser dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide

à marcher. Je passai la journée entière sans manger, et la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvrait de ses feuilles. J'étais si las, que je m'endormis dans cet endroit, et ne me réveillai qu'au lever du soleil. Je sentis alors que j'aurais fort bien déjeuné, si j'eusse eu quelques provisions ; mais, n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut me remettre en marche à jeun, avec un appétit qui croissait de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvais plus avancer, tant j'étais faible. Mon ventre avait beau crier famine ; mes jambes ne le portaient qu'à regret.

Heureusement il passa près de moi deux hommes qui avaient l'air d'être de riches marchands. Ils étaient montés sur des mules qui allaient le grand pas. A cette vue le courage me revint : Dieu soit loué ! dis-je en moi-même ; voici des cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer aujourd'hui. Suivons-les : l'espérance de faire un bon repas à leurs dépens m'inspire une nouvelle vigueur.

Effectivement, un dîner était alors pour moi une affaire très-importante : aussi je

les suivis de si près, que j'arrivai en même temps qu'eux à l'hôtellerie où ils s'arrêteraient. J'avais un visage de défunt. Je me mis en devoir de leur rendre service. Je m'empressai à tenir la bride de leurs mules pendant qu'ils en descendaient, et m'offris à porter dans leur chambre leurs valises avec un grand sac où étaient leurs vivres ; mais, soit que mon empressement leur devînt suspect, soit qu'ils fussent naturellement brusques ou défiants, dès que je mis la main sur le sac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier ! A ces paroles terribles je demeurai tout interdit. J'en conçus pour mon estomac un présage funeste. Cela toutefois ne me rebuta point : je marchai derrière eux jusqu'à leur chambre, d'un air humble et le chapeau à la main. Ils avaient, suivant l'usage d'Espagne, apporté avec eux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôtie, un morceau de jambon, avec du pain et du vin ; ce qui ne faisait qu'irriter l'envie que j'avais de les servir pour capter leur bienveillance. Je m'avancai, et pris un verre dans le dessein de

le rincer ; mais l'autre marchand , qui n'avait point parlé , me l'arracha des mains en me disant encore plus brusquement que son camarade : Non , non ; laisse là ce verre ; nous n'avons pas besoin d'un serviteur comme toi.

O traîtres ! dis-je alors : ennemis de Dieu et du genre humain ! cœurs impitoyables ! Je m'aperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'ici. Je m'obstinai pourtant à ne me pas éloigner d'eux. J'espérai qu'ils pourraient devenir plus charitables quand ils seraient bien soûls , et qu'ils me jetteraient par compassion un os à ronger , un morceau de pain , enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai ; rien ne vint. Ils mangèrent sans daigner me regarder seulement. J'avais beau les dévorer des yeux , cela ne me rassasiait point. Pour comble d'affliction , je remarquai que ces inhumains renfermèrent dans leur sac tous les restes de leur dîner , jusqu'à un morceau de pain , avec quoi ils s'en allèrent. Quelle barbarie ! Quel spectacle pour un homme que la faim réduisait aux abois ! J'allais expirer de douleur

et d'inanition lorsqu'il entra dans la même chambre un religieux de saint François.

A cette vue, je ne conçus pas une fort grande espérance d'être soulagé. Quel secours pouvais-je attendre d'un pauvre moine qui voyageait à pied, d'un mendiant qui paraissait lui-même avoir besoin qu'on l'assistât ? Il suait à grosses gouttes, et avait l'air d'être fort fatigué. Cependant il portait une besace qu'il posa sur la table, et que je considérai avec beaucoup d'attention. J'en aurais pris sur l'autel. Elle me fit venir l'eau à la bouche avant même que je susse ce qu'il y avait dedans. Quand sa révérence en tira sa provision, qui consistait en un assez grand pain blanc, avec un morceau de salé qui m'aurait fait envie même chez ma mère, j'attachai mes regards dessus, et demeurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurais bien voulu être son petit frère. Je croyais avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avalait.

Il jeta les yeux sur moi par hasard pendant qu'il mangeait, et remarquant que j'avais un visage parlant : Vive Dieu ! s'écria-t-il animé d'une sainte ardeur, approche,

mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité où je te vois ; quand je n'aurais qu'un morceau de pain, il serait à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il en me donnant la moitié de son pain et de sa viande, prends un peu de nourriture ; je serais indigne de vivre, si je ne te secourais pas.

O Providence, qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine a soin de tout ! A ce beau trait de charité, je prodiguai les bénédictions à ce bon père, et commençai à lui montrer qu'il n'avait pas mal jugé de mon air affamé. M'étant un peu remis l'estomac, je rendis grâce au ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieues à faire avec ce religieux ! Mon sort eût été digne d'envie ; mais, pour mes péchés, il allait à Séville, et nous nous quittâmes après le dîner. Il est vrai qu'avant notre séparation il remit la main dans sa besace, et me donna encore la moitié d'un petit pain qui s'y trouva, pour partager avec moi, disait-il, tout ce qu'il avait. J'eus grand soin de serrer dans ma poche cette dernière pièce de pain, après avoir mangé

la première avec le morceau de salé; puis, ayant bu de belle eau fraîche, comme j'en avais vu boire au charitable cordelier, je repris gaîment le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieues ce jour-là, et j'arrivai avec la nuit à Campanario, gros village de la Castille nouvelle. J'entrai dans une hôtellerie, où, faute de mieux, je soupai du pain que j'avais dans ma poche. C'était la couchée des muletiers de Truxillo; il en vint plusieurs ce soir-là : tous les lits furent pour ces honnêtes gens. L'hôte m'envoya gîter au grenier, où je montai très-docilement, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis sur la paille et dormis tranquillement jusqu'au jour; je me levai légèrement en homme qui n'avait pas l'estomac trop chargé, et j'étais hors de l'hôtellerie quand le maudit hôte ne vint incivilement arrêter pour me demander le paiement de mon gîte. Il s'agissait de quatre maravédis; je ne les avais pas, et je me débattais pour m'échapper de ses mains; mais il me tenait bien; et l'apercevant que mon habit était de bon rap, il se disposait à me l'ôter pour finir

la dispute. Il regardait déjà cela comme une affaire faite, et il en serait aisément venu à bout, si par bonheur pour moi un muletier qui était présent n'eût été touché de ma peine. Laissez là ce petit garçon, dit-il à l'hôte, je paierai pour lui; on voit bien que c'est un jeune homme qui a quitté la maison de son père ou celle de son maître. A ces mots l'hôte me regarda et me proposa de le servir, en disant qu'il avait besoin d'un valet dans son hôtellerie.

Dans un autre temps, une pareille proposition m'eût paru ridicule; je m'en serais même offensé; mais la misère aplanit les difficultés et lève les scrupules. Après y avoir rêvé quelques momens, l'idée de la faim me déterminâ; je répondis que je le voulais bien. Cela étant, me dit-il, tu peux entrer dans cette maison, et je n'exige de toi que deux choses: la première, que tu donnes de la paille et de l'orge aux personnes qui t'en demanderont; et la seconde, que tu m'en tiennes un bon et fidèle compte. Je promis de m'acquitter de ce digne emploi le mieux qu'il me serait possible. Après cette promesse, me voilà engagé d'une

manière à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fût la servitude pour moi, qui étais accoutumé à me faire servir, je ne laissai pas d'abord d'être assez content de ma condition. Il passait par là peu de cavaliers dans la journée ; de sorte que le plus souvent je ne faisais que boire et manger jusqu'à la nuit, qui était le temps où les muletiers arrivaient. J'appris bientôt toutes les manœuvres qui se font dans les hôtelleries ; comment avec de l'eau bouillante on fait enfler l'orge d'un tiers, et de quelle façon il faut qu'on la mesure pour que l'hôtelier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revue des mangeoires ; j'en savais ôter un bon tiers de l'orge des passagers et des muletiers même qui nous confiaient le soin de leurs montures. Mais, lorsqu'il nous venait de ces jeunes cavaliers distingués par leurs moustaches et par leurs jarretières, et qu'ils n'avaient point de valets, c'était à ceux-là à qui nous en donnions à garder. Nous courions d'abord à eux pour les aider à descendre. Ces messieurs, pour la plupart faisant les gens d'importance, ne dai-

gnaient pas seulement entrer dans l'écurie; ils se contentaient de nous recommander leurs chevaux ou leurs mules ; aussi cette recommandation était si puissante , que nous menions ces pauvres bêtes dans un endroit où il n'y avait pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les attachions au râtelier , où nous les laissions fort bien mâcher à vide ; quelquefois pourtant , par pitié , nous leur donnions , un moment avant leur départ , une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche ; encore les poules et les cochons du logis en mangeaient-ils la moitié ; la bourrique même quelquefois en attrapait sa part.

Voilà de quelle manière ces beaux cavaliers , qui s'en reposaient sur notre bonne foi , étaient servis ; et si nous leur faisons bien payer ce que leurs bêtes n'avaient point mangé , juge s'il leur en coûtait bon pour leur propre dépense. Je triomphais quand c'était moi qui allais compter avec eux ; je leur disais : Il y a tant de réaux et tant de maravédis , et j'ajoutais à cela d'un air gracieux : *Y haga les buen provecho* , compliment ordinaire qu'on fait à la fin des

comptes, et qui me valait toujours quelque chose. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces passagers une fois plus qu'ils ne devaient, malgré les réglemens de police qu'il y avait là-dessus : c'était de quoi notre maître ne se souciait guère, quoiqu'ils fussent affichés en divers endroits de la maison ; il suffisait de les avoir et d'en payer exactement les droits à l'alcade et au greffier pour être dispensé de les observer.

Les habiles voyageurs, qui n'ignoraient pas cette pratique, donnaient sans dire mot ce qu'on leur demandait ; mais ceux qui n'en étaient pas instruits s'avisèrent souvent de faire du bruit et de vouloir compter avec l'hôte. Alors ils tombaient de fièvre en chaud mal : notre maître, en faisant un nouveau compte, augmentait, de peur de se méprendre, le prix de chaque chose, et quand une fois il avait taxé l'écot à une certaine somme, c'était une sentence sans appel, il fallait délier la bourse. Malheur à un passager qui, croyant tirer meilleur parti des hôteliers d'Espagne, les menace et fait le méchant avec eux ! Comme ils sont presque tous officiers de la sainte Her-

mandad, ils le font arrêter au premier bourg ou village par où il doit passer; ils l'accusent d'avoir eu dessein de brûler leur maison, de les avoir frappés, ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs filles, et il est trop heureux quand il peut sortir d'affaire en payant doublement son écot et en demandant pardon à son hôte.

Nous avons aussi dans notre hôtellerie de jolies servantes; mais il était dangereux de s'y amuser. Il était bon encore d'avoir l'esprit présent quand on sortait de cette maison; car tout ce qu'on y pouvait oublier était autant de perdu. Que de friponneries! que d'infamies! que de méchancetés se commettent dans ces lieux-là! L'on n'y craint nullement Dieu, et l'on s'y accommode avec les gens de justice. Dès qu'on est hôtelier, il semble qu'on ait permission de tout faire, et un pouvoir absolu sur le bien ainsi que sur la personne de ceux qui sont obligés de s'y arrêter.

CHAPITRE II.

*Il se dégoûte de sa condition , abandonne
l'hôte et l'hôtellerie , et se rend à Ma-
drid , où il s'associe avec des gueux.*

OUTRE que j'avais l'esprit trop volage pour aimer long-temps la même vie, je ne trouvais pas celle que je menais convenable à un homme qui n'était sorti de la maison maternelle que pour voir le monde. De plus, un valet d'hôtellerie me paraissait au-dessous même d'un valet d'aveugle. D'ailleurs il passait tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille et de mon âge; ils demandaient la passade, puis ils continuaient leur chemin d'un air gai. Cela me fit honte un jour. Comment, disais-je, faudra-t-il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours, pendant que ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que moi, s'exposent courageusement à souffrir la faim et la soif? J'ai peut-être autant d'esprit qu'eux, et je ne

dois pas avoir moins de cœur. Ces réflexions m'inspirèrent du courage ; et, montrant les dents à la mauvaise fortune , je repris la route de Madrid , après avoir demandé mon congé à mon maître , qui me donna trois réaux pour les services que je lui avais rendus.

Avec cet argent , et le peu que j'avais reçu de la libéralité des passagers , je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage , d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres , je veux dire en tendant la main dans les villages et aux cavaliers que je rencontrais ; mais la récolte avait été si mauvaise cette année-là , que le monde faisait peu de charités. Je vendis mon habit , de sorte que j'étais dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette célèbre capitale de l'Espagne. Je n'avais plus que le haut-de-chausses avec une chemise noire et déchirée , une paire de bas pleins de trous , et des souliers qui avaient pour semelles la plante de mes pieds. J'avais plus l'air d'un échappé des galères que d'un enfant de famille. Aussi ce fut inutilement que je cher-

chai à me mettre au service de quelque personne de qualité, ce qui était alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer. Avec un misérable habillement qui ne prévenait point en ma faveur, j'avais la mine si friponne, qu'il fallait être bien hardi pour se résoudre à me prendre. On ne pouvait me regarder attentivement sans dire en soi-même : Voilà un drôle qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occasion ; enfin, voyant que ma figure était telle, qu'on ne voulait de moi dans aucune maison, ni pour page, ni pour laquais, pas même pour marmiton, je tournai les yeux vers une troupe de gueux que j'aperçus à la porte d'une église. Je me mis à les considérer ; ils me parurent si frais et si gaillards, que je crus ne pouvoir mieux faire que de m'enrôler dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux, et ils me reçurent comme un sujet dont l'air et l'équipage n'étaient pas indignes de leur société.

Avant que d'arriver à Madrid, j'avais eu la précaution de laisser en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme à pied. Si je n'eusse pas encore été

défait de cette cruelle ennemie de la faim, je n'aurais pas manqué de la perdre bientôt avec de si honnêtes gens, qui étaient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les suivais partout et leur servais d'assistant, en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire bouillir leur marmite, qui ne se renversait jamais. Ils avaient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étais sûr de manger ma part, pourvu que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner et du souper; autrement, serviteur au festin, je n'aurais plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertissions à jouer; j'appris le quinze, le trente et un, le quinola et la prime, avec mille tours de cartes. J'avais des dispositions si heureuses, que je profitais à vue d'œil sous ces excellents maîtres: je sentais que mon esprit devenait plus subtil et plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étais, je voulus imiter ceux de mes confrères qui, de peur d'être châtiés comme vagabonds, allaient dans les marchés avec des cabas pour s'offrir à porter les provisions que les bourgeois

y achetaient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencemens ; mais je m'y accoutumai si bien dans la suite, que je ne trouvais point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disais-je, que d'avoir office et bénéfice sans être obligé d'employer le fil et l'aiguille, le marteau et le villebrequin ; de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas et d'un peu d'industrie ! La vie d'un gueux est un morceau sans os, un enchaînement de plaisirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens étaient insensés de se donner tant de peines pour vivre misérablement ! Dans combien d'embarras se sont-ils jetés pour soutenir leur commerce et leur réputation ! O sot honneur du monde, tu n'es qu'un fardeau pour les fous qui veulent se charger de toi !

Je portais un jour dans mon cabas un quartier de mouton que venait d'acheter un honnête cordonnier qui marchait devant moi ; j'aperçus à mes pieds, dans la rue, un papier que je ramassai ; c'étaient de vieux couplets de chansons : je me mis à les lire et à les chanter tout bas. Le cor-

donnier, surpris de m'entendre, me dit en souriant : Comment donc, petit mal peigné, tu sais lire ? Et encore mieux écrire, lui répondis-je. Est-il possible ! répliqua-t-il d'un air sérieux. Vive Dieu, mon ami, si tu voulais m'apprendre à signer seulement mon nom, je te paierais bien. Je lui demandai à quoi lui pourrait servir sa signature toute seule ; et il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma, et dont il chaussait pour rien toute la maison, il était bien aise, quand l'occasion se présenterait, de mettre son nom, de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne savait pas signer.

Aussitôt que nous fûmes arrivés chez lui, on nous apporta par son ordre du papier et de l'encre. Je commençai à trancher du maître écrivain ; je montrai à mon écolier à tenir la plume, et, lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composaient son nom, qu'il crut déjà posséder les élémens de l'art d'écrire. Après qu'il eut barbouillé cinq ou six feuilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me

fit essayer une paire de souliers neufs qui semblaient avoir été faits pour moi, et qu'il me laissa. Je pris ensuite congé de lui, en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudrait des souliers, je viendrais lui donner de nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE III.

Il s'engage au service d'un cuisinier.

J'ÉTAIS fort satisfait de ce nouveau genre de vie ; je jouissais de la liberté si désirée de tant de monde, si vantée par les philosophes, et tant de fois chantée par les poètes ; je possédais ce précieux trésor qui est préférable à l'or et à l'argent ; mais, par malheur, je ne le conservai pas long-temps, un traître de cuisinier me l'enleva bientôt. Ce cuisinier était de mes chalands ; il m'avait souvent employé. Mon ami, me dit-il un jour, tu m'as plu ; je veux faire ta fortune ; quitte la fainéantise et viens remplir une place de marmiton chez le seigneur

que je sers ; je t'apprendrai par amitié la cuisine , et te mettrai en état de devenir cuisinier du roi même ; en tout cas, le moindre fruit que tu puisses recueillir de ce bel art, c'est de t'en retourner riche dans ton pays. En un mot, il m'enjôla si bien par ses beaux discours, que j'acceptai la proposition.

Il me mena donc à l'hôtel du seigneur qu'il servait, et là je pris mes grades et le bonnet de marmiton, c'est-à-dire un bonnet de nuit avec un tablier blanc, et l'on me donna d'abord du persil à hacher, ce qui est comme l'alphabet de ceux qui visent au doctorat de la cuisine. Le cuisinier mon maître était marié. Il avait dans le voisinage une maison où sa femme demeurerait, et où nous allions coucher toutes les nuits ; mais je passais presque toute la journée à l'hôtel, où je m'attachais à rendre service à tout le monde. Je me montrais si officieux et si rempli de bonne volonté, que tous les domestiques, tant mâles que femelles, conçurent de l'amitié pour moi : chacun me chargeait de quelque commission, et je m'en acquittais

avec tant d'exactitude, de secret et de fidélité, que je m'attirais de petits présens des uns et des autres. Quant à la cuisine, je faisais mon devoir à ravir ; et mon maître était si content de moi, qu'il disait souvent que j'étais né pour marcher sur ses traces.

Je conviens que je n'avais pas peu de peine à servir si bien ; mais si cela me coûtait, j'en étais assez récompensé par les douceurs dont mes travaux étaient mêlés. Après la gueuserie, qui sans contredit est la première condition de la société civile, je ne pouvais être mieux que dans cette maison pour faire grand'chère ; moi principalement qui avais été nourri dans l'abondance, je me sentais là dans mon élément. Il n'y avait point de plat où je ne misse la main, point de sauce dont je ne goûtasse ; et je puis dire que mon maître faisait des ragoûts exquis. Que les traiteurs de Saint-Gilles, de Saint-Dominique, de la porte du Soleil, de la grande place et de la rue de Tolède, me pardonnent si je l'élève au-dessus d'eux, malgré la réputation qu'ils se sont faite par leurs fricassées de foies

gras et par leurs tranches de jambon frit.

Mon bonheur aurait été parfait si je ne me fusse point abandonné au jeu; mais; en voyant les pages et les laquais battre la carte toute la journée, je me sentis tenter violemment de me mettre quelquefois de la partie, et je cédaï enfin à la tentation. Je ne m'amusais d'abord qu'un quart-d'heure, ou tout au plus une demi-heure, à jouer avec eux; puis, m'abandonnant à cette maudite inclination, et ne pouvant la satisfaire pendant le jour autant que je l'aurais désiré, je me dérobaï la nuit de la maison de mon maître, sitôt que je le croyais endormi, pour aller joindre à l'hôtel quelques domestiques de mon humeur avec lesquels je m'en donnais jusqu'au lever du soleil. Si le cuisinier eût été informé de ma conduite, il m'aurait sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne voulait l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant je perdis tout l'argent que j'avais amassé en faisant des commissions, sans perdre le goût du jeu; au contraire, je n'en eus que plus d'envie de jouer, et cela me jeta dans la

nécessité de voler pour avoir des fonds; ce que je n'avais point fait encore, quoique je susse bien qu'à commencer par mon maître, tout le monde à l'hôtel pillait et saisissait tout ce qu'il pouvait attraper; chacun y faisait ses affaires de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoraient pas ce que les autres faisaient, et que tous, par un intérêt commun, se gardaient le secret.

Quand je n'aurais pas été joueur, et que je n'eusse pas eu un penchant naturel à m'approprier le bien d'autrui, je me serais laissé corrompre par les mauvais exemples qu'ils me donnaient. Je commençai donc à hurler avec ces loups; je regardais, je furetais dans la maison, et tout ce que je pouvais prendre sans qu'on s'en aperçût était autant de raplé; mais, par malheur pour moi, je n'en avais pas plus tôt fait de l'argent, que j'allais le perdre au jeu.

Outre l'hôtel où j'exerçais la subtilité de mes mains, et qui était comme une mer ouverte à tous les pêcheurs, j'avais encore une maison particulière du cuisinier mon maître, laquelle, à la vérité, n'était qu'une

petite rivière où l'on ne pouvait pêcher de gros poissons ; je ne laissai pas toutefois d'y faire un jour un bon coup de filet. Le cuisinier donna la collation à quelques-uns de ses amis , tous gens gaillards et nés pour la table. Ils mangèrent des andouilles et des tranches de jambon qui les firent boire à triple mesure. Pendant ce temps-là , j'étais à l'hôtel , d'où , après avoir achevé ce que j'avais à faire dans la cuisine , je revins au logis pour voir si l'on n'y aurait pas besoin de moi. Les convives étaient déjà partis. Je trouvai la salle du festin encore échauffée et pleine de poussière , le couvert sur la table , et la terre jonchée de bouteilles vides et cassées pour la plupart. Le patron , qu'on ne voyait point , mais qui se faisait entendre , ronflait sur son lit d'une si grande force , que toute la maison en tremblait ; et la patronne , qui se portait aussi bien que son mari , dormait auprès de lui comme un sabot.

Je considérai quelques momens les débris de cette débauche ; ensuite , ayant jeté les yeux sur un gobelet d'argent qui était sur la table , il me prit envie de le

voler. Je fis réflexion que personne ne m'avait vu entrer, et que je pouvais sortir de même. Il ne m'en fallut pas davantage pour céder au désir qui me pressait : Alons, monsieur le gobelet, dis-je tout bas en le fourrant dans ma poche, vous paierez, s'il vous plaît, les pots cassés. J'enfilai aussitôt la porte, et, après avoir mis en lieu de sûreté mon larcin, je retournai froidement à l'hôtel. Vers le soir, le cuisinier, après avoir cuvé son vin, arriva dans la cuisine avec une migraine qui le rendait de si mauvaise humeur, qu'il me fit d'abord une querelle d'Allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avait peut-être une bûche de trop. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut sans lui répondre, et je l'accompagnai après le souper lorsqu'il se retira chez lui. Il se coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'était si bien reposée, qu'il ne semblait pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six ivrognes; elle avait seulement l'air un peu triste et mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse ignorée; elle m'apprit la perte du gobelet;

et me dit qu'elle s'affligeait moins pour la conséquence de l'argent que pour le vacarme que son époux ferait lorsqu'il viendrait à s'en apercevoir ; qu'elle n'en serait pas quitte pour des reproches , ayant affaire, comme il était vrai, à un brutal qui ne manquerait pas de la rouer de coups.

Je la consolai , non du mieux qu'il me fut possible , car personne ne le pouvait si bien que moi , mais en lui représentant que le gobelet perdu n'était pas une pièce si singulière qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid ; que la ville était bonne, et qu'il n'y avait dès le lendemain matin qu'à faire emplette d'un autre gobelet à peu près de la même façon , et dire à son mari que c'était le même qu'elle avait fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avait acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La dame approuva l'invention , et je me chargeai du soin de la faire réussir. En effet, dès le jour suivant je portai le gobelet volé dans un quartier éloigné du nôtre, et le donnai à blanchir à un orfèvre, qui m'assura qu'il ferait en peu de temps ce que je demandais, et de

manière que le gobelet paraîtrait tout neuf.

J'allai porter cette bonne nouvelle à ma maîtresse : Madame , lui dis-je , j'ai eu le bonheur de trouver chez un orfèvre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris ; mais le marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux , tant pour la matière que pour la façon. La patronne , impatiente d'avoir de quoi prévenir les coups qui la menaçaient , me compta cette somme sans balancer , et me donna même un demi-réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour le dit gobelet , qui lui parut si semblable à l'autre , qu'elle ne doutait point , disait-elle , que son époux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouer sur nouveaux frais. C'était effectivement une assez belle ressource pour un marmiton ; mais , hélas ! tous ces réaux allèrent bientôt tomber dans le gouffre qui avait englouti le produit de mes larcins précédens. Les gens avec qui je m'embarquais au jeu en savaient plus long que moi , quoique j'eusse appris parmi ces gueux à filer la carte , à faire de fausses

coupes, et plusieurs autres tours de filous.

Il arriva dans ce temps-là qu'il y eut un festin à préparer pour un prince étranger qui était depuis peu à Madrid; c'était un dîner. La veille du jour de ce repas, le cuisinier me mena de grand matin avec lui dans la cuisine, où le pourvoyeur venait de faire apporter les viandes destinées pour le festin. Mon maître et moi, pendant que nous étions seuls, nous commençâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand sac de longes de veaux, de jambons, de langues de bœuf, et de toutes sortes de volailles, et nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue, il me le mit sur les épaules, et m'ordonna de le porter secrètement chez lui; ce que je ne fis pas sans suer à grosses gouttes, tant la charge était pesante. Je revins ensuite à la cuisine, où il m'occupa jusqu'à minuit à plumer et à larder. Aiors, me chargeant d'un second sac dans lequel il y avait quelques levrauts, des faisans et des perdrix, il me dit : Tiens, Guzman, emporte en-

core cela au logis , et va te reposer, mon ami; tu diras à ma femme que je ne sais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur ! il savait bien qu'il devait passer la nuit à l'hôtel, où sa présence était nécessaire, ayant des ordres à donner à tant d'autres cuisiniers qui travaillaient sous sa direction ; mais il était un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide, et il ne parlait ainsi que pour la tenir en respect. Il craignait apparemment qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin; office que l'on rend quelquefois aux cuisiniers comme aux autres maris absens.

Étant revenu dans notre maison, j'étais dans une galerie toutes nos viandes, que je pendis à des clous le long du mur, ce qui formait une tapisserie très-agréable à la vue; après cela, je songeai à prendre le repos dont j'avais besoin. Ma maîtresse, qui couchait dans une salle basse, était déjà au lit. Je montai dans mon appartement, qui était un grenier où il ne faisait pas moins chaud la nuit que le jour, à cause que le soleil y donnait depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour

être plus fraîchement, et je m'étendis tout nu sur mon grabat, où je m'endormis ; mais mon sommeil, quoique des plus profonds, fut dissipé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui se battaient à outrance, et il me sembla que la galerie leur servait de champ de bataille. Cela m'inquiéta. Ce serait bien le diable, dis-je en moi-même, si ces animaux hargneux en voulaient à notre tapisserie ! il faut que j'aille voir de quoi il s'agit, et quel peut être le sujet de leur différend. Là-dessus me voilà debout ; et, sans perdre un temps si cher à remettre ma chemise, je m'empressai à descendre dans la galerie ; mais à peine eus-je posé le pied sur mon échelle, car je n'avais pas d'autre escalier, que mes yeux furent frappés d'une grande lumière qui me surprit et m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cause de cette clarté ; je vis une figure toute nue comme la mienne, et si noire, que je m'imaginai que c'était le diable : j'en tressaillais de peur. Ce fantôme était ma maîtresse, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venait, avec une lampe à la

main, au secours de nos faisans et de nos perdrix. Comme elle s'était aussi couchée *in puris naturalibus*, elle avait, dans son empressement, négligé aussi-bien que moi de reprendre sa chemise. Nous croyant l'un et l'autre endormis, cette précaution nous avait paru superflue. Nous nous aperçûmes tous deux en même temps. Si je la pris pour un démon, elle me prit de son côté pour un lutin. Je poussai un cri horrible; elle y répondit par un autre de la même force, et s'enfuit dans sa chambre avec effroi. Je voulus, à son exemple, regagner mon gilet; mais je glissai par malheur le long de l'échelle, et tombai dans la galerie si rudement, que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, et cherchant à tâtons un endroit où je savais bien qu'il y avait un petit fusil, de la même sorte d'Allemagne, des allumettes, et plusieurs bouts de chandelles, j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie pour voir si les combattans n'y étaient point encore; mais nos cris les avaient épouvantés et mis en fuite. Nous voyant délivrés de nos enne-

mis, j'examinai toutes les pièces de notre tapisserie l'une après l'autre, et en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante dont le bruit nous avait réveillés, la patronne et moi, venait de se donner pour un levraut tout lardé, que les chats s'étaient disputé avec tant de rage, qu'il n'en restait plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos longes, nos faisans et nos perdrix de manière que, les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher ; mais je ne pus fermer l'œil. Outre que je me sentais incommodé de ma chute, l'image de ma maîtresse s'offrait à mon esprit à chaque instant ; je m'imaginai avoir encore devant les yeux sa peau basanée. L'effroyable créature qu'une pareille femme toute nue ! Enfin le jour étant venu chasser les ombres d'une si désagréable nuit, et devant être, par ordre de mon maître, de grand matin à la cuisine, je me levai et m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé, le cuisinier me demanda des nouvelles de sa femme et de sa maison. Je lui dis que la senora se portait à merveille, et que tout était chez lui en bon ordre. Je

ne jugeai point à propos de lui parler du *démêlé des matous*, de peur qu'il ne s'avisât de m'imputer la triste destinée du levrant et de punir ma négligence.

C'était un beau tableau à voir que les préparatifs qui se faisaient à l'hôtel pour régaler le prince qu'on y attendait, et les divers mouvemens, tant des gens occupés dans la cuisine que de ceux qui allaient et venaient. Il n'y avait qu'à demander tout ce qu'on souhaitait pour l'avoir, et c'est ce que tout le monde faisait fort librement. C'était une dissipation de biens qu'on ne peut exprimer; les provisions fondaient pour ainsi dire à vue d'œil. L'un disait : *Donnez-moi du sucre pour les tourtes*; et l'autre criait : *A moi pour les tourtes du sucre*, et ainsi du reste. Il ne fallait seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous appellions ces grands repas des *jubilés*, comme si nous eussions cru gagner des indulgences en volant le seigneur dont nous mangions le pain. Il est constant que la rivière débordait alors de tous côtés, et que les poissons nageaient en

grande eau. Pour moi, petit épervier, j'attendais pour jouer de la griffe que les gros milans eussent leurs serres pleines. Je sentis pourtant une si forte démangeaison dans les mains, que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs, et d'en glisser doucement dans ma poche une demi-douzaine.

Le malheur me suivait encore ce jour-là. Mon maître remarqua cette action; et s'avisant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme et le serviteur zélé, pour jeter de la poudre aux yeux de plusieurs domestiques qui étaient présens, il vint à moi d'un air furieux, et me renversa par terre d'un coup de pied. Je tombai justement du côté de la poche où étaient mes œufs, qui se cassèrent tous, et firent une omelette qu'on vit bientôt couler le long de ma jambe, et qui fournit à la compagnie une occasion de rire. Le cuisinier seul garda son sérieux; et, joignant à l'affront qu'il m'avait fait les injures et les reproches, il me dit qu'il m'apprendrait à voler dans l'hôtel d'un seigneur tel que celui qu'il servait. Dans la fureur où j'étais contre ce traître de cuisi-

nier, je fus tenté de lui répondre que personne en effet ne pouvait mieux m'enseigner cela que lui, et que ces œufs pour lesquels il me châtiait venaient des poules qu'il m'avait fait porter dans sa maison le soir précédent. Mais je retins ma langue, et par là j'évitai de nouveaux coups de pied, qui n'auraient pas manqué d'être le prix d'une réponse si caustique. Belle leçon pour toi, lecteur, si tu as le bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de lâcher quelque bon mot qui pourrait avoir de mauvaises suites.

Malgré la confusion que me causa ce triste événement, je ne laissai pas de fourrer dans mes chausses deux perdrix, quatre cailles, et la moitié d'un faisan rôti, avec quelques ris de veau ; ce que je fis moins par intérêt que par gaillardise ; je ne voulais pas qu'on dît que j'avais été à la cour sans avoir vu le roi, ou bien à la noce sans avoir baisé la mariée. Le banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis mon maître et moi, il me dit : Guzman, mon ami, ne sois plus âché de ce qui s'est passé ce matin dans

la cuisine ; oublie le coup que je t'ai donné. Il m'importait plus que tu ne penses de te maltraiter ; je l'ai dû faire par politique. J'en étais mortifié dans le fond ; mais écoute, mon enfant, pour te consoler de cet accident, je t'achèterai demain une paire de souliers tout neufs. C'était une chose dont j'avais un très-grand besoin ; aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant il ne tint pas sa parole. Un incident désagréable pour moi, et que je vais te dire, me priva de ce présent.

Ma maîtresse, ce soir-là, me fit très-mauvaise mine. Je jugeai que, depuis l'aventure de la nuit dernière, elle m'avait pris en aversion, et je ne me trompais point dans mes soupçons ; elle n'osait soutenir mes regards, et il me semblait qu'elle avait un air honteux ; mais je suis sûr qu'elle était moins piquée de ce que j'avais vu ses secrets appas que du bel éloge que j'en pouvais faire. Quoi qu'il en soit, je m'allai coucher sans me mettre fort en peine de ses sentimens ; et dans la résolution de vendre le jour suivant le gibier et

les ris de veau que j'avais escamotés, je me levai de si bon matin, que mon maître était encore au lit quand je sortis. Je courus au marché, comptant que j'aurais tout le loisir de me défaire de ma marchandise, et de me trouver à l'hôtel avant lui. Effectivement, aussitôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil écuyer, que je maudis toutes les fois que j'y pense, se présenta pour acheter tout ce que j'avais à vendre. J'étais si pressé, que nous fûmes bientôt d'accord. Je convins de lui donner pour six réaux ce qu'il marchandait, et je n'attendais que l'argent pour partir de là comme un daim; mais autant j'avais d'impatience et de vivacité, autant le vieil écuyer montrait de flegme et de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mît sous son bras un petit registre qu'il avait à la main, avec un grand chapelet dont il était entortillé; puis il ôta ses gants crasseux pour les attacher à sa ceinture; ensuite, ayant tiré ses lunettes, il passa plus d'une demi-heure à les nettoyer, pour mieux voir la monnaie qu'il me donnerait.

J'avais beau le prier de se dépêcher, et

lui dire qu'une affaire importante m'appelaient ailleurs , il était sourd à ma prière. Combien employa-t-il de temps à délier sa bourse ! et quelles pièces en tira-t-il l'une après l'autre ! Des quarts , des demi-quarts de réal , et même des maravédís ; encore les mirait-il deux ou trois fois chacun en me les comptant dans la main. Tout cela me faisait mourir. Ah ! vieux roquentin , disais-je entre mes dents , chien de lumbin , veux-tu donc me faire enrager ou m'amuser ici jusqu'à ce que mon maître , qui déjà se défie de moi , et qui peut-être me cherche partout , vienne me surprendre ?

C'est ce que je n'avais pas tort d'appréhender. Le cuisinier m'avait entendu le matin sortir de chez lui ; ma diligence lui avait paru assez extraordinaire ; et , me soupçonnant d'avoir en tête quelque nouvelle espiéglerie , il s'était levé et habillé à la hâte pour se mettre à mes trousses , de sorte qu'il se trouva derrière moi dans le moment que le vieil écuyer , après toutes ses lenteurs , achevait de me payer. Ho , ho ! garçon , s'écria mon maître en me saisissant la main et l'argent , quel marché

faites-vous donc ici ? A ces mots, je demeurai plus sot qu'un contrebandier qui se voit pris sur le fait. Je ne répondis rien ; j'eus même la patience d'essuyer un coup de pied au cul avec un million d'injures, et il ne se retira qu'après m'avoir interdit sa maison, et menacé de m'assommer, si j'avais la hardiesse de passer jamais devant la porte de l'hôtel. Mon marchand, pour ses péchés, demeura là jusqu'à la fin de la scène, qui ne fut guère moins triste pour lui que pour moi ; car, m'en prenant à ce vieux sorcier du mauvais succès qu'avait eu la vente de ma marchandise, je me jetai sur lui de rage, et lui arrachai mes perdrix et mes cailles, en disant que je voulais avoir mon bien, et qu'il n'avait qu'à courir après le fripon qui emportait son argent. En même temps je disparus aussi promptement qu'un éclair pour aller vendre mon gibier dans un autre marché, laissant dans celui-là mon flegmatique écuyer penser ce qu'il lui plairait de cette aventure, qu'il regarda peut-être comme un tour que le cuisinier et moi nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE IV.

Du service du cuisinier il repasse au métier de gueux , et vole un apothicaire.

IL vaut mieux posséder un talent utile que des richesses , puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie , elle nous rend semblables aux comédiens , qui paraissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit qu'après avoir si bien servi le cuisinier , il me chasserait de chez lui pour une bagatelle ? Il est vrai qu'ainsi va le monde , et que les plus honnêtes gens , pour prix d'avoir rendu mille services à de grands seigneurs , sont traités de la même manière à la moindre faute qu'ils font.

Arrête , Guzman , me dira quelqu'un , tu vas te perdre dans tes réflexions morales : où cela nous mènera-t-il ? A mon cabas , lui répondrais-je aussitôt ; oui , mon ami , à mon cabas , lequel , étant devenu

pour moi ce que l'éloquence était pour Démosthènes, et les stratagèmes pour Ulysse, m'empêcha de sentir vivement ma situation présente. Vive le cabas ! il en est de lui comme des beignets ; il faut y revenir quand on en a tâté une fois. J'avouerai qu'en le reprenant je n'étais pas plus riche que quand il m'avait sottement pris fantaisie de le quitter ; car je n'avais pas mis en rente ce que j'avais friponné dans mon emploi de marmiton : tout ce qui m'était venu s'en était allé , à la réserve d'un habit qui valait un peu mieux que celui que j'avais auparavant.

Pour qu'on n'eût point à me reprocher que je ne retournais à mon premier métier que par pure fainéantise, avant que d'acheter un nouveau cabas, je crus devoir aller offrir mes services à quelques cuisiniers qui étaient amis de mon maître, et que je connaissais. S'ils les eussent acceptés, j'aurais achevé de me rendre savant dans leur art, dont j'avais déjà de bons principes, et pour lequel je pouvais me vanter d'avoir d'heureuses dispositions ; mais ils savaient que j'aimais le jeu, et qu'il n'y avait chez

mes maîtres rien de sacré pour ma griffe lorsque j'étais sans argent. Ainsi, me voyant sans espérance d'entrer dans les cuisines des grandes maisons, je repris mon premier métier : j'endossai le cabas et recommençai à servir le bourgeois. Si je ne faisais pas si bonne chère avec mes camarades qu'à l'hôtel d'où je venais d'être congédié, je redevais en récompense indépendant et maître de mes actions, et cette sorte de vie était sans doute préférable à l'autre; outre qu'étant naturellement assez sobre, je devais peu regretter une maison où régnait l'intempérance.

Nous avions dans la place, auprès de Sainte-Croix, une habitation qui nous appartenait en propre : c'était un petit corps de logis que nous avions acheté des deniers du public. Nous tenions là nos juntes, et nous y faisons nos festins. Je me levais avec le soleil; je parcourais les boutiques, j'allais chez les boulangers et chez les bouchers; je faisais ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avaient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetaient prenaient plaisir à m'em-

ployer, et je les servais avec une fidélité qui me mit en réputation dans les marchés : c'était à qui m'aurait et m'occuperait.

On donna dans ce temps-là des commissions à quelques officiers pour faire des levées. Quand cela arrive, le bruit s'en répand partout; le peuple ému s'assemble par pelotons pour raisonner là-dessus, et il n'y a point de maison où il ne se tienne un conseil d'état : dans la nôtre, comme de raison, l'on ne fut pas muet sur les desseins de la cour. Nous avions parmi nous des spéculatifs dont les conjectures n'étaient pas toujours éloignées de la vérité. Le bon sens est de toute condition. Quand nous étions tous rassemblés le soir, et que chacun rapportait ce qu'il avait vu ou entendu pendant la journée dans les principales maisons de la ville, nous nous entretenions de tout cela ; et je t'assure que s'il y en avait parmi nous qui disaient des impertinences, il y en avait d'autres qui formaient des raisonnemens dont la justesse et la solidité se trouvaient justifiées dans la suite par les événemens. Je me souviens que nous avions entre autres un

certain gueux qui avait deux jambes de bois , et qui se tenait tout le jour sur un pont qu'il avait choisi pour son poste : ce drôle-là raisonnait d'une manière qui aurait étonné un ministre d'état.

Il fut décidé dans notre conseil que les levées qu'on faisait , et dont on cachait la destination , devaient être pour l'Italie ; ce qui se trouva véritable , ainsi que je le dirai ci-après. La première fois que j'entendis parler de ces troupes , cela fit une si forte impression sur mon esprit , que je n'en pus dormir de toute la nuit. Pour comble de tourment , je me remis dans la tête mon voyage de Gênes. Me voilà plus que jamais pressé de l'envie de voir mes parens , auprès de qui je ne doutais pas qu'une fortune brillante ne m'attendit , puisqu'ils étaient tous puissamment riches , et quelques-uns même sans enfans. Je m'imaginai surtout que ces derniers seraient charmés d'avoir un héritier de mon mérite. Il est vrai qu'à cette agréable pensée j'en faisais succéder de tristes : pourrai-je bien , disais-je , avoir le front de m'aller présenter devant de nobles Génois sous un misérable habillement ?

et quand je leur apprendrai que je suis leur parent, ajouteront-ils foi à mes discours ? Je veux qu'ils soient assez simples pour le croire ; ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe et d'imposteur pour garder le *decorum* de leurs excellences. Peut-être même n'en serais-je pas quitte à si bon marché. Mon père , à qui le génie de sa nation était bien connu, disait souvent qu'on ne devait point se fier aux Génois quand il s'agissait de leur intérêt ou de leur réputation. Mais, un moment après, je jugeais plus favorablement de mes parens ; ils me paraissaient d'honnêtes gens comme feu mon père, dont j'étais persuadé que la mémoire leur était en trop grande vénération pour me refuser leur assistance dans l'état où ils me verraient. Ils n'oseront dire, ajoutais-je, que je suis un menteur ; ils sont trop prudens pour me traiter de la sorte sans m'avoir auparavant interrogé sur les affaires de notre famille, et c'est où je les attends. Je leur en dirai des particularités qui leur feront bien connaître qu'il n'y a qu'un fils de mon père qui puisse les savoir. De plus, ces choses particulières sont telles,

qu'il ne serait pas honorable pour eux que je les allasse rendre publiques ; ce qui les obligera sans doute à me ménager.

Je flottais de cette manière entre la crainte et l'espérance. Tantôt il me semblait que je me flattais trop , et tantôt que je m'alarmais mal à propos. Je m'arrêtai à cette dernière pensée , à laquelle mon esprit trouvait le mieux son compte ; et vérifiant le proverbe qui dit , si tu veux être pape , mets-toi-le bien dans la tête , je résolus de profiter de l'occasion favorable que m'offraient ces nouvelles levées de faire le voyage d'Italie. Un jour que j'étais assis près d'une boutique , dans mon poste ordinaire , et que je rêvais aux plaisirs infinis que j'aurais à Gênes , j'entendis une voix qui me tira de ma rêverie en m'appelant deux ou trois fois. Je jetai les yeux de toutes parts pour voir qui savait si bien mon nom , et je remarquai que c'était un vénérable apothicaire que j'avais déjà servi. Il me fit signe d'aller à lui ; j'y courus : mais deux de mes camarades , qui en étaient plus proches , me prévinrent et s'empressèrent à lui faire agréer leurs services avant que

j'arrivasse. Cependant il les repoussa d'un air brusque en leur disant : Non , non , tirez ; oiseaux de mauvais augure , ce n'est pas viande pour vous , c'est pour mon fidèle Guzman. Il ne croyait pas si bien dire. Puis, m'adressant la parole quand je fus auprès de lui : *Ouvre ton cabas*, ajouta-t-il. Je l'ouvris , et aussitôt il jeta trois sacs d'argent qu'il tenait enveloppés dans un coin de son manteau. A quel chaudronnier faut-il porter ce cuivre ? lui dis-je alors avec un souris. Ce cuivre ! répondit l'apothicaire en souriant à son tour ; voyez ce gueux qui prend cela pour du cuivre ! Allons , l'ami , continua-t-il , marchons , je suis pressé ; il faut que j'aie payer un marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'était bien là son dessein ; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendu prononcer ces mots charmans , *ouvre ton cabas*. La nouvelle de la naissance d'un fils unique cause moins de joie à un tendre père que je n'en ressentis à ces douces paroles , qui se gravèrent en lettres d'or dans mon cœur , si l'on peut parler ainsi. Je regardai ces trois sacs comme un présent que

la fortune me faisait pour me mettre en état de jouer un beau rôle à Gênes : je croyais déjà les tenir en ma possession. Mon homme, qui ne se défiait point de moi, ayant fait plus d'une épreuve de ma fidélité, prit les devans, et je commençai à le suivre, feignant de temps en temps d'avoir besoin de m'arrêter un instant pour me reposer, comme si j'eusse trouvé la charge un peu trop forte, au lieu que dans le fond je l'aurais voulue encore plus pesante. Je mourais d'envie de rencontrer une foule de peuple ou bien quelque détour qui me donnât moyen de disparaître subitement aux yeux de l'apothicaire, lorsque nous passâmes justement devant une maison que je connaissais, et qui avait une porte de derrière. J'entrai dedans avec précipitation, et, après l'avoir traversée sans trouver personne sur mon passage, j'enfilai deux ou trois rues en moins d'une minute, avec autant de légèreté que si j'eusse eu des ailes aux pieds. Mais quand je jugeai que mon homme avait perdu mes traces, je ne marchai plus qu'au petit pas et d'un air tranquille en apparence, afin de ne

donner aucun soupçon du coup que je venais de faire.

J'allai de cette façon jusqu'à la porte *la Vega*, c'est-à-dire de la plaine, d'où, faisant toujours bonne contenance, je gagnai le bord du Mançanarès ; de là, traversant la maison *del Campo*, je fis une bonne lieue au travers des buissons et des ronces. A l'entrée de la nuit je me glissai parmi des peupliers, et m'arrêtai dans un endroit des plus couverts, et fort voisin de la rivière, pour penser mûrement au parti que j'avais à prendre ; car il ne suffit pas, disais-je, d'avoir bien commencé, il faut continuer et finir de même. De quoi me servirait d'avoir fait une si bonne prise, si je ne pouvais la conserver ? Si je venais à être pincé, je serais obligé de rendre gorge et de perdre avec cela mes deux oreilles ; cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proie puisse être en sûreté.

Après avoir rêvé long-temps à cela, je m'avisai de faire un trou de deux pieds de profondeur au fond de la rivière, et d'y mettre mon cabas avec mes trois sacs dedans ; puis, l'ayant couvert de deux grosses

pierres, j'enfonçai tout auprès dans le sable un long bâton, pour mieux me faire reconnaître l'endroit qui recélait mon cher trésor. Cette grande opération finie, je me couchai au pied d'un arbre, vis-à-vis de la balise, et j'y passai la nuit, non sans inquiétude, quoique fort satisfait de me voir si bien dans mes affaires. Le jour étant venu; je me cachai dans un hallier, où j'eus la patience de demeurer jusqu'au soir. Alors la faim, qui chasse le loup hors du bois, me fit sortir de mon gîte pour aller acheter des vivres, non dans les villages des environs, où l'apothicaire pouvait avoir envoyé des alguasils et des archers pour me chercher, mais à Madrid même, comme en effet c'était le plus sûr. Indépendamment de mon magot, j'avais dans ma poche assez d'argent pour faire cette dépense. Je retournai donc le long du Mançanarès à la ville, d'où je revins trois heures après par le même chemin avec un panier où il y avait des provisions pour huit jours. J'employai, en homme affamé, la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'estomac de pain et de viande, et le reste à dormir.

Le lendemain, en me réveillant au lever de l'aurore, je me sentis violemment agité du désir curieux de savoir ce qu'il y avait dans les trois sacs. J'eus beau faire réflexion que c'était le diable qui me tentait, et que je ne pouvais contenter ma curiosité sans m'exposer à être vu de quelqu'un, il n'y eut pas moyen d'y résister. J'étais comme cela; je ne triomphais de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir, qui sans doute était le plus grand que j'eusse eu depuis que j'étais au monde. Je m'approchai de la rivière; et, après avoir regardé à droite et à gauche pour voir si je n'apercevrais personne, je tirai de l'eau mon cabas, que j'emportai tout mouillé dans ma cage, et là j'ouvris mes sacs. Il y avait dedans deux mille cinq cents réaux, le tout en bon argent, à la réserve de trente pistoles d'or, que je trouvai enveloppées d'un petit linge dans un des sacs. Je passai la journée entière à compter et à recompter mes espèces avec une extrême satisfaction; et, lorsque la nuit fut arrivée, je les remis dans mon cabas, que j'allai reporter dans son trou.

N'ayant pas dessein de faire un journal, je te dirai, lecteur, qu'après avoir été caché de cette sorte dans le bois du Prado deux semaines entières, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à craindre pour moi, et que tous les lévriers de la justice s'étaient lassés de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs, que je mis au fond de mon panier sous de nouvelles provisions que j'avais été encore acheter à Madrid. Pour mon cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres. Je coupai ensuite deux bâtons, dont l'un me servit à porter mon panier sur mon cou, et je fis de l'autre une manière de bourdon, avec quoi, nouveau pèlerin, je pris la route de Tolède tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

CHAPITRE V.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolède, et de ce qui se passa entre eux.

J'ALLAIS de si bon pied, qu'après une marche de deux nuits je me trouvai le matin au milieu de la Sagra, près d'un bois que l'on appelle Açuqueyca, et qui n'est qu'à deux petites lieues de Tolède. J'entrai dans ce bois pour m'y reposer presque toute la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre d'un arbre fort touffu, et je commençai à rêver aux emplettes que je ferais. Il m'eût fallu quatre fois plus d'argent que je n'en avais pour acheter toutes les choses que je ne proposais d'avoir. Il me serait impossible de dire toutes les visions qui me passèrent par l'esprit. Je ne craignais plus de paraître comme un gueux devant mes parents : car je ne songeais uniquement qu'à Gènes, et je ne faisais tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

..

En me repaissant l'imagination de toutes ces chimères, je ne pus voir couler à mes pieds un ruisseau d'une onde pure et nette sans être tenté de me rafraîchir un peu. Avec cela, comme je commençais à me sentir de l'appétit, je mis la main dans mon panier, et j'étalai sur l'herbe le reste de mes provisions pour déjeuner. A peine eus-je mangé quelques morceaux, que j'entendis du bruit. Je tournai aussitôt la tête, et je vis, avec une frayeur mortelle, un homme à quatre pas de moi, appuyé contre un arbre, au pied duquel il était assis. Mais, l'ayant considéré avec attention, je me rassurai. C'était un garçon à peu près de mon âge. Il paraissait si neuf, qu'il avait encore, comme on dit, le lait sur les lèvres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu, et qu'il eût à côté de lui un gros paquet où j'entrevois des habits et du linge, il avait un air piteux qui ne prévenait pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devait être un chevalier errant de mon espèce, lequel avait aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le pays. Nous nous envisageâmes l'un l'autre pendant quelques

momens sans nous rien dire ; mais, comme je remarquai qu'il attachait ses regards sur mes provisions d'une manière à me persuader qu'elles lui faisaient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappela celle que j'avais devant ce moine qui me fit part de son dîner dans une hôtellerie, et je ne fus pas moins charitable que sa révérence. Je demandai à ce jeune garçon fort poliment s'il voulait me faire l'honneur de déjeuner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord ; cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façon, et alors il m'avoua qu'il y avait près de vingt-quatre heures qu'il n'avait mangé : ce que je n'eus pas de peine à croire quand je vis de quelle manière il expédiait les morceaux de pain, de viande et de fromage que je lui servais.

Nous nous fîmes pendant le repas des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venait de Tolède, et qu'il allait à Madrid ; et moi je lui dis que je venais de Burgos, et que j'allais à Cordoue. Il me fit un roman du sujet de son pèlerinage, et je ne fus pas plus sincère que lui. Pour

un novice, il savait assez bien mentir, et il ne démentait point la réputation que les gens de Tolède ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai pourquoi il se mettait en chemin sans munitions de bouche. Il me répondit qu'il n'avait pas eu le temps de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, et qu'il était plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis-je, tant pis; l'argent est la meilleure pièce du sac d'un voyageur. Quand vous iriez à Saint-Jacques en Galice par dévotion, je ne vous conseillerais pas de compter sur la charité du monde; car elle s'est fort refroidie: il faut au pèlerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord, repartit le Tolédan; je sais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit. Mais je n'ai pu faire autrement, et il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaisant d'une partie de vos hardes; aussi-bien je crois que ce gros paquet doit vous charger: l'argent est plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, et vous vous imaginez

bien que je vendrai la moitié de mes nippes sitôt que je serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être, lui répliquai-je, que, sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, et à vous compter des espèces sonnantes. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, et je mettrai à part ce qui m'accommodera.

Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me prit pour un fripon qui avait envie de lui faire payer son écot en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du moins pour un gaillard qui voulait s'égayer; car mon habit, dont il n'aurait pas donné quatre maravédis, ne lui permettait pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui : l'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connaissons point. **Tel je te vois, tel je te crois.**

Je remarquai bien à son trouble, ou, pour mieux dire, je lus dans son âme que mes intentions lui étaient suspectes; et comme il ne me répondait pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs; je le déliai,

mis la main dedans, et faisant briller à ses yeux une poignée de réaux : Mon petit seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà bien assez pour payer quelque-une de vos nippes. Il changea de visage à mon action ; il cessa de manger, courut d'un air gai à son paquet, et me l'apporta en me disant que tout ce qu'il avait était à mon service. En même temps il voulut me montrer ses plus belles hardes ; mais je m'y opposai. Attendez, lui dis-je, cela ne presse pas ; achevons de déjeuner auparavant. Ces mots furent une nouvelle sauce pour son appétit. Il se remit à manger comme s'il n'eût pas déjà fait honneur à mes provisions, et de temps en temps il laissait éclater des transports de joie qu'il ne pouvait retenir.

Pour détruire la mauvaise opinion qu'il avait de ma figure, et l'empêcher de soupçonner que l'argent qu'il venait de me voir fût un bien mal acquis, je lui tins ce discours : « Seigneur cavalier, tel que je vous parais, je ne laisse pas d'être d'aussi bonne famille que vous. C'est ce que je veux vous apprendre pour vous faire connaître que les apparences nous trompent souvent. J'a-

vais en partant de Burgos un habit et des hardes aussi propres que les vôtres. Je les vendis à la première ville par où je passai, pour me débarrasser d'un fardeau incommode, et je me couvris de ces haillons pour faire peur, ou du moins compassion aux voleurs qu'un riche habillement aurait tentés. Si je n'eusse pas eu l'esprit d'en user ainsi, j'aurais été volé cent fois pour une, et je serais à l'heure qu'il est sans argent. Comme j'ai dessein de m'arrêter à Tolède, et d'y faire même un assez long séjour avant que de me rendre à Cordoue, j'ai besoin présentement d'un bon habit; et si vous en avez un qui me convienne, je suis prêt à l'acheter.»

Le Tolédan, brûlant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala sur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel et bon drap gris-musc, qu'il accompagna de deux chemises fines et d'une paire de bas de soie. J'essayai le tout, qui semblait avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne cessait de me le dire pour m'en donner plus d'envie. On eût dit qu'il appréhendait que mon argent

ne lui échappât , ou que je ne vinsse à changer de sentiment ; ce qu'il ne devait pas craindre. Il voulait vendre , je voulais acheter ; notre marché fut bientôt conclu. Il me demanda cent réaux ; je les lui comptai. Ensuite nous fîmes un troc. Il me donna pour mon panier un sac de cheval où étaient quelques hardes , et dans lequel je mis mon argent avec les deux chemises et les bas de soie. Pour l'habit , je le laissai sur mon corps , et je pendis le vieux à un arbre avec tout le reste de mes guenillés , comme un monument de ma gueuserie. Le Tolédan , de son côté , remplit le panier de nippes et de vivres qui restaient , car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupés de tous ces soins le soleil baissait insensiblement. Enfin l'heure de notre séparation arriva. Nous nous embrasâmes avec mille démonstrations d'amitié ; après quoi chacun continua sa route , tous deux également satisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre après nous être quittés , pour nous dire encore adieu par signes , et nous souhaiter un heureux voyage.

CHAPITRE VI.

Il arrive à Tolède. Il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses aventures galantes.

IL était plus de neuf heures lorsque j'entrai dans la célèbre ville de Tolède. Je me donnai deux coups de peigne, et surtout j'eus grand soin d'essuyer mes pieds poudreux, afin de pouvoir dire effrontément que je venais d'arriver en carrosse. Je me fis enseigner la meilleure hôtellerie, où j'allai demander à souper et à coucher en jeune homme qui paraissait en état et dans la disposition de faire de la dépense. Voilà les gens qu'on aime dans ces sortes d'endroits. On me donna une belle chambre où il y avait un bon lit, et l'on me servit comme un prince. Je soupai parfaitement bien, et dormis encore mieux.

Le lendemain, après m'être fait donner mon chocolat, afin que l'on crût par là que je n'étais pas un homme du commun,

j'ordonnai qu'on envoyât chercher un chapelier, un cordonnier et un fourbisseur, pour avoir un chapeau, des souliers et une épée qui répondissent au reste de mon équipage. Mais l'essentiel était de faire venir un tailleur, pour déguiser autant qu'il serait possible l'habit que j'avais acheté, de peur que, si par hasard je venais à rencontrer dans la rue quelques parens du jeune garçon qui me l'avait vendu, je ne donnasse matière à des soupçons dangereux pour moi; comme en effet je devais craindre que cet habit ne fût reconnu, et que l'on ne m'accusât de l'avoir volé, et peut-être assassiné le jeune homme qui le portait. La justice sur cela s'en serait mêlée, et il n'en aurait pas fallu davantage pour me perdre. Je demandai donc un tailleur : on m'en amena un qui me servit à souhait. En moins de quatre ou cinq heures il déguisa si bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, et en mettant un collet de velours au manteau, que le diable lui-même y aurait été trompé.

Je contentai mon tailleur; et, ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement

me fît des affaires, j'allai vers le soir me promener au *Zocodover*, où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout métamorphosé que j'étais, je ne laissais pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connaissance. Cette crainte toutefois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies dames de moyenne vertu, qui, me regardant comme un jeune homme qui n'avait point encore été à *Cythère*, voulaient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon tailleur s'était donnée pour l'ajuster et l'enjoliver, paraissait si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le temps que je formais cette résolution, un gentilhomme monté sur une belle mule traversa *le Zocodover*. L'habit qu'il portait me charma; je le trouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut que dès le soir même je n'envoyasse chercher mon tailleur

pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que, sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurais sous cet habit nouveau. Néanmoins, quelque envie que j'eusse de m'en voir revêtu, des réflexions sensées venaient la combattre lorsque je songeais à combien pourrait monter cette dépense.

Eh bien ! monsieur Guzman, me disais-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement et damer le pion aux galans de Tolède ? C'est fort bien fait à vous. Courage, mon ami ; dépensez vos réaux sans considérer que vous avez joué gros jeu pour les gagner ; cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille, il s'en ira. Faites faire ce bel habit que vous avez dans la tête, et vous jetez dans le commerce des femmes ; vous serez bientôt obligé de reprendre le cabas ; comptez là-dessus : mais on ne rencontre pas tous les jours des apothicaires qui se laissent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que se présenter à mon esprit sans le frapper. Il ne

fut pas sitôt jour que j'envoyai chercher mon tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint fidèlement l'habit que j'avais vu, et il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui était nécessaire pour cela, m'assurant que je serais servi promptement; car je lui demandai surtout de la diligence, comme si je n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique; l'or y brillait de toutes parts. Quand je l'eus sur le corps, je fus ébloui de ma bonne mine et de ma taille, qui était déjà bien marquée, quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étais alors la vivante image de mon père dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blanc et vermeil, et les cheveux d'un blond roux. Je me regardais sans cesse dans le miroir, et bientôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il fallait être aussi enchanté que je l'étais de ma figure pour satisfaire mon tailleur sans le chicaner sur son mémoire, que j'aurais pu en

conscience réduire aux deux tiers ; mais je m'imaginai qu'un habit de si bon goût ne pouvait trop se payer. Mon hôtesse, me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquait tout au moins un laquais. J'en arrêtai sur-le-champ un qui avait l'air d'un page, et je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un maître tel que moi.

Dès le premier dimanche je me rendis à la grande église avec mon laquais, à qui j'avais donné des leçons sur la manière dont il devait me suivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes et de femmes du bel air ; je fendis fièrement la presse, et visitai les chapelles l'une après l'autre, ce qui fit penser à bien du monde que ce n'était pas sans dessein ; et toutefois je n'en avais point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux chœurs, ayant observé que les principales dames se mettaient dans cet endroit.

C'est là que je jouai le rôle que j'avais vu faire à quelques jeunes fous de Madrid, et que j'avais répété vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choisis d'abord une place d'où je pouvais être examiné depuis

les pieds jusqu'à la tête ; ensuite j'avançai l'estomac et me soutins sur une jambe, pendant que je tendais l'autre avec tant de roideur, qu'elle ne touchait presque point à terre ; affectant avec cela de faire voir que j'étais bien chaussé, et que j'avais des jarretières à la mode de ce temps-là, c'est-à-dire à l'allemande. Comme cette posture me gênait fort, j'étais obligé d'en changer à tout moment, et je faisais diverses grimaces aux dames qui me regardaient. Je souriais à l'une, j'envisageais l'autre d'un air froid, j'avais des yeux languissans pour celle-ci, et des yeux éblouis pour celle-là. Enfin j'en fis tant, que les femmes et les hommes, dont mon visage inconnu attira les regards, s'en étant aperçus, commencèrent à rire à mes dépens. Mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer : j'avais trop bonne opinion de moi pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes manières.

Cependant toutes les dames ne se moquèrent point de mes airs extravagans ; il y en eut même parmi elles qui en furent charmées ; car, sans vouloir offenser les

femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens semblent être faits. J'eus entre autres le bonheur de plaire à deux jolies personnes qui ne purent se défendre de me le témoigner. La passion de l'une fut l'ouvrage de mes regards et de mes grimaces ; mais pour les sentimens de l'autre, je ne les dus qu'à mon étoile. La première de mes deux conquêtes était une éveillée qui avait l'œil fripon et le visage piquant. Je la lorgnai *en novice* ; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les apprentis que les maîtres. Elle répondit à mes mines, et cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la messe pour savoir sa demeure. Elle marchait fort lentement, comme pour m'avertir que ce serait ma faute si elle m'échappait ; j'allais derrière elle du même pas, en lui disant de temps en temps des choses flatteuses, le plus spirituellement que je le pouvais à mon âge. Elle gardait le silence, et se contentait de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me persuadait qu'elle n'osait me rien dire à cause de

la duègne dont elle était accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de Saint-Cyprien, dans une petite rue détournée où elle demeurerait. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvait pas mauvais que je l'eusse suivie, et elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour et de joie. Je remarquai bien sa maison; et, me proposant de venir dès ce jour-là même me présenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied léger le chemin de mon hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre rue, qu'une espèce de soubrette, couverte d'une épaisse mante, me dit en passant près de moi assez vite : Seigneur cavalier, je vous prie de vouloir bien suivre mes pas, j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai point; je marchai sur ses talons, et nous nous arrêtâmes tous deux à l'entrée d'une porte cochère que nous rencontrâmes ouverte. Là, voyant que personne ne pouvait nous entendre, elle m'adressa ce discours : Charmant inconnu, vous êtes si bien fait et si aimable, que vous ne serez pas surpris sans doute quand je vous dirai

qu'une femme de qualité, qui vient de vous voir dans une église, est enchantée de votre air noble et galant; elle voudrait avoir avec vous un entretien secret. C'est une dame nouvellement mariée, et si belle, que.... Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage; il faut vous laisser le plaisir de la surprise que sa vue doit vous causer.

J'avalai tout cela doux comme lait, et je ne me possédais pas, tant j'étais enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste. Je répondis à cette intrigante que sa maîtresse me faisait trop d'honneur, que j'en étais confus; que je ne doutais pas que ce ne fût une dame de la première volée; et qu'enfin j'avais une grande impatience d'aller chez elle me jeter à ses genoux pour la remercier de ses bontés. Seigneur, me répliqua la confidente, vous ne sauriez la voir dans sa maison, ce serait trop risquer; elle à un mari des plus jaloux : mais enseignez-moi où vous logez, et je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle chez vous une conversation particulière. Je parus très-sensible à cette promesse; j'ap-

pris ma demeure à l'officieuse suivante, qui sur-le-champ me quitta d'un air empressé pour aller rejoindre sa maîtresse, qui l'attendait impatiemment, disait-elle, pour savoir si elle avait des grâces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires; mais je crus devoir donner toute mon attention à la première : ce n'est pas que la seconde ne me fît plaisir; elle flattait infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disais-je, d'être un joli homme! A peine suis-je arrivé à Tolède, que j'enchanterai deux femmes, qui, selon toutes les apparences, sont des plus qualifiées; que sera-ce donc si je demeure long-temps dans cette ville? j'y enflammerai toutes les dames. Je retournai à mon hôtellerie l'esprit tout plein de ces charmantes chimères, qui pourtant ne m'empêchèrent pas de bien dîner; après quoi je me remis en campagne sitôt que je le pus, sans être incommodé du soleil. Je volai vers Saint-Cyprien, je passai et repassai devant les jalousies de la maison où j'avais vu entrer la dame qui m'avait re-

gardé favorablement ; point de nouvelles , aucune femme ne se montra. Cependant je ne me rebutai point ; je fis le pied de grue jusqu'au soir , et ma persévérance fut enfin récompensée : une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit : je m'en approchai , et dans une nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée je reconnus ma princesse , qui me dit d'un air inquiet qu'elle avait pour voisins des gens fort médisans ; qu'elle me priait de ne plus paraître dans la rue et de me retirer pour quelque temps ; que je revinsse dans deux heures ; qu'elle était seule au logis avec ses domestiques , et que , si je voulais , nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition , que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle ; en même temps je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire , me répondit la dame ; mais , comme les choses que j'ai à vous donner pourraient n'être pas de votre goût , vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fûmes convenus de nos faits , je disparus , de peur de faire jaser

les voisins et d'abuser des bontés qu'on avait pour moi. Je rejoignis mon page, qui m'attendait par mon ordre au bout de la rue; je lui donnai de l'argent pour aller chez un traiteur faire préparer une poularde fine, deux perdreaux, une tourte de lapins, avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain et des fruits excellens. Tout cela fut prêt et envoyé à neuf heures précises chez la dame, où je me rendis en même temps. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main et me conduisit dans une chambre assez bien meublée. C'était là qu'elle couchait dans un lit de brocart jaune à fleurs d'argent, et je remarquai que dans la ruelle, sous un pavillon de taffetas couleur de rose, il y avait une cuve où la *senora* se baignait quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée, un couvert propre, avec un buffet paré de mes bouteilles et de mes fruits. Je considérai avec plaisir ces préparatifs, qui me promettaient quelques heures agréables; j'aurais seulement souhaité que mon aimable hôtesse eût paru d'une humeur plus gaie: elle avait beau s'efforcer de me

faire bonne mine, je m'apercevais qu'elle avait quelque peine secrète.

Mon infante, lui dis-je, souffrez que je m'informe du sujet de cette tristesse qui est peinte sur votre visage, et que vous voulez en vain me cacher. Bel inconnu, me répondit-elle en soupirant, puisque je n'ai pu empêcher ma douleur de se découvrir à vos yeux, je vous avouerai que je suis mortifiée d'un contre-temps qui est arrivé depuis tantôt. Mon frère, de qui je dépends, et que je croyais encore occupé à la cour à solliciter une charge considérable, est de retour à Tolède depuis une heure; je vous en aurais fait avertir, si j'eusse su votre demeure : néanmoins, ajouta-t-elle, comme il est allé souper en ville chez une dame dont il est amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la satisfaction de souper et de nous entretenir ensemble; et ce qui doit achever de nous consoler, c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid, où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serais inconsolable de son arrivée; c'est un homme

des plus violens qu'il y ait au monde, et d'une délicatesse outrée en matière d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici : mais nous en serons, s'il plaît à Dieu, bientôt délivrés pour long-temps.

Cette confiance modéra bien ma joie. Le retour imprévu d'un frère, et d'un frère violent, ne présenta pas à mon esprit une image riante ; j'en tirai un très-mauvais augure. J'enrageais entre cuir et chair de n'avoir pas plus tôt reçu cet avis. Quoique je ne fusse pas des plus poltrons, j'aimais mieux me battre dans une rue que dans une maison, où il fallait nécessairement se défendre, ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois, puisque le mal était sans remède, devoir marquer du courage et de la fermeté. Je priai la dame de faire toujours servir à bon compte, en lui disant d'un air d'intrépidité que, si son frère venait nous troubler, quelque parti qu'il voulût prendre, il aurait affaire à un gaillard qui lui ferait voir du pays. On apporta les viandes, et nous nous assîmes tous deux à table. Nous n'avions pas en-

core mis la main au plat , que nous entendimes frapper rudement à la porte. O ciel ! s'écria la dame en se levant avec toutes les démonstrations d'une fille éperdue , voici mon frère ! que vais-je devenir ?

Tu crois peut-être que , pour soutenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronnade pouvait avoir donnée à la belle , je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs , comme je m'en étais fait fort : tout au contraire. Je fus si étourdi , si effrayé de ce qu'il s'avisa de revenir si tôt , que je ne songeai qu'à chercher un asile contre sa fureur. J'avais envie de me mettre sous le lit ; mais la sœur , jugeant que je serais mieux dans la cuve , m'y fit entrer , et me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré , la cuve était fort sale et encore toute mouillée ; de plus , je n'y étais pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce temps-là à ce diable de frère , qui ne fut pas sitôt dans la chambre , qu'étonné , ou faisant semblant de l'être , d'y trouver une table et un buffet si bien garnis , il demeura

quelques momens sans parler ; puis tout à coup rompant le silence : Que vois-je, ma sœur ? dit-il d'un air de maître. Pourquoi toutes ces viandes ? Qui de nous deux se marie aujourd'hui ? Quelle nouveauté est-ce donc que ceci ? Pour qui ce festin ? Pour vous , répondit la tremblante sœur, je vous attendais. A d'autres , répliqua-t-il ; est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement ? Vous ne sauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupais en ville. Je conviens de cela , mon frère, repartit la dame ; mais vous savez bien qu'il vous arrive assez souvent, après m'avoir dit la même chose, de venir me surprendre, et, s'il vous en souvient, vous vous êtes quelquefois mis en colère contre moi à cause que vous n'avez pas trouvé votre souper prêt. Je ne suis pas satisfait de vos raisons, reprit le frère, et je crains fort que les médisances de nos voisins ne soient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point assez de circonspection dans vos démarches. Écoutez : vous connaissez ma délica-

tesse sur la réputation ; gardez-vous de faire quelque pas qui puisse la blesser ! Mais , ajouta-t-il, soupous ; je veux bien, pour ce soir , penser que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions.

A ces mots , il se mit à table ; sa sœur s'y assit aussi , et ils commencèrent tous deux à manger , à gruger mon pauvre souper. Ce matamore faisait le grondeur en se bourrant l'estomac à mes dépens. La dame ne disait pas une parole qu'il ne s'emportât : il jurait , il blasphémait , et , quand elle osait le contredire , il se débattait comme un possédé , l'accablait d'injures , et semblait vouloir l'assommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachait pour voir la mine de ce méchant homme ; mais l'appréhension que j'avais qu'il ne m'aperçût ne me permettait guère de le considérer attentivement.

Le temps lui durait moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenais pas comment un homme si colère et si emporté pouvait avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des

mâchoires , et cette heure me parut un siècle. S'il mangeait bien , il buvait encore mieux. Il vida trois de mes bouteilles pendant le repas , et quand on eut desservi , il se fit apporter des pipes et du tabac , pour expédier , disait-il , la quatrième. Alors la dame , pour me persuader qu'elle ne demandait pas mieux que de se défaire de cet incommode , le pria d'aller fumer dans sa chambre , et de la laisser en liberté dans la sienne ; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avait qu'à se retirer où il lui plairait ; que , pour lui , il prétendait passer la nuit dans l'endroit où il se trouvait.

Ces terribles et dernières paroles achevèrent de me désoler. Jusque-là j'avais compté que cet abominable homme , lorsqu'il aurait bu et mangé tout son souf , s'en irait dans sa chambre , et que je demeurerais dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il aurait laissés ; j'espérais du moins que la fin de la nuit serait plus agréable pour moi que le commencement ; mais je ne pouvais plus me flatter de cette espérance. La dame , comme si elle eût partagé mes peines , essaya de le détourner de sa

résolution ; et, n'ayant pu en venir à bout ni par ses prières, ni par ses pleurs, elle sortit en faisant toutes les grimaces d'une personne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre qu'il se mit à faire les actions d'un homme ivre ou privé de jugement. Tantôt il se tenait assis, et tantôt il se promenait la pipe à la bouche ; ensuite il dansait ; puis, prenant son épée, il s'escrimait contre la muraille. Enfin il sifflait, il chantait, il parlait tout seul en jurant comme un juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oseraient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire, il posa par précaution son épée nue avec deux pistolets auprès du lit, sur lequel il se jeta sans se déshabiller, et s'étendit sur le dos tout de son long. Dieu soit béni ! dis-je alors en moi-même ; je crois que pour s'endormir il n'a pas besoin qu'on le berce ; il va bientôt jouer des narines de la belle manière. Je me trompais encore dans mon calcul : son vin n'était pas de la nature des autres. Cet enragé, au lieu de s'abandonner au sommeil, ne fit, pendant deux heures, que

s'assoupir et se réveiller de moment en moment, en criant de toute sa force , *qui va là ?* comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisais pourtant point d'autre dans ma cuve que celui que je pouvais faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormait, ce qui m'arrivait assez souvent , dans l'impatience où j'étais de sortir de cette maudite maison. Enfin le ciel eut pitié de moi ; ce rodomont , à la pointe du jour , se mit à ronfler ; alors , m'exposant à tout événement , je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible ; je gagnai la porte de la chambre en marchant sur la pointe du pied et mes souliers à la main ; je levai tout doucement le loquet ; puis , ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue , je pris le large , et me sauvai vers mon hôtellerie.

Tout le monde y dormait encore , et particulièrement mon page , qui , s'imaginant que je devais passer la nuit dans les bras de l'amour , s'était couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne ; et , remarquant que l'on

ouvrait chez un pâtissier du voisinage, j'entrai dans la boutique en disant au maître qu'il voyait en moi un gentilhomme mourant de faim, et qu'il me ferait plaisir de me donner quelque chose à manger. Il me répondit qu'il y avait dans son four des petits pâtés dignes d'être présentés à l'archevêque de Tolède, et qu'ils seraient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu ; et, en attendant que l'on tirât les pâtés du four, je m'occupai l'esprit de ma cruelle aventure, à laquelle plus je pensais, et plus je m'estimais heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le pâtissier n'avait pas eu tort de me vanter sa marchandise : je trouvai ses pâtés excellens, ou bien mon appétit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avaient point. Quand je sortis de la boutique, il était jour dans mon hôtellerie. Je montai dans ma chambre et me mis au lit, où je m'endormis profondément, après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frère et de la sœur, et des rôles différens qu'ils avaient joués tous deux.

CHAPITRE VII.

*Suite des galanteries de Guzman, et quelle
en fut la fin.*

J'AURAIS fort bien dormi la grasse matinée, si deux dames ne me fussent pas venues demander à l'hôtellerie. Il y en avait une si richement vêtue, que mon laquais, ébloui de la magnificence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser de venir troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'était la soubrette à qui j'avais parlé le jour précédent, et qui, pour me faire connaître qu'elle aimait à tenir sa parole, m'amenait chez moi sa maîtresse.

Je n'eus pas sitôt dit qu'on les fît entrer, que je vis paraître une grande dame fort bien faite et de très-bon air. A sa démarche noble et à ses manières aisées, je m'imaginai que ce devait être quelque dame titrée. Elle s'avança aussitôt, et s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me

mis en mon séant, et, tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui fis cinq ou six inclinations de tête très-respectueuses; ensuite je la priai de m'excuser si je la recevais de cette sorte, en lui disant que j'aimais mieux pécher contre la bienséance que de laisser attendre à la porte une dame de son mérite et de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, et venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité : depuis quand êtes-vous à Tolède ? Quelle affaire vous y amène ? Y serez-vous long temps ?

Ces questions n'embarrassèrent point du tout un homme qui savait composer sur-le-champ des fables; et je lui en fis de si belles sur ma naissance et sur les vues de fortune que j'avais, qu'elle demeura persuadée que j'étais un illustre seigneur. Mais il m'échappa une vérité qui gâta tous mes mensonges. Au lieu de lui dire que j'étais à Tolède du moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venais seulement pour me divertir quelques jours. Je m'aperçus que cela ne produisait pas un fort bon effet. Elle avait apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcer-

taient ; et, me regardant comme un oiseau de passage qu'elle allait incessamment perdre de vue , elle résolut de m'arracher quelques plumes auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença par ôter sa mante d'un air libre et gracieux, découvrant un visage d'une beauté parfaite, des mains plus blanches que la neige, avec une partie de sa gorge qui me charma. Elle leva sa robe, qui était du plus beau taffetas d'Italie, et, sans affectation, tira de sa poche un grand rosaire de corail, où étaient attachés quelques reliquaires avec plusieurs croix d'or et autres bijoux. Elle semblait n'avoir aucun dessein, et badinait avec ce rosaire en me parlant comme si elle n'eût pas pris garde à ce qu'elle faisait, lorsque tout à coup elle affecta une extrême surprise en le regardant. Elle n'acheva pas un discours qu'elle avait commencé, et elle se mit à fouiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentait de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paraissait être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre, devant, derrière et autour d'elle ; puis, appelant sa suivante

qui se tenait à la porte de la chambre : Marcie, lui dit-elle, ma chère Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée. Que je suis malheureuse ! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit la soubrette, vous vous affligez peut-être mal à propos. Que savez-vous si elle n'est point au logis ? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout à l'heure être éclaircie, reprit la dame. Retournons sur nos pas : je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir, en lui représentant qu'il y avait de pareilles croix chez les orfèvres, et que, si elle voulait bien y consentir, je lui en acheterais une. Elle rejeta mon offre, et me dit d'un air engageant : De grâce, seigneur cavalier, ne vous opposez pas au dessein que j'ai de m'en aller. Que je retrouve au logis ma croix, ou qu'elle soit perdue, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle sortit de ma chambre,

où elle me laissa fort content de sa figure et fort affligé de son départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela ; je ne fis que rêver à ma bonne fortune et au plaisir qu'elle me promettait, jusqu'à ce qu'il fût temps de me lever pour dîner. Alors , m'étant habillé, je m'assis à une petite table sur laquelle on me servit plus de mets que six personnes n'en pouvaient manger. Au milieu du repas je vis revenir Marcie , qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'était point trouvée. Ce qu'il y a de chagrinant pour moi, ajouta-t-elle, c'est que ma maîtresse m'accuse d'en être la cause ; je l'ai, dit-elle, trop pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vite pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un orfèvre , pour voir s'il n'aurait point de croix d'or à peu près semblable, et par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie voulait dire par là ; et , tranchant aussitôt du généreux, je lui dis que, si elle avait le temps d'attendre que j'eusse dîné, j'irais avec elle chez l'orfèvre acheter la croix qu'elle y avait vue. Comme

c'était justement ce qu'elle demandait, elle me répondit qu'elle ferait tout ce qu'il me plairait; puis, se mettant à louer sa maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas, nous allâmes chez l'orfèvre, où je fis l'emplette, que je donnai à la suivante, en la priant de dire à sa dame qu'étant en quelque manière la cause de la perte qu'elle avait faite, il était de mon devoir de la réparer. La soubrette, ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle allait bien faire valoir mon procédé galant, et que sa maîtresse ne manquerait pas le lendemain de m'en venir témoigner sa reconnaissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occasion de revoir la dame du quartier Saint-Cyprien. Quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'était une friponne et son frère un spadassin, j'aimais à me tromper moi-même; et, oubliant le tour qu'ils m'avaient joué, je retournai dans leur rue. J'aperçus la dame à une jalousie, et j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit signe du doigt qu'elle avait quelqu'un avec elle, mais que je ne

m'en allasse point. Je demeurai, et peut-être un quart d'heure après je la vis sortir de chez elle. Je la suivis de loin. Elle se rendit à la grande église, y entra, et l'ayant traversée pour gagner la rue des Patins, et de là celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique, d'où elle m'appela par signe. Je m'approchai d'elle et la saluai. Que la matoise joua bien son personnage ! Elle fondit tout à coup en pleurs de commande ; et, se plaignant au ciel d'avoir un si méchant frère, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avait eue pour l'amour de moi. Elle me jura cent et cent fois que ce n'était pas sa faute s'il m'était arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite que, pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avais passée, elle m'en préparait une meilleure ; que son frère allait partir dans un moment pour la campagne, où il serait au moins deux jours, et que je n'avais ce soir-là qu'à retourner chez elle ; enfin elle me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la faiblesse de lui promettre que je me rendrais à sa maison d'abord que la nuit serait venue.

..

Comme la dame était entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes, et elle en acheta pour cent cinquante réaux ; mais, lorsqu'il fut question de payer, elle dit au marchand : Vous voulez bien me laisser emporter cette marchandise et me faire crédit jusqu'à demain, je vous enverrai de l'argent par ma femme de chambre. Le marchand, qui ne la connaissait point du tout, ou qui peut-être ne la connaissait que trop, refusa de se fier à elle, sur quoi le seigneur Guzman, prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux dames, dit au marchand : Mon ami, ne voyez-vous pas bien que madame veut rire ? elle n'est pas à cette somme près ; je porte sa bourse, et j'ai l'honneur d'être son intendant. En achevant ces paroles je tirai de ma poche, de la meilleure grâce du monde, de beaux et bons écus, et je satisfis le marchand : après cela, nous nous séparâmes la dame et moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement ; souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir : mais je vous défends absolument de

faire préparer à souper; je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel et de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maison de cette dame, au hasard d'y passer une seconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empressement que je m'en étais éloigné le matin. Je fais le signal dont nous sommes convenus; point de réponse. Je recommence; je ne vois ni n'entends personne. J'en suis surpris, et je m'imagine que le frère, averti du dessein de sa sœur, n'est point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avais mal fait le signal, qui était de frapper avec une pierre au-dessous d'une fenêtre basse, je redoublai mes coups, et c'était comme si je les eusse donnés au pont d'Alcantara. Je frappai même plusieurs fois à la porte, j'y prêtai l'oreille, et, n'entendant pas le moindre bruit dans la maison, je demeurai dans la rue jusqu'à minuit, sans savoir ce que je devais penser d'un silence si extraordinaire.

La patience enfin commençait à m'é-

chapper, et j'étais prêt à me retirer, quand j'aperçus une troupe de gens armés qui venaient de mon côté. Je gagnai, par provision, le bout de la rue, et me mis à les observer. Ils s'arrêtèrent à la porte de ma nymphe, y frappèrent rudement; et, comme on s'obstinait dans la maison à ne vouloir pas leur répondre, ils appliquèrent sur la porte de si grands coups de bâtons, qu'ils l'auraient bientôt mise en pièces, s'il n'eût pas paru à une fenêtre une servante qui leur demanda ce qu'ils souhaitaient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un alguazil, c'est la justice. A ce mot terrible, je sentis quelque frayeur, et je fus tenté de prendre la fuite, ne sachant si ce n'était pas moi que ces archers cherchaient. Lorsqu'on se sent coupable, on ne voit pas ces gens-là sans émotion. Je me rassurai toutefois, en faisant réflexion que j'avais bien la mine d'être la dupe de ma princesse et de son prétendu frère, qui, selon toutes les apparences, s'étaient attiré par leur bonne conduite l'attention de la justice.

Je m'avançai même vers la maison dès que l'alguazil et ses archers y furent entrés,

et, me mêlant parmi les voisins qui étaient descendus dans la rue pour voir les choses de plus près, j'en entendis un qui disait aux autres : Ils se disent frère et sœur, mais ils ne le sont que du côté d'Adam : c'est un aventurier de Cordoue, qui, depuis quelques mois, tient ménage à Tolède avec une drôlesse de Séville aux dépens des jeunes sots qu'ils attrapent ; mais, pour leur malheur, ces deux fripons se sont joués à un greffier qui, pour se venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez.

A ce discours, tous les voisins se mirent à rire aux dépens du greffier, d'autant plus qu'ils le connaissaient pour un homme nouvellement marié : mais, quoiqu'ils fussent bien aises qu'on l'eût dupé, ils ne laissaient pas d'applaudir à sa vengeance ; tant il est vrai que personne ne plaint les malhonnêtes gens. On peut même dire que ce fut une comédie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent l'alguazil et ses archers mener en prison la dame tout en désordre avec son galant bien lié et garotté. Pour moi, malgré le souvenir de la cuve, je pris peu de plaisir à voir cette

misérable femme dans l'état où elle se trouvait. Je fus le seul des spectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fusse celui qui devait en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur sur son compte, je retournai à mon hôtellerie, assez sot encore pour me flatter que l'autre dame était de meilleure foi : mais je l'attendis inutilement le lendemain presque toute la journée. Je ne revis pas même sa suivante ; de sorte que, ne pouvant plus douter que je ne fusse aussi la dupe de ce côté-là, je me promis bien que désormais je serais en garde contre le beau sexe.

CHAPITRE VIII.

Guzman prend une fausse alarme et sort brusquement de Tolède. Autre aventure galante. Origine de ce proverbe : A Malagon , dans chaque maison un larron , et dans celle de l'alcade , le père et le fils.

T**ELLE** fut la fin de mes galanteries de Tolède ; et , pour surcroît d'infortune , je rencontrai , en arrivant dans mon hôtellerie , un alguazil que l'on me dit être de Madrid , et l'on ajouta qu'il s'informait de l'hôte avec beaucoup de soin d'un certain quidam qu'il cherchait. Je n'appris point cela sans altération ; néanmoins , tout troublé que j'étais , je tins une assez bonne contenance ; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laissa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin , et , l'esprit toujours occupé de ce maudit alguazil , j'allai me promener au *Zocodover*. Je n'eus pas fait le tour de la place ,

que j'entendis crier : *Deux mules de retour pour Atmagro.*

J'employai plus de temps à écouter ce cri qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux mules , comme si j'eusse pressenti que je trouverais à Atmagro une compagnie de soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au crieur. Nous convînmes de prix ; après quoi, j'envoyai mon laquais payer mon hôte et chercher mon bagage, qui consistait en une valise, dans laquelle était mon habit d'homme à bonnes fortunes , avec de beau linge , et le reste de mon argent. Aussitôt qu'il fut venu me rejoindre , je lui donnai une des mules , je montai sur l'autre , et , charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Tolède , dont le séjour ne pouvait plus m'être agréable , je pris la route d'Orgaz , où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avait dans l'hôtellerie une jolie servante , qui semblait s'élever au-dessus de sa condition par son esprit et par des manières gracieuses. Je liai conversation avec elle , et dans cet entretien je sentis naître des désirs que je lui témoignai , ce qui ne

l'effaroucha point; elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendrait me trouver pendant la nuit. Mais, ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-je compter sur votre parole? Sans doute, me répondit-elle, vous êtes un trop joli seigneur pour qu'on vous en fasse accroire. Vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où il y avait de l'orge, et dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugerait la plus commode. Je m'endormis en attendant ma belle, quoiqu'on ne dorme guère ordinairement dans une si agréable attente; mais l'inquiétude que l'alguazil m'avait causée la nuit précédente ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avais encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la servante, et, voulant la recevoir avec toute la reconnaissance que son exactitude à tenir sa parole me semblait mériter : Venez, lui

dis-je tout bas , approchez , mon aimable ; je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usait ainsi pour mieux irriter mes désirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit , j'étendis mes bras pour la saisir. Je sentis sous ma main quelque chose de douillet , mais d'un douillet qui révolta mon imagination , comme en effet c'était l'oreille d'un âne , lequel , étant sorti de l'écurie , avait été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y était. L'animal , qui dans le temps que je le touchai avait la tête baissée , la releva tout à coup pour mes péchés , et m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires et mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant , et dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête , qui , par bonheur pour elle , fut effrayée du bruit que je fis , et prit aussitôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour , et en renouvelant le serment que j'avais déjà fait de me défier de ses pièges.

Un moment avant le jour , je commen-

çais à m'assoupir ; mais le muletier vint m'avertir que le déjeuner était prêt, et que, si je voulais arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avais point de temps à perdre. Je fus bientôt debout, et, après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plut à l'hôte de me servir, je voulus monter sur ma mule, qui me lança une ruade dont j'aurais été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçu le coup de plus loin ; mais j'étais si près de la quinquese bête, qu'elle ne put me faire un grand mal. Au diable toute sorte de femelles ! m'écriai-je dans le moment. Je suis né pour en être maltraité. Pour divertir mes compagnons de voyage, et me désennuyer moi-même, je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne ; ce qui fut un récit bien intéressant pour le muletier, qui nous dit, après avoir ri tout son soul, que Luzia (c'était le nom de la servante) en avait agi de meilleure foi avec lui ; qu'elle lui avait tenu compagnie une bonne partie de la nuit, et qu'enfin il voulait bien m'apprendre que les servantes d'hôtelleries appartenaient de droit aux mule-

tiers ; pour le bien qu'ils faisaient gagner aux hôtes en leur menant des passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon, d'où, grâces au ciel, je partis le lendemain sans que la fortune m'eût joué quelque nouveau tour, si ce n'est que je m'aperçus, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avait volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu ! dis-je alors en riant, ce vol justifie bien le proverbe, qui dit : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.* Là-dessus, le muletier me demanda si je savais l'origine de ce proverbe. Je répondis que non, et qu'il me ferait plaisir de me l'apprendre. La voici, reprit-il, s'il en faut croire un bon vieillard de qui je la tiens.

En 1236, don Fernand, surnommé le Saint, roi de Castille et de Léon, étant à Benevente, eut avis un jour que les chrétiens venaient d'entrer dans Cordoue, et qu'ils s'étaient déjà rendus maîtres du faubourg qu'on appelle Axarquia ; mais que les Maures, à qui cette place appartenait alors, et qui se trouvaient fort supérieurs en nom-

bre, se préparaient à les en chasser. Ce monarque, zélé pour sa religion, résolut de voler au secours des chrétiens. Il manda son dessein à don Alvar Perez de Castro, qui était alors à Martos, et à don Ordogno Alvarez. Ces deux seigneurs, des principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du roi, qui se mit aussitôt en chemin avec eux. Comme il n'avait que cent cavaliers, il envoya ordre à tous ses vassaux et à tous les gens de guerre qui pouvaient être dans les villes, bourgs et villages de sa domination, de marcher vers Cordoue. Ses ordres auraient été suivis d'une prompte exécution, si le temps l'eût permis; mais on était alors dans le mois de janvier, et les pluies avec la neige avaient partout grossi les ruisseaux et fait déborder les rivières, de manière que les troupes, ne pouvant avancer, se trouvèrent dans la nécessité de s'arrêter, tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un soldat dans chaque maison, et deux chez les bourgeois les plus aisés. Le commandant de ces troupes et son fils, qui en était aussi officier,

tombèrent en partage à l'alcade. Quoique le bourg fût assez gros, il y avait tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le temps continuait d'être rude. Les soldats, se voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils se vendaient, commencèrent à voler pour subsister. Tandis que ces choses se passaient, un paysan de bonne humeur, allant à Tolède, rencontra près d'Orgaz une troupe de cavaliers qui lui demandèrent d'où il était. Il répondit qu'il était de Malagon. Sur quoi l'un des cavaliers lui dit : Apprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le paysan lui fit cette réponse, qui depuis est devenue un proverbe : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.*

C'est donc mal à propos, poursuivit le muletier, qu'on explique ce proverbe au désavantage des habitans de Malagon, puisqu'ils furent les volés, et non pas les voleurs. On peut dire même à leur gloire que, depuis Madrid jusqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'hôtellerie où l'on soit mieux traité et moins écorché qu'on l'est à Mala-

gon. Au reste, je ne prétends pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs, mais je vous assure que ce ne sont pas les plus malhonnêtes gens de ce pays.

Comme le muletier achevait ces paroles, il passa près de nous un ânier de sa connaissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro, d'où il venait. Il nous dit qu'il y avait une compagnie de soldats nouvellement levés, et destinés, à ce qu'on croyait, pour l'Italie. Je tressaillis de joie à ce rapport, et pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avait fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'offrait de contenter le désir violent que j'avais d'être à Gènes.

CHAPITRE IX.

Guzman se présente pour servir dans une compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du capitaine, et de quelle façon ils vivent ensemble.

TOUTE ma crainte était que l'ânier n'eût menti; mais je fus persuadé, en entrant dans Almagro, qu'il avait dit vrai. J'aper-

çus un drapeau à la fenêtre d'une maison, où je jugeai que le capitaine demeurait. J'allai descendre à une hôtellerie tout auprès, et je ne songeai qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin.

Alors, m'étant paré de mon bel habit et de mon linge le plus fin, je me rendis à la première église, où j'entendis la messe, et de là chez le capitaine, que je saluai d'un air à lui faire croire que je ne pouvais être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venais exprès à Almagro pour y prendre parti dans sa compagnie, ne respirant que l'honneur de servir le roi. Mon ajustement ne manqua pas de jeter de la poudre aux yeux de cet officier, qui savait fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde. Il commença par me témoigner la joie qu'il avait de me voir dans la disposition d'entrer de si bonne heure dans la carrière de la gloire; puis il me remercia de la préférence que je donnais à sa compagnie, qui se trouvait fort honorée de posséder un cavalier de noble race, comme il était aisé de connaître que j'en étais un. Ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que tous les emplois

sont remplis ; mais si je ne puis vous en offrir un , du moins je pourrai partager le mien avec vous , et nous vivrons ensemble de même que si vous étiez capitaine comme moi.

Pour me prouver que des discours si honnêtes n'étaient pas des complimens en l'air , il me retint à dîner , et me régala fort bien. Il ne laissa pas , sans faire semblant de rien , de charger un de ses valets de s'informer du mien qui j'étais. Mon page , qui m'avait entendu dire plus d'une fois que je me nommais don Juan de Guzman , de la maison de Toral , assura que je portais ce nom , avouant au reste qu'il n'en savait pas davantage. Cela fut rapporté au capitaine , qui crut pieusement que j'étais un jeune cadet de cette illustre race. De mon côté , dès le jour suivant je lui donnai à manger dans mon hôtellerie , et je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un cavalier qui aurait effectivement été ce que mon valet avait dit que j'étais. Je ne m'entins pas à ce dîner ; j'en donnai tant d'autres au capitaine et aux principaux officiers de la compagnie , que ce n'est pas merveille s'ils m'aimaient tous et me re-

gardaient comme un sujet qui faisait honneur à leur corps. Le capitaine surtout avait tant d'attention pour moi, que j'en étais quelquefois tout honteux. Il est vrai que, pour entretenir son amitié, je lui envoyais presque tous les jours par mon page quelque petit présent, qu'il voulait bien recevoir pour me marquer son affection.

Cependant ma bourse, qui n'avait pas comme la mer un flux et un reflux, se désemplissait à vue d'œil sans se remplir. J'avais déjà dissipé plus de la moitié de mes réaux, tant en habits, en galanteries et en frais de voyage, qu'en festins et en présens, sans compter ce que j'avais perdu en jouant avec les officiers, dont la plupart savaient encore mieux que moi se rendre au jeu la fortune favorable. J'étais pourtant assez en fonds pour soutenir quelque temps le beau personnage que je faisais, lorsque le temps de nous mettre en marche arriva. Je suivis la compagnie en qualité de volontaire jusque sur la côte, où elle avait ordre de s'arrêter en attendant que les galères qui devaient la transporter en Italie avec d'autres troupes fussent ar-

rivées à Barcelonne, où elle allait s'embarquer. Mais il plut à Dieu que cet embarquement ne se fît que trois mois après, ce qui acheva de me ruiner ; car, voulant continuer de vivre avec le capitaine et les autres officiers ainsi que j'avais commencé, je me trouvai bientôt réduit à me servir de mon corps de réserve, je veux dire de mes trente pistoles d'or, auxquelles je n'avais point touché jusque-là, et que je dépensai avec aussi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernières pièces, je vendis mon bel habit, ensuite mon linge ; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs ; et, n'ayant plus d'argent pour jouer, je cessai de fréquenter les officiers, qui ne devinèrent que trop bien les raisons qui m'obligeaient à changer de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule se présenter à l'enfant prodigue. Si j'étais incapable d'en faire quand j'avais de l'argent, en récompense j'en faisais des millions lorsque je n'avais plus rien. Je rappelai mes folies passées, et je me fis tous les reproches qu'un pédagogue de profession m'au-

rait pu faire. Je pris la résolution d'être à l'avenir bon ménager , comme si j'eusse encore eu des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentais principalement d'avoir donné tant de grands repas au capitaine, qui, remarquant que j'étais mal en espèces , ne m'invitait plus depuis quelque temps à dîner avec lui. Les autres officiers, jugeant que je n'avais plus rien à perdre, me tournaient le dos. Les sergens, qui venaient auparavant me rendre visite comme à un capitaine en second, et qui se faisaient honneur de mon entretien, ne me recherchaient plus; il n'y avait pas jusqu'aux soldats qui ne m'évitassent. Je ne sais même si les goujats n'auraient pas dédaigné ma compagnie, si j'eusse voulu devenir leur camarade; mais il était juste, après avoir fait tant d'extravagances, que j'en fusse si bien puni.

Si quelque chose pouvait me consoler dans un état si malheureux, c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avais pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon capitaine, qui, me croyant plus que jamais

un garçon de naissance , conserva toujours pour moi de l'estime malgré ma misère. Il avait trop profité de ma mauvaise conduite pour ne me la point pardonner dans le fond de son âme. Il me recevait assez bien quand je l'allais voir ; sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires , il ne laissait pas d'en être touché , et il ne put s'empêcher de me dire un jour que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Guzman , il faudrait que je fusse bien dur et bien ingrat si j'étais insensible à vos peines après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnés ; mais apprenez que ma fortune n'est guère meilleure que la vôtre , et que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté : tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez d'être secouru , c'est un logement dans ma maison , et la table de mes gens ; car j'ai cessé par nécessité de manger chez moi , étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

Cette proposition , qu'il ne me fit pas

sans rougir, fut accompagnée de tant de manières obligeantes, que je l'acceptai. Il ne sied à personne de faire le fier, encore moins à un homme qui n'a pas le sou et qui ne sait où donner de la tête : c'est un caméléon qui ne se nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque sorte domestique du capitaine après avoir été son compagnon. Mais je lui dois cette justice : bien loin de me traiter comme un valet, il avait des considérations particulières pour moi. S'agissait-il de faire quelque chose pour son service, il m'en priait au lieu de me le commander. De mon côté, pour conserver son amitié et gagner le pain qu'il me donnait, je me montrais plus ardent que ses domestiques à le servir ; je prévenais ses désirs. Comme il me croyait autant de discrétion que de fidélité, et même beaucoup de prudence, quoique j'eusse assez prouvé le contraire par la dissipation que j'avais faite de mon argent, il voulut achever de m'instruire de l'état présent de ses affaires, pour me faire connaître, disait-il, qu'il avait une entière confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il était tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avait encore faisaient son unique ressource. Savez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité? C'est le temps que j'ai été obligé de consumer à solliciter mon emploi, et les présens qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oui, j'y renoncerais, si j'étais à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un gentilhomme espagnol d'acquérir de la gloire par la voie des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a coûté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion. Combien ai-je passé de journées, le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences jusqu'à terre, à traverser des cours, tantôt pour parler à celui-ci, et tantôt en accompagnant celui-là, enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses! Mais le trait le plus piquant et le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avait promis ma commission. Après plus de huit mois de sollicitations et de démarches comme celles que je viens de vous dire, j'accompagnais le ministre dont

j'avais besoin, et qui sortait du palais. Je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carrosse. Il monta dedans, et je me couvris par malheur un moment devant que le carrosse partît. Le ministre s'en aperçut; il me lança un regard furieux, et me fit bien sentir que mon action lui avait déplu, puisque ma commission ne me fut délivrée que quatre mois après; je courus même risque d'être renvoyé aux calendes grecques pour ma peine et pour mon argent.

Dieu préserve, continua-t-il en levant les yeux au ciel, Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir et la mauvaise volonté tout ensemble! Dans quel aveuglement sont ces idoles de cour qui veulent qu'on les adore comme des divinités! Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que de misérables comédiens qui jouent de beaux rôles, et qu'à la fin de la pièce, c'est-à-dire de leur vie, ils disparaîtront aussi-bien que nous.

Mon capitaine m'attendrit par ce discours, et je me sentis plus pénétré de son

malheur que du mien. Je lui témoignai, dans les termes les plus forts que mon cœur et mon esprit me purent fournir, qu'il n'y avait rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyais; en un mot, que j'exposerais volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté; mais quel secours, poursuivit-il en souriant, puis-je attendre de vous, dans la situation où vous êtes? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en récompense la nécessité aiguë l'esprit et peut suppléer à l'expérience: laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le capitaine sourit encore à ces paroles, et, sans me répliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faisait peu de fond sur des discours qu'un zèle indiscret m'inspirait. S'il eût connu mes talens, il aurait mieux jugé de moi; mais je le forçai bientôt à me rendre justice.

Comme les galères tardaient à venir, nous étions obligés de changer souvent de quartier, et nous logions par étape dans

..

les villages. A chaque logement, je donnais une douzaine de billets, qui nous rapportaient pour le moins douze réaux chacun, et quelques-uns jusqu'à cinquante chez les riches laboureurs. Pour moi, j'avais mon entrée franche dans toutes les maisons, sans loger dans aucune, et il n'y en avait point où je ne jouasse de la griffe. J'aurais, je crois, emporté de l'eau du puits plutôt que de sortir sans rien prendre. Par ce moyen je relevai la marmite renversée de mon capitaine. Il se remit à tenir table, et la subtilité de mes mains lui fournissait abondamment de quoi faire grand'chère à bon marché. Les poules, les chapons, les oies, les poulets et les pigeons tombaient dru comme grêle dans sa cuisine, et je ne le laissais point manquer de jambons.

Si par hasard il arrivait que le maître d'une maison me prit sur le fait, si le vol n'était pas considérable, on n'en faisait que rire; et s'il était de conséquence, j'en étais quitte pour être mené devant mon capitaine, qui me reprenait d'un air sévère, et m'envoyait en prison dans une

chambre, où je recevais par son ordre cent coups de fouet que je ne sentais point, quoique je les accompagnasse de cris si perçans, que toute la maison en retentissait. Il semblait qu'on me mit en pièces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentait les personnes volées, et sauvait l'honneur de l'officier. Quelquefois aussi les plaignans intercédèrent eux-mêmes pour moi, et par pitié conjuraient le capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importants. Je choisis pour cela cinq ou six déterminés de la compagnie avec lesquels je me déguisai pour aller exploiter sur les grands chemins. Nous arrêtâmes quelques passans, qui nous donnèrent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous aurait pu faire commettre. Mais notre capitaine ne fut pas sitôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, et il fallut m'en tenir à de plus innocens, comme à trouver des passe-volans.

quand il était question de passer montre. C'est ce que j'entendais à merveille. Je savais si bien faire changer de figure au même soldat, soit par une barbe postiche, soit par un emplâtre sur l'œil, qu'il recevait trois fois la paie sans que l'on reconnût la supercherie. Enfin je devins si utile au capitaine, qu'il m'avoua que mon industrie lui valait mieux toute seule que les revenant-bons de sa compagnie.

CHAPITRE X.

Guzman se rend avec la compagnie à Barcelonne. Il y joue un tour à un orfèvre, et s'embarque pour l'Italie.

LES galères arrivèrent enfin à Barcelonne. Dès que nous en eûmes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer. Mais le temps ne se trouva point favorable pour cela, et nous fûmes obligés de faire un assez long séjour dans cette ville. Ce n'était plus là ce pays de ressource où l'on pouvait avec un peu d'adresse vivre grassement à

bon marché. Je vis bientôt mon capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devais bien connaître sa maladie, puisque j'étais le médecin qui l'en avait déjà guéri.

Pour cette fois-là je sentais mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelonne et le génie de ses habitans. Je ne laissai pas, à tout événement, d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là-dessus d'un air très-sérieux que nous n'avions plus affaire à des paysans et qu'il fallait aller la sonde à la main. Les difficultés ne firent qu'irriter mon esprit, et il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déjà dit que le capitaine avait des bijoux qu'il gardait comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux était un reliquaire d'or, garni de quelques pierreries, et dont il parlait de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, et je lui demandai s'il avait assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrais avec usure. A ces mots il prit

un air gai, et me répondit en souriant : Oh ! oh ! mon petit ami Guzman, méditez - vous par hasard quelqu'un de ces tours de passe-passe que vous savez si bien faire ? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, et tenez-vous gaillard. Si, malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur et de porter toute l'iniquité.

Mon capitaine se rendit à cela. Il m'abandonna le reliquaire en me disant qu'il souhaitait que je vinsse heureusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avait plus d'intérêt que lui, puisque tout le profit lui en devait revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein, et dont je passai les cordons dans une boutonnière de mon jupon. Après quoi j'entrai chez le premier orfèvre qu'on m'enseignait, et qui, par bonheur pour moi, était connu dans la ville pour un insigne usurier. Je lui demandai s'il voulait acheter un beau reliquaire, et en même temps je

lui montrai celui que j'avais. Je m'aperçus qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectât de ne le point paraître. Je n'attendis pas qu'il me fit des questions. Je lui dis que j'étais soldat dans une compagnie de nouvelles levées, laquelle devait passer en Italie; que j'avais mangé tout l'argent que je possédais, et que, n'en ayant plus, je me trouvais réduit à vendre ce bijou pour n'être pas sans espèces. Allez, poursuivis-je, allez vous informer de mon capitaine, des autres officiers, et des soldats même, qui je suis : ils vous apprendront que je me nomme don Juan de Guzman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi vous verrez si vous pouvez acheter mon reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informations, je vais vous attendre sur le port, où une affaire m'appelle.

L'orfèvre, qui ne voulait pas laisser échapper ce bijou, prit son manteau, et courut sur-le-champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers et des soldats même pour savoir ce que c'était qu'un certain don Juan de Guzman qui se disait

de leur compagnie. Les uns et les autres (car j'étais généralement aimé) l'assurèrent que j'étais un jeune homme de qualité qui avait dessein de passer avec eux en Italie, et qu'ils m'avaient vu faire une figure des plus brillantes. Enfin ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher sur le port, où il n'eut garde de ne me pas trouver, puisque je n'étais là que pour l'attendre et le friponner. Il me dit en m'abordant qu'il me priaît de lui faire voir encore le reliquaire , et qu'il l'achèterait. Je le veux bien , lui répondis-je ; mais tirons-nous un peu à l'écart ; nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse, et le lui donnai à considérer de nouveau. Il le regarda de tous côtés, et, après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que j'en voulais. Je lui dis deux cents écus d'or, et ce n'était pas la moitié de ce qu'il valait. Le vieil usurier feignit d'être étonné de ce prix, et commença de dire que l'or n'était pas du plus fin ; outre cela il trouva de grands défauts dans le travail comme dans

les pierreries ; néanmoins il m'en offrit cent écus. Je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez , m'écriai-je ; c'est se moquer : vous abusez de ma situation ; mais quelque besoin que j'aie d'argent , je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore , que j'en rabattis trente ; de sorte que le marché fut conclu à cent vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir ; ce que je refusai de faire en lui disant que j'attendais un homme , et que je ne pouvais m'éloigner du port ; qu'il n'avait qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus , et qu'il me retrouverait , au même lieu où il me laissait. L'orfèvre , voyant que je m'obstinais à ne vouloir pas l'accompagner , et craignant que la personne qui devait me venir joindre ne fût un de ses confrères , auquel j'avais peut-être donné rendez-vous pour le même sujet , courut au logis avec d'autant plus d'empressement qu'il avait plus d'envie d'avoir le reliquaire.

J'aperçus bientôt ce vieux fripon qui

revenait tout essoufflé : il portait dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main. Je lui demandai le petit sac, dans lequel je remis l'or, et lui offris à la place la bourse où avait été le bijou ; mais, faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons, que j'avais exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avait à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprît un peu, il était si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, et ne se doutant nullement du piège que je lui avais tendu.

Je le laissai faire quelques pas ; puis je fis signe à un de mes camarades, qui ne valait pas mieux que moi, et que j'avais posté dans un endroit avec ordre d'accourir quand je l'appellerais. Je le chargeai des écus d'or, que je lui dis de porter à notre capitaine ; ensuite, courant après mon orfèvre, que je n'avais pas perdu de vue, je l'atteignis dans un carrefour où il y avait par hasard une troupe de soldats assemblés, et, le montrant du doigt, je me mis à crier :

Au voleur ! seigneurs soldats, au voleur ! Pour l'amour de Dieu , arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé ! ne le laissez point échapper. Les soldats, dont il y en avait quelques-uns de notre compagnie, arrêterent aussitôt l'orfèvre en lui demandant pourquoi il me donnait sujet de me plaindre ainsi de lui. Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte et d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole ; d'ailleurs, quand il aurait parlé, cela eût été inutile ; la voix de son accusateur eût étouffé la sienne : on n'entendait que moi, je criais sans cesse ; et , pour faire plus d'impression sur les soldats, je me jetai à genoux devant eux en implorant leur secours avec de fausses larmes.

Mes seigneurs , leur disais-je , vous voyez dans ce vieux scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étais tout à l'heure avec lui sur le port. Il a remarqué une bourse dans mon sein ; il m'a demandé ce qu'il y avait dedans. C'est , lui ai-je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin sur le chevet de son lit, et que j'ai pris

pour le lui rendre. - Ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer, en me disant qu'il était orfèvre et qu'il se connaissait en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même temps je l'ai remis dans ma bourse, qui était attachée à mon jupon. Là-dessus mon voleur, en m'amusant de paroles, a tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît la peine de le fouiller, et vous lui trouverez la bourse avec le bijou, dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les soldats le fouillèrent aussitôt; ils tirèrent la bourse et le reliquaire qu'il avait mis dans son sein; et s'apercevant qu'en effet les cordons avaient été coupés, ils demeurèrent convaincus que l'orfèvre était un fripon. Il avait beau protester et jurer que je lui avais vendu ce bijou, ils refusèrent de le croire, ne pouvant se persuader

Un vieil orfèvre eût été capable d'acheter un jeune soldat un reliquaire si riche sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Entre une fois, seigneurs soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes qu'il doit avoir effectivement sur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour, vous lui trouverez ces pièces d'or, qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les soldats, pour le contenter, se mirent à me visiter partout, et voyant que je n'avais rien d'argent, ils commencèrent à l'accabler d'injures, et même à le battre. Néanmoins, comme il ne cessait de les prier de nous mener l'un et l'autre devant le juge, nous y conduisirent tous deux.

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avais contée aux grivois, lesquels, ayant été interrogés par le juge, dirent plus qu'il n'en fallait pour faire croire que l'orfèvre m'avait effectivement pris de vol le reliquaire. D'ailleurs ce bourgeois tant connu pour un homme fort intéressé et très-peu scrupuleux, on n'était que trop

disposé à le croire coupable. Le magistrat toutefois, voulant avoir quelque considération pour sa famille, qui était des meilleures de la bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande, et me remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le capitaine, quand je lui fis le récit de cette aventure, rendit grâces au ciel dans le fond de son âme de ce qu'elle avait eu une si heureuse fin. Il avait craint, avec beaucoup de raison, que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse, et ma hardiesse le fit trembler. Quoiqu'il eût seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon; il eut peur que je ne le perdisse à la fin par quelques-uns de mes tours. Il attendait avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce jour si désiré de lui arriva peu de temps après. Les galères sortirent du port de Barcelonne, et nous transportèrent heureusement à Gênes. Nous n'eûmes pas plus tôt mis pied à terre, que mon capitaine me dit en particulier : Mon cher Guzman, nous

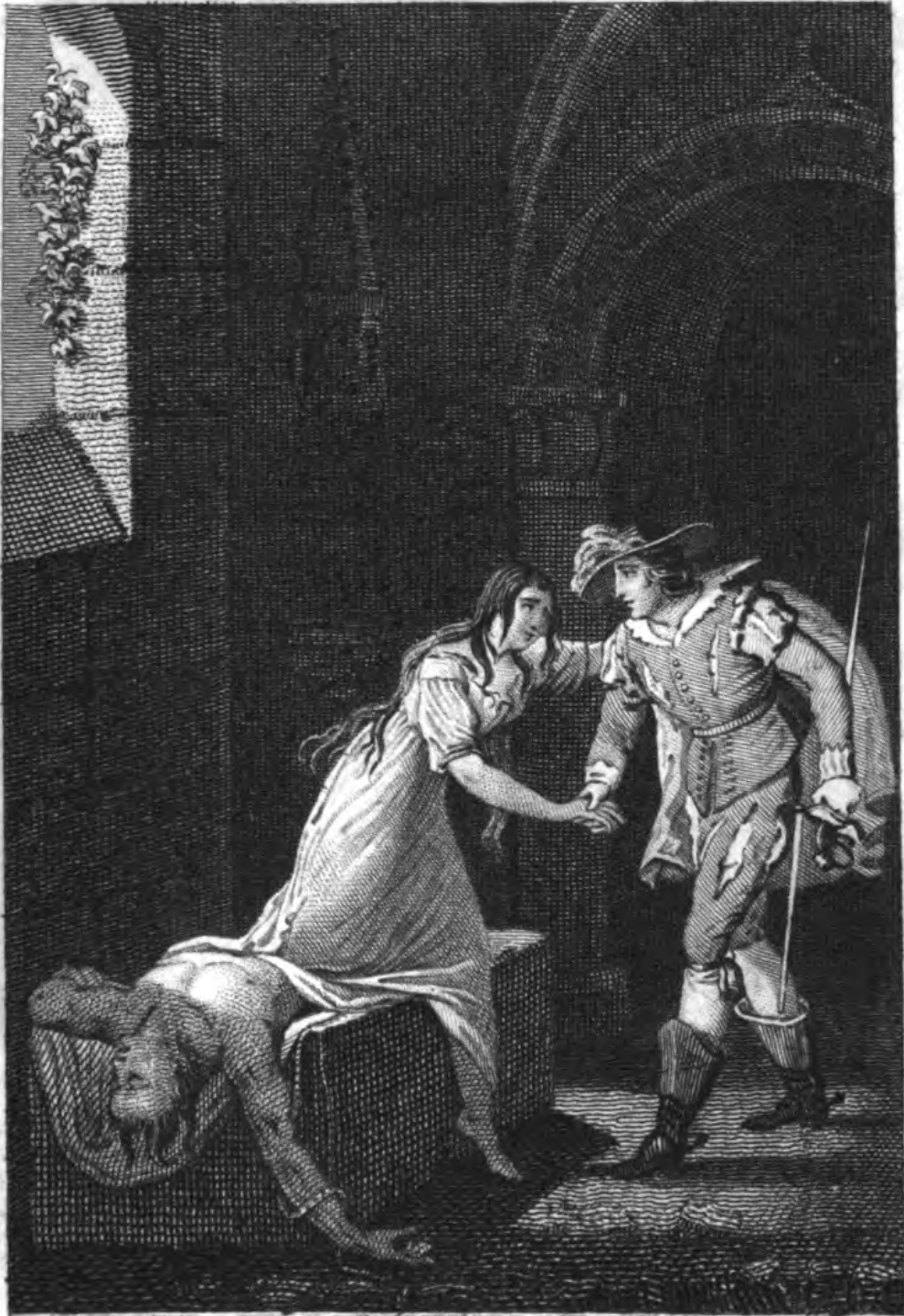
voici enfin dans le pays où vous avez tant souhaité d'être ; car je lui avais fait confiance du dessein que j'avais d'aller voir mes parens ; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les diables vos petits coups de main ; ils pourraient un jour me porter malheur. Adieu, mon ami, poursuivit-il en me mettant dans la main une pistole ; je suis fâché de n'être pas en état de mieux reconnaître vos services. En achevant ces paroles il s'éloigna de moi, me laissant si étourdi du compliment qu'il venait de me faire, que je ne pus lui dire un seul mot. Mais que lui aurais-je dit ? Fallait-il lui représenter tous les périls que j'avais affrontés pour lui ? il ne les ignorait pas : c'était même à cause de cela qu'il me chassait. Je ne devais pas être si surpris de son procédé. J'avais le destin que les méchans ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles ; comme des vipères et des scorpions, on en tire la substance pour en composer des remèdes, et l'on en jette le reste.

LIVRE TROISIÈME.

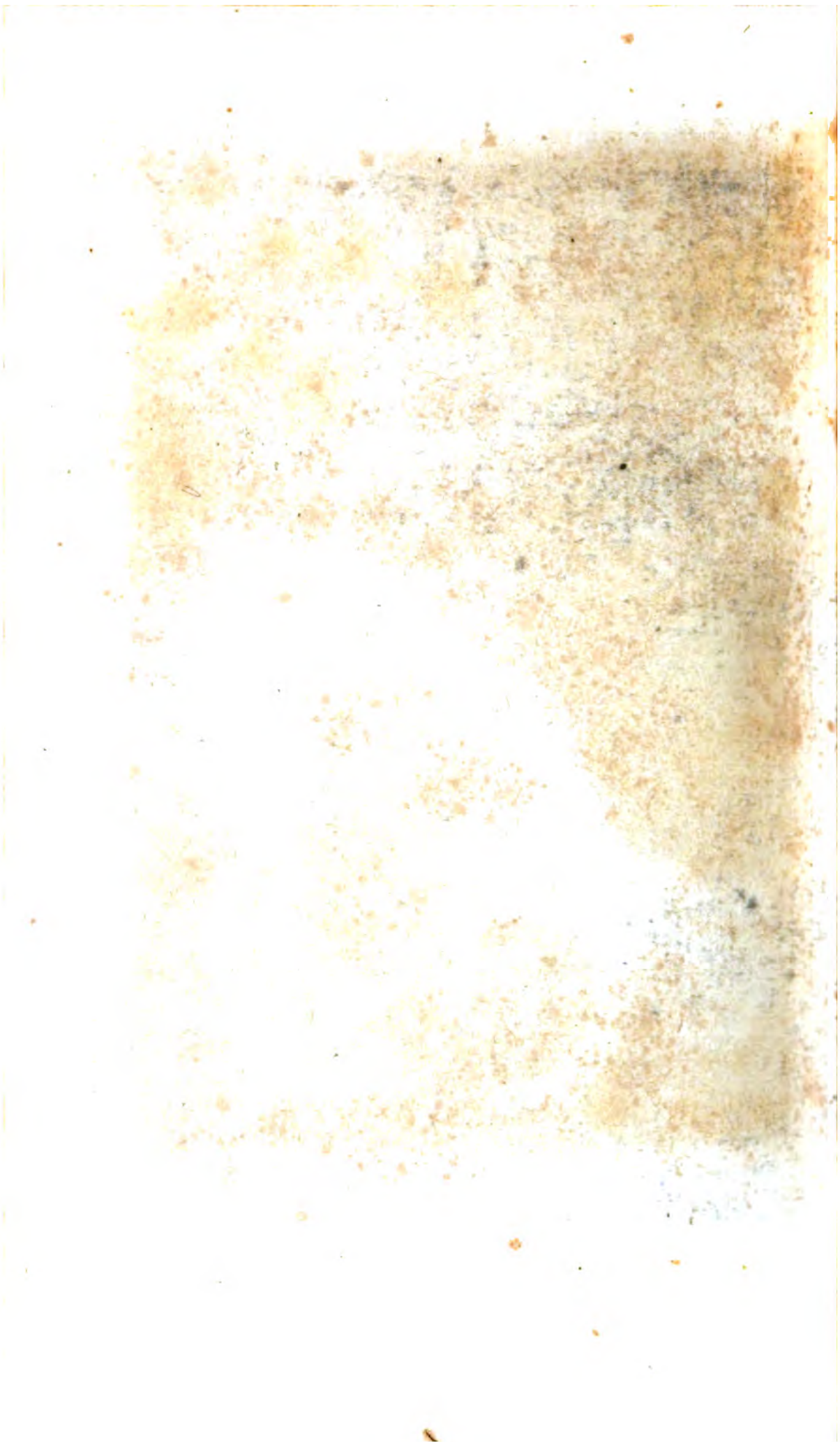
CHAPITRE PREMIER.

Guzman, arrivé à Gênes, prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle manière ils le reçoivent.

AUSSITÔT que j'eus quitté mon capitaine, ou, pour mieux dire, quand je vis qu'il m'abandonnait, je ne songeai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'était plus propre à me le faire oublier que de penser qu'enfin j'étais à Gênes, après avoir si long-temps souhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville, où je demandai des nouvelles de mes parens. J'appris qu'ils étaient hauts et puissans seigneurs et des plus riches de la république. Cela me causa bien de la joie, et me fit juger que je recevrais d'eux de grands secours lorsqu'ils sauraient que j'étais un extrait de leur noble famille.



Ensuite l'ayant tirée du tombeau



En attendant que je fusse en état de les aller saluer chez eux, je jugeai à propos de chercher une petite hôtellerie où je pusse vivre à peu de frais. Ma pistole ne pouvait me mener loin; encore fallut-il en employer une partie en souliers, dont j'avais un extrême besoin. Mon habit était déjà bien usé, aussi-bien que mes bas et mon chapeau. Tout mon équipage commençait à menacer ruine. Tant mieux, disais-je; mes parens ne souffriront pas que je demeure comme je suis, ils ne voudront pas que je leur fasse déshonneur. Ne perdons point de temps; hâtons-nous de nous faire connaître, pour sortir promptement de misère.

Me voilà donc à chercher mes parens et à demander le chemin de leur maison en me vantant publiquement d'être de leur famille; ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimaient guère, et qui, jugeant que la vue d'un jeune homme si mal équipé ne leur ferait pas grand plaisir, s'étaient empressés à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parens en furent au désespoir. Il leur semblait que ma pau-

vrété les couvrait d'infamie, et je ne voudrais pas jurer que, s'ils eussent pu, sans se commettre, me faire poignarder, ils n'y auraient pas manqué; outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce pays-là. Mais, comme on s'entretenait déjà de moi dans toute la ville, et que l'on s'y souvenait encore de mon père, si l'on m'eût vu tout à coup disparaître, on n'en aurait pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens. Je m'imagine qu'à leur place tu ne ferais pas autrement qu'eux. Suppose-toi pour un moment aussi riche qu'ils l'étaient, et me dis de quelle façon tu recevrais un gueux qui, tout à coup tombé des nues, viendrait te saluer au milieu d'une rue en te disant : Bonjour, mon oncle : je suis fils de votre frère ou de votre mère. Tu trouverais cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux : aussi je n'en abordai pas un qui ne me traitât d'imposteur et de fripon. Ils accompagnèrent même de menaces ces deux épithètes : Croyez-nous, me dirent-ils ; ne vous arrê-

tez point à Gênes , de peur d'y passer fort mal votre temps. J'avais beau nommer mon père , et protester qu'il avait tenu son rang parmi les nobles génois , tous ses mauvais parens l'avaient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard qui , sans se découvrir, m'aborda d'un air doux et honnête. Mon fils , me dit-il, n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnaître pour un homme de leur sang ? Je répondis que oui, et je lui dis qui était mon père. Vous me parlez , reprit le vieillard, d'un noble que j'ai vu autrefois. Il est constant qu'il a dans cette ville des parens qui sont des gens considérables. Je vous dirai même que je connais un banquier qui doit avoir été des amis de votre père, et qui demain, car il est trop tard aujourd'hui, vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous mène chez lui, continua-t-il, venez loger dans ma maison. Je suis indigné de l'accueil que vos cousins vous ont fait ; ils devaient plutôt vous recevoir avec affection. Mais suivez-moi, et comptez que le

banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisait de me donner un logement, en remerciant grâce au ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avais garde de me défier d'un pareil personnage. Il avait l'air grave et débonnaire; sa tête chauve et sa barbe blanche rendaient sa mine vénérable. Il s'appuyait sur un bâton et portait une longue robe. Je le regardais comme un autre saint Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison, qui me parut un hôtel magnifique, il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe; mais le vieillard ne la quitta point par un excès de politesse, et renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles italiennes qui furent pour moi de l'hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une salle où pendant une heure entière il m'entretint des affaires d'Espagne; puis, venant insensiblement à celles de ma famille il me fit force questions, particulièrement sur ma mère, et je n'y répondis point en sot. L'entretien commençait à m'ennuyer, quand le valet revint. Ils eurent encore ensemble une petite conversation en italien, à la-

quelle je ne compris rien non plus qu'à la première ; mais, immédiatement après, le bonhomme, s'adressant à moi, me dit en espagnol : Je suppose que vous avez soupé ; il est temps de s'aller coucher : vous devez avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis, se tournant vers le domestique : Antonio Maria, poursuivit-il, conduisez ce gentilhomme au plus bel appartement de ma maison.

J'avais plus d'envie de manger que de dormir, ou plutôt je mourais de faim, ayant par malheur dîné ce jour-là fort sobrement à mon auberge pour mieux ménager ma pistole qui tirait à sa fin ; néanmoins, de peur d'abuser des bontés d'un hôte qui paraissait si disposé à me rendre service, je suivis son valet, comme si j'eusse eu le ventre plein. Ce domestique me fit d'abord traverser une enfilade de sept à huit pièces pavées d'albâtre, et toutes plus propres les unes que les autres ; de là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre, où il y avait un lit fort riche et bien garni, avec une tapisserie magnifique. Vous voyez votre chambre, me

dit Antonio Maria , et le lit qui vous est destiné : il n'y couche jamais que des princes ou des parens de mon maître.

Ce valet, après m'avoir laissé considérer un peu la richesse des ameublemens, s'offrit à me déshabiller ; mais je m'en défendis pour cause ; outre que je n'étais pas bien aise qu'il vît une chemise toute déchirée , mon habit avait besoin d'une main plus intéressée que la sienne à me l'ôter délicatement. Cependant, soit par malice, soit qu'il crût que je ne m'opposais à sa bonne volonté que par politesse , il revint à la charge ; et, se mettant en devoir de me servir malgré moi, il me prit et me tira si brusquement une manche, que, si je n'eusse pas eu la précaution de la tenir de l'autre main , il me l'aurait sans doute arrachée. Alors, le priant d'un air chagrin de me laisser en repos , j'allais tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colère. Je me retirai dans la ruelle, où, m'étant promptement défait de mes guenilles qui ne tenaient qu'à deux lacets, je me fourrai vite dans le lit, dont je sentis que les draps étaient propres et

parfumés ; après quoi je dis au valet qu'il pouvait emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il ; ce serait le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre , dont le plafond est fort élevé , de grandes chauve-souris , qui sont assez communes dans ce pays-ci , et dont vous seriez incommodé, si vous demeuriez sans lumière ; ajoutez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette ville certains esprits malfaisans , dont on serait infailliblement tourmenté, si l'on négligeait d'avoir dans les chambres des chandelles allumées, dont ces lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisait tous ces contes d'un air ingénu, et je les écoutais avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet Antonio Maria, dont la mine fourbe me devait être suspecte.

Il ne fut pas sitôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verroux, moins dans la crainte d'être volé que dans l'espérance d'empêcher par là les esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en sûreté, je me recou-

chai, et me mis à faire des réflexions sur les bontés du respectable vieillard chez qui je me trouvais. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais dessein, ce que je n'aurais pas manqué de faire si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me représentai qu'il fallait que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avait pas voulu se faire connaître ce soir-là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerais bien, disais-je, qu'à mon réveil je verrai venir un tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bientôt toutes mes petites commodités. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est ainsi qu'en me berçant des plus agréables pensées, je livrai peu à peu mes sens au sommeil le plus profond.

Quoique Antonio Maria m'eût dit que les esprits malfaisans étaient ennemis de la lumière, ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de diables qui entrèrent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces démons ; mais, leur intention n'étant

pas de respecter mon repos , ils s'approchèrent de mon lit , tirèrent les rideaux , me saisirent tous quatre , deux par les mains , deux par les pieds , et m'enlevèrent. Je me réveillai enfin , et , me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre diables , je demeurai tellement épouvanté , qu'on peut dire que j'étais plus mort que vif. Ils avaient la forme sous laquelle on représente un démon : de grandes queues , des masques effroyables , et des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix : à peine me restait-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore assez pour invoquer quelques saints dont les noms se présentèrent à mon esprit ; mais , quand j'aurais récité des oraisons , c'eût été autant de bien perdu , je n'aurais pu chasser ces lutins ; les exorcismes même auraient été inutiles. J'avais affaire à des diables baptisés. Ils me mirent dans une de mes couvertures , en prirent chacun un coin , et commencèrent à me berner avec tant de vigueur , qu'ils me lançaient jusqu'au plafond , contre lequel je m'imaginai à tout moment que j'allais me casser la tête ou quelqu'un de mes

bras. J'en fus quitte toutefois pour des contusions et des meurtrissures. Ils cessèrent enfin de me faire voltiger, soit par fatigue, soit qu'ils sentissent que ma peur était laxative. Ils me couchèrent tout rompu, puis, m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumière, et s'en retournèrent par où ils étaient venus.

Je demeurai dans ce pitoyable état jusqu'au lever du soleil, et la frayeur dont j'avais été saisi m'agitait encore, lorsque je fis un effort pour me lever, dans le dessein de sortir au plus vite d'une maison où l'on remplissait si mal les devoirs de l'hospitalité; mais je ne me levai ni ne m'habillai point sans ressentir de vives douleurs, dont je ne pouvais me rappeler la cause sans donner mille malédictions au vieillard qui m'avait fait traiter si cruellement. Ce n'était plus pour moi ce personnage si digne de vénération, cet homme de bien que je m'applaudissais d'avoir rencontré; c'était alors un vieux sorcier, damné dès ce monde.

Avant que de sortir de la chambre, je fus curieux de savoir par où les esprits malins y étaient entrés. J'examinai d'abord la

porte , et , la trouvant au même état où je l'avais laissée en me couchant , c'est-à-dire fermée aux verroux , je ne pouvais croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par là ; mais , ayant levé une tapisserie , j'aperçus une grande fenêtre qu'elle couvrait , et qui donnait sur le corridor. Elle était même encore ouverte , les lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit , de peur que les battus ne payassent encore l'amende , et je n'aspirais qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étais déjà dans la galerie lorsque Antonio Maria vint au-devant de moi pour me dire que son maître m'attendait dans une église à deux pas de là. Je ne lui répondis qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue ; ce qu'il fit d'un aussi grand sang-froid que s'il n'eût pas été un des démons qui m'avaient si bien berné. Dès que j'eus la clef des champs , je ne demandai pas mon reste ; je m'enfuis tout à coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force ! j'allais comme la pensée.

D'abord que je me vis en liberté , ma faim , que la crainte avait suspendue , recom-

mença de se faire sentir, et devint telle, qu'il me fallut, pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite et un morceau de pain, que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville; mais, alors apercevant une taverne, j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage; de manière qu'après un petit repas je pris la route de Rome en m'occupant du gracieux accueil que mes parens m'avaient fait, et surtout de celui du vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avait procurée en me menant loger chez lui, et d'en tirer vengeance, si la fortune m'en fournissait l'occasion.

CHAPITRE II.

Du parti que Guzman prit en sortant de Gênes.

JE m'éloignais de Gênes sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblais à un échappé de la bataille de Roncevaux, et je marchais toujours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin j'arrivai à un bourg à dix milles de Gênes, et je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole; ensuite, m'abandonnant à la Providence, je poursuivis mon chemin.

Je me trouvai bien heureux d'être accoutumé à la mauvaise fortune, et d'avoir déjà quelques principes de l'art de gueuser; sans cela, que serais-je devenu? J'aurais été fort à plaindre; au lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain on peut sans argent voyager en Italie. Il faut ren-

dre cette justice aux Italiens, qu'il n'y a point dans le monde de nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçus en chemin, et que je gardai. On me donnait dans les villages plus de viande et de pain que je n'en pouvais manger. La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit malaisés qui veulent sacrifier à la paresse; aussi je m'acoquimai si fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il est vrai que, me voyant dans la capitale du monde catholique avec assez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller présenter mes services à quelque grand seigneur; mais je résistai courageusement à ce désir, qui me parut une tentation du diable.

Oh! oh! Guzman, me dis-je à moi-même, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Tolède? Si, par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point

de condition , qui vous nourrira , mon ami ? d'ailleurs pensez-vous qu'un bel habit neuf soit propre à rendre le monde charitable. Détrompez-vous ; vous ferez beaucoup mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi , profitez de vos vieilles folies au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille , et n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte je tirai ma bourse et lui fis un nouveau nœud ; puis apostrophant les espèces qui étaient dedans : Demeurez enfermées là , leur dis-je , jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome , et à demander l'aumône en gueux qui déjà se croyait un maître , et qui pourtant n'était encore qu'un apprenti en comparaison des mendians de ce pays-là. Il y en eut entre autres un jeune qui , remarquant de quelle façon je m'y prenais , jugea que j'avais besoin de leçons , et voulut bien m'en donner. Nous nous associâmes tous deux ; et , pour me rendre plus utile à la société , il m'apprit les différentes manières et les

tons divers dont il fallait demander aux uns et aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devait tenir. Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives et lamentables dont les gueux font retentir les airs; ils mettent plus volontiers la main à la poche quand on leur demande simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes sont dévotes à la sainte Vierge, les autres à Notre-Dame du Rosaire, c'est par là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres et des méchantes langues. Ces sortes de vœux, faits en termes énergiques et d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'âme.

Il m'enseigna de plus de quelle manière on pouvait inspirer de la compassion aux riches, et, ce qui est encore plus difficile, aux dévots de profession. En un mot, je reçus de lui de si bonnes instructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne savais que faire de tout ce qu'on me donnait. Je con-

naissais déjà Rome, depuis le pape jusqu'au dernier de ses marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avais divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitais régulièrement un chaque jour. Je n'étais pas moins exact à parcourir les églises quand on y célébrait des fêtes, et je faisais alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menues monnaies. A l'égard des morceaux de pain qui m'étaient ordinairement donnés aux portes des maisons, j'en vendais le superflu aux pauvres honteux, qui, par la secrète assistance des fidèles, étaient en état de les payer comptant. Des villageois, et d'autres gens qui engraisaient de la volaille et des cochons, en achetaient aussi; mais les faiseurs de pain d'épice étaient ceux de mes chalands avec qui je trouvais le mieux mon compte. Je faisais encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'apportaient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne pouvaient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, surtout pendant l'hiver.

Depuis ce temps-là, ayant fait connais-

sance avec les premiers docteurs de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils et par leur exemple. J'allais avec eux dans les grandes maisons, quand on y faisait des aumônes publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'hôtel de l'ambassadeur de France, j'entendis un de mes confrères qui disait derrière moi : Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol ; il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en veut point. Cela nous perd : on juge par là que les pauvres pour la plupart en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens, qui me connaissait, ayant ouï ces paroles, dit au gueux qui venait de les prononcer : Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un étranger qui n'est pas encore instruit de nos règles ? Laissez-moi faire ; je veux l'endoctriner. Il n'a pas la tête dure, et je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appela tout bas, et, me tirant à l'écart, il

me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne j'étais, comment je me nommais, depuis quel temps je demeurais à Rome; et quand j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me représenta, mais avec beaucoup de douceur, les considérations mutuelles que les pauvres se devaient les uns aux autres pour le *decorum* de la gueuserie; qu'ils étaient obligés d'être unis et de s'entendre comme des frères en foire. De là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des secrets qui me firent bien connaître que j'étais encore fort au-dessous de ces grands hommes. Il m'apprit, entre autres choses dont je n'avais de ma vie entendu parler, de quelle façon je pouvais élargir mon estomac, et manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devais, lorsque je mangerais devant le monde, faire paraître une extrême avidité. Ce qui était essentiel, disait-il, pour persuader que les pauvres mouraient de faim. Après cela il finit en me disant à quelles heures il fallait que j'eusse soin de me rendre à tels et tels en-

droits, dans quelles maisons il m'était permis d'entrer dans la cuisine, et même jusque dans la chambre, et il me marqua celles dont il m'était défendu de passer la porte.

Je m'imaginai qu'il avait épuisé la matière, et cependant toutes ces choses n'étaient encore rien au prix des lois de la gueuserie. Il me les fit lire chez lui, où il me mena dès que l'aumône de l'ambassadeur de France eut été distribuée. Il ne se contenta pas de me donner la lecture de ces lois admirables, il m'en laissa prendre une copie, afin, me dit-il, que, cessant d'y contrevenir par ignorance, je ne commis plus d'actions scandaleuses. Je n'ai pas cru, lecteur, devoir supprimer ces statuts. Je vais te les rapporter tels qu'ils me furent communiqués. S'il y a des personnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs basses, est-il juste que, pour m'accommoder à l'excès de leur délicatesse, je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaisir?

CHAPITRE III.

Les lois de la gueuserie.

COMME les gueux de chaque nation se font distinguer par la manière dont ils demandent l'aumône ; que les Allemands mendient par troupes et en chantant, les Français en priant, les Flamands en faisant des révérences, les Bohémiens en disant la bonne aventure, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglais en injuriant, et les Espagnols en grondant d'un air orgueilleux, nous leur ordonnons à tous d'observer les statuts suivans, sous peine de désobéissance :

1°. Nous défendons à tout mendiant blessé ou estropié, de quelque nation qu'il soit, de paraître dans les endroits où seront d'autres gueux pleins de vigueur et de santé, à cause de l'avantage qu'il aurait sur eux ; comme aussi nous faisons défense à ceux qui n'ont aucune incommodité de faire aucune liaison, de quelque façon que ce puisse être, avec des aveugles, diseurs d'o-

raisons, saltimbanques, poètes, musiciens, captifs rachetés, ni même avec de vieux soldats échappés d'une déroute, non plus qu'avec des matelots sauvés d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour subsister, leur manière de gueuser étant différente, il est nécessaire que chaque société s'en tienne à ses réglemens.

2.° Nous ordonnons que dans chaque pays les mendiants aient des tavernes fixes, où puissent présider trois ou quatre de leurs anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité, auxquels dits anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir dans lesdites tavernes de toutes les affaires du monde, et de dire avec liberté tout ce qu'ils en pensent ; permettons en même temps aux autres gueux de conter leurs faits héroïques, ainsi que les exploits de leurs prédécesseurs, et de parler de batailles où ils ne se seront point trouvés.

3.° Que tout pauvre mendiant soit tenu de porter à la main un bâton, ferré même, s'il se peut, pour s'en servir dans l'occasion, à peine de s'en repentir.

4.° Qu'il prenne garde surtout d'avoir sur lui quelque chose de neuf; que tous ses vêtemens soient usés, déchirés ou rapiécetés, rien ne produisant un plus mauvais effet que de gueuser avec un habit neuf: bien entendu toutefois que, si, en demandant l'aumône, un mendiant reçoit quelque hardie neuve, il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçue, mais non pas plus long-temps; nous voulons qu'il s'en débarrasse dès le lendemain.

5.° Pour prévenir toute dispute qui pourrait naître entre les confrères pour les poses, nous entendons que l'ancienneté de la possession prévale, et qu'on n'ait aucun égard pour les personnes.

6.° Que deux mendiants, infirmes ou estropiés, gueusent ensemble s'ils veulent, et se traitent de frère; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour à tour d'un ton de voix différent, et de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent sur la même ligne des deux côtés d'une rue, en chantant chacun ses disgrâces, et qu'ils partagent ensuite ce qu'ils auront gagné.

7.° Qu'il soit permis à un gueux de porter pendant l'hiver un vieux torchon sur sa tête en guise de bonnet, tant pour se garantir du froid que pour faire le malade. De plus, il pourra se servir de deux potences, et avoir un pied attaché au derrière.

8.° Tout mendiant peut avoir bourse et bourson; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans son chapeau;

9.° Qu'aucun de nos confrères n'ait l'indiscrétion de découvrir les mystères de notre société aux personnes qui n'y seront pas initiées.

10.° Si quelqu'un de nos pauvres est assez heureux pour faire une découverte dans l'art de gueuser, il faut qu'il la communique à la compagnie, afin qu'elle puisse s'en servir, les biens de l'esprit devant être communs entre tous les frères gueusans. Cependant, pour récompenser l'inventeur et mieux exciter son génie à découvrir de nouvelles ruses, nous lui accordons un privilège exclusif pour jouir trois mois de son travail, et pendant ce temps-là nous défendons à tous ses autres confrères de le contrefaire, à peine de confiscation à

son profit de tout ce qu'ils pourraient avoir gagné par ce moyen.

11.° Nous exhortons les frères à s'indiquer franchement et de bonne foi les uns aux autres les maisons où ils auront appris que l'on doit faire la charité publiquement ou en particulier, spécialement les maisons où l'on joue, et celles où les galans vont courtiser leurs dames, les aumônes étant certaines dans ces endroits-là.

12.° Que nos gueux soient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chasse, comme chiens couchans et lévriers, ni même des roquets, les aveugles seuls ayant droit de se faire accompagner dans la ville par un petit chien attaché à une ficelle. Cette défense pourtant ne regarde pas ceux de nos frères qui ont des chiens à talens. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires; qu'ils les fassent danser ou sauter dans des cerceaux; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'arrêter devant la porte d'une église où il y aura d'autres gueux de la société, attendu que cela porterait à ceux-ci un notable préjudice.

15.° Qu'un mendiant se garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poisson pour son compte, à moins que la nécessité ne l'y oblige ; car cette action est d'une très-dangereuse conséquence.

4.° Nous permettons aux gueux qui n'ont point d'enfans d'en louer jusqu'à quatre pour les mener avec eux dans les églises les jours de fêtes ; mais qu'ils n'en prennent pas au-dessus de cinq ans, et, s'il se peut, que ces enfans paraissent jumeaux. Si c'est une femme qui les mène, qu'elle ne manque pas d'en avoir un pendu à la mamelle ; et si c'est un homme, qu'il ait soin d'en porter toujours un entre ses bras ; il tiendra les autres par la main.

15.° Que ceux qui auront des enfans les dressent, jusqu'à l'âge de six ans, à bien quêter dans les églises ; qu'ils les laissent aller seuls, sans pourtant les perdre de vue, après leur avoir appris à demander l'aumône pour leurs pères et mères qui sont dans leur lit, malades à l'extrémité. Mais sitôt que ces mêmes enfans auront attrapé leur septième année, nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre

conduite, comme déjà majeurs ; et qu'on se contente de les assujettir à se rendre au logis aux heures réglées.

16.° Les gueux de la vieille roche, ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs ancêtres qui les ont élevés dans la gueuserie, ne consentiront jamais que leurs enfans embrassent une autre profession que la leur, ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un ; et si ces enfans veulent se montrer dignes de leurs pères, ils auront en horreur toute autre condition.

17.° Quoique la sainte paresse soit la première divinité dont nous encensions les autels, nous jugeons à propos de prescrire à nos mendiens les heures auxquelles ils doivent se lever. Qu'ils soient habillés et même sortis de chez eux à sept heures en hiver et à cinq en été ; qu'ils se mettent encore plus tôt en campagne, s'ils se sentent le cœur au métier ; et qu'ils se retirent dans leurs gîtes une demi-heure avant la nuit, si ce n'est dans les cas extraordinaires, et qui leur seront annoncés par les anciens de la société.

18.° Seront déclarés infâmes et bannis de la compagnie tous ceux qui seront assez hardis pour escamoter, recéler, dépouiller les petits enfans, ou faire d'autres friponneries.

19.° Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous statuons et ordonnons qu'à l'avenir un frère qui aura douze ans accomplis ne sera plus obligé de faire que trois années de noviciat, au lieu de cinq; et nous prétendons qu'après ledit temps de trois années il soit tenu pour profès, et reconnu pour un sujet qui a dûment satisfait à l'institution.

20.° Nous exigeons en même temps dudit frère qu'il fasse serment d'être fidèle à la société, de ne la point quitter, et de ne songer jamais à se soustraire à notre obéissance sans notre congé spécial; promettant encore de garder religieusement nos statuts sous les peine portées par eux.

CHAPITRE IV.

De l'aventure désagréable qui arriva au pauvre Guzman en gueusant dans la ville de Rome pendant le temps de la méridienne.

OUTRE ces lois, le docteur qui venait de me les communiquer m'en apprit encore d'autres, qu'il me dit avoir été établies par les plus fameux mendiants d'Italie, et particulièrement par le célèbre Albert, surnommé par excellence Messer Morcon, c'est-à-dire Grand-Boyau, que l'on regardait à Rome comme le généralissime des gueux. Il méritait véritablement ce titre, et même celui de prince de la gueuserie, ou, si vous voulez, d'archigueux de la chrétienté.

Il était digne de gouverner l'empire des fainéans, tant à cause de sa bonne mine que de ses mœurs et de son esprit. Il mangeait dans un seul repas deux fressures entières de mouton, avec les pieds, une tétine

de vache, et dix livres de pain, sans parler des graillons dont il était rarement dépourvu : ajoutez à cela qu'il buvait à proportion. Il est vrai qu'il recevait en récompense plus d'aumônes lui seul que dix pauvres des plus estropiés ; aussi avait-il besoin d'une plus grande assistance que les autres. Quoiqu'il mangeât toutes les provisions qu'on lui donnait, et qu'il employât tout son argent à boire, il se trouvait souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres gueux, qui, comme ses vassaux, se faisaient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais soûl ni de vin ni de viande. Il allait ordinairement, en hiver comme en été, l'estomac et le ventre nus ; point de chemise, point de bas. Il avait la tête découverte en tous temps, le menton bien rasé, et la peau si luisante, qu'elle semblait avoir été frottée de lard.

Entre autres réglemens que fit ce Messer Morcon pendant son règne, il y en a un qui mérite bien d'être rapporté. Il ordonna aux mendiants de sa société de coucher sur la terre sans matelas ni oreiller, et de cesser de gucuser dans la journée dès qu'ils

auraient gagné de quoi vivre tout le jour, disant qu'un véritable gueux devait être entièrement abandonné à la Providence et ne songer jamais au lendemain.

J'appris par cœur toutes les lois de gueuserie que mon docteur m'avait enseignées ; mais je me contentais d'observer les plus essentielles. Néanmoins , comme j'avais l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassais , il m'arrivait souvent de hasarder des démarches qui ne tournaient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut entre autres celle que je fis un jour du mois de septembre. Il faisait une chaleur excessive ; je m'avisai l'après-dînée , entre une heure et deux , d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étais mis dans la tête qu'on ne manquerait pas de croire qu'il fallait que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un temps si chaud. Je comptais que ce serait à qui m'apporterait des vivres ou de l'argent ; néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faisais retentir

l'air que des rebuffades et des injures.

Je gagnai un autre quartier, dans l'espérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton ; personne ne me répondit. Je recommençai jusqu'à trois ou quatre fois très-rudement ; mais, dans le temps que je m'obstinais à vouloir que quelqu'un de la maison me fît connaître qu'on m'y entendait, il parut à une fenêtre un garçon de cuisine, qui lavait apparemment la vaisselle, et qui, pour prix de mon opiniâtreté, me versa sur la tête une chaudronnée d'eau bouillante ; après quoi il se mit à crier : *Gare l'eau là-bas.*

Sitôt que je me sentis baptiser si chaudement, je poussai un cri effroyable et fis mille grimaces, comme si j'eusse souffert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde. Les uns blâmèrent le garçon de cuisine ; mais tous les autres me dirent que j'avais tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormaient, et que, si je n'avais point envie de prendre du repos, je ne devais pas du moins troubler celui des

autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchés de compassion, et qui, pour me consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnaie, avec quoi je me retirai pour aller m'essuyer au logis. C'est fort bien fait, me disais-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point?

J'étais déjà fort près de chez moi lorsqu'un des plus anciens de notre société, et mon voisin, m'appela. J'entrai dans une cave où il faisait sa résidence. Il me présenta un vieux tabouret boiteux, et quand je fus assis, il me demanda d'où je venais, de quel bain je sortais, et qui m'avait si bien ajusté. Je lui contai mon aventure. Il en rit de tout son cœur. C'était un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé et destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Guzman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il coule dans tes veines un sang trop chaud. Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de

t'écarter de nos coutumes ? Mais, puisque nous sommes tous deux du même pays, et que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premièrement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les bourgeois, aussi-bien que les personnes de qualité, font dans ce temps-là ce que nous appelons la sieste en Espagne, et c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, et qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis, ou qu'on n'y veut pas être ; et par conséquent il doit passer son chemin sans s'arrêter à perdre là son temps. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison ; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui savent bien nous distinguer des autres hommes, et qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haïssent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner, poursuivit-il, c'est de t'avertir que

tu es Espagnol ; ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi, quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches qui non-seulement ne nous assistent jamais , mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ses discours durs que par des paroles pleines de douceur et d'humilité. Autre conseil très-important. Si par hasard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'approches d'un cavalier qui, dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôte son gant et met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action ; mais, si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin et ne gronde pas entre tes dents ; car peut-être a-t-il près de lui un autre cavalier qui veut te faire l'aumône, et que tes murmures détourneraient de son dessein.

Après que le vieux Cordouan m'eut donné ces préceptes politiques , il m'apprit de quelle manière on pouvait faire naître une fausse lèpre et des ulcères ; comme on fai-

sait enfler une jambe ; par quelle adresse un bras paraissait tout disloqué, et avec quoi l'on rendait un visage plus pâle que celui d'un mort. Il possédait enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissés à personne. En effet, il cessa de vivre peu de jours après.

CHAPITRE V.

De l'agréable vie que Guzman menait avec ses confrères. Relation du voyage qu'il fit à Gqête. Histoire d'un gueux qui mourut à Florence.

MALGRÉ la disposition textuelle du dixième statut de la gueuserie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes confrères des secrets du Cordouan, qui ne les avait révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze, et nous passions le

temps à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventait. Il y avait même des gueux qui découvraient des manières de bénédictions dont ils faisaient trafic, et qu'ils vendaient aux autres, qui les achetaient à cause de la nouveauté.

Les jours de fête nous étions de grand matin dans les églises, où il y avait indulgence plénière. Nous nous empressions à occuper les meilleures places. C'était à qui serait auprès du bénitier ou à l'entrée de la chapelle de la station. Nous y demeurions toute la matinée, et le plus souvent nous sortions de la ville le soir pour courir les villages des environs, aussi-bien que les fermes et les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guère sans être chargés de pièces de lard, de pain, d'œufs et de fromages, quelquefois même de vieilles hardes, tant nous savions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venait à paraître sur notre chemin, du plus loin que nous l'apercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives et à demander l'aumône pour lui donner tout

le temps de mettre la main à la poche : autrement elle aurait pu passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs bourgeois ensemble, et que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouait son rôle. L'un faisait le boiteux, l'autre l'aveugle, celui-ci le manchot, celui-là le muet ; un autre se tordait la bouche ou marchait les jambes renversées ; un autre marchait avec des potences ; nous faisons enfin toutes sortes de figures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête pour rendre la scène plus touchante.

Il fallait entendre les vœux que nous faisons pour tirer la moelle de leur bourse ; nous souhaitons que Dieu leur voulût donner des enfans, bénir leur commerce et leur conserver la santé ; par de semblables souhaits nous les engageons à remplir les nôtres. Il ne se faisait pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aile ; nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre

à l'endroit où se donnait la fête, et d'y trouver nos franchises lippées. Hôtels d'évêques, de cardinaux, d'ambassadeurs, toutes les grandes maisons nous étaient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eussions rien.

Je ne sais comment mes camarades se trouvaient affectés quand ils recevaient la charité des mains d'une dame jolie; pour moi, misérable pécheur, lorsque je me présentais devant une jeune personne qui m'enchantait par sa figure, je lui demandais l'aumône en face, et la regardais fixement entre deux yeux. Si elle me donnait elle-même de l'argent, je pressais tendrement sa main entre les miennes, et la baisais avant qu'elle m'échappât. Mais je faisais cette action téméraire d'un air si respectueux, ou, pour mieux dire, si hypocrite, que la dame, n'étant point en garde contre mon plaisir, prenait ce trait insolent pour un transport de reconnaissance.

Les plaisirs de la vie, que l'on croit faits pour les grands du monde et pour les riches,

sont plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût et plus de tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auraient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander et recevoir sans peine et sans honte, c'est un privilège que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains, qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples ; mais la différence qu'il y a entre les souverains et les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, et qu'au contraire les autres n'en demandent guère qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des mendiants ; mais tous ne connaissent pas leur bonheur. La plupart, uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité ; ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès, et sans crainte d'avoir mal placé son argent ; d'être au-dessus des intrigues d'état, des affaires, du négoce, et de tous les embarras où les autres sont plongés jusqu'à

leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devait être un grand philosophe !

Je croirais volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de temps en temps cette malicieuse déesse ne prenait plaisir à l'exercer sur eux en leur faisant éprouver de petites disgrâces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un homme qui pouvait déjà se donner pour habile dans le métier ne serait pas plus tôt dans ce pays-là, qu'il tomberait sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas sitôt rendu, que, me couvrant la tête d'une fausse teigne, que je savais admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hasard, et, après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitans des deux sexes suivirent son exemple, et ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fête, ma teigne me paraissant une invention usée, il

me prit envie d'avoir un ulcère à la jambe; et je m'en fis bientôt venir un en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avait enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qu'il me semblait, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causait mon ulcère, je m'attirai les yeux des personnes qui passaient. Il me parut même que j'excitais leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avais négligé de le rendre pâle, démentît mes plaintes et dût inspirer de la défiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près, et je recevais plus d'aumônes seul que tous les autres gueux qui étaient là, et qui m'auraient voulu au diable avec mon ulcère.

Le gouverneur, pour mes péchés, s'avisa de venir entendre la messe dans cette église. Il jeta la vue sur moi, et me reconnut à la voix. Il lui aurait été impossible de me démêler autrement, puisque j'avais alors

la tête enveloppée d'une serviette qui me descendait jusque sur le nez. C'était un homme qui avait de l'esprit et beaucoup d'expérience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même : Depuis quatre jours que j'ai vu ce drôle-là, se peut-il qu'il lui soit venu un ulcère à la jambe ? Il y a quelque chose là-dessous : approfondissons un peu cela. Mon ami, me dit-il en m'adressant la parole, vous êtes tout nu ; votre misère me touche ; suivez-moi, je veux vous faire donner une chemise.

J'eus l'imprudence de lui obéir, sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein ; car, pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avait, je te réponds que, malgré les gens de sa suite, je me serais dérobé au châtement qu'il me préparait. Lorsque nous fûmes arrivés chez lui, il m'envisagea d'un air si froid et si sévère, que j'en conçus un malheureux présage ; puis il me demanda si ce n'était pas moi qu'il avait vu à la porte d'une église, la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette question, et n'eus pas la hardiesse de ré-

pondre que non. Là-dessus, il voulut voir ma tête, et, n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit : Apprends-moi par quel remède singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avais il y a quatre jours; de plus, ajouta-t-il, je ne conçois pas comment, avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcère à la jambe. Seigneur, lui répondis-je tout déconcerté et ne sachant ce que je disais, je l'ignore.... mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signifiait, et j'aurais fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été fermée; mais elle l'était, et il n'y avait pas moyen de m'échapper. Enfin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe, et, tout habile homme qu'il était, il y aurait peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui eût dit tout bas les raisons qu'il avait pour me croire un fourbe. Après cela le chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité. Il observa de nouveau l'ulcère, et dit d'un air

de capacité : Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil ; qu'on m'apporte de l'eau chaude , et je vous prouverai ce que j'avance. On fit aussitôt chauffer de l'eau , avec quoi le chirurgien me lava et frotta la jambe , qui devint en un instant si nette et si saine , que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le gouverneur, jugeant qu'il était de son devoir de récompenser mon adresse , me fit donner la chemise qu'il avait eu la bonté de me promettre ; elle me fut appliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux domestique , qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage ; après quoi l'on me pria de sortir de la ville sur-le-champ , en m'assurant que j'en recevrais bien davantage si je m'avisais d'y revenir. Il y avait du superflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte ; il suffisait, pour m'en ôter l'envie , que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville en serrant les épaules , et je regagnai le plus tôt qu'il me fut possible les terres du pape. Je donnai mille bénédictions à ma

chère Rome dès que je l'aperçus ; je pleurai de joie en la revoyant , et souhaitai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser.

J'allai rejoindre mes camarades , à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sué , ils se seraient longtemps moqués de moi , d'avoir été de gaité de cœur me faire fouetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avais parcouru par curiosité quelques villages voisins ; mais qu'il me semblait que hors de Rome il n'y avait point de salut pour les gens de notre espèce. J'avais effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction , où nous étions si bien nourris , et où nous recevions tous les jours quelques menues monnaies. Grain à grain la poule remplit son ventre. Nous amassions notre argent , et , après l'avoir converti en or , nous le portions cousu à nos vêtemens sous des pièces qui cachaient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvait dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avait parmi nous de vieux coquins qui portaient sur eux des trésors. Les pauvres sont avares et cruels ; ils possèdent ces deux vices

au suprême degré. Je puis te citer un exemple fort singulier de leur avarice et de leur cruauté , en t'apprenant l'histoire d'un gueux que j'ai connu ; elle est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Un pauvre mendiant génois, nommé Pantalón Castelleto, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir. Pour cet effet, abusant de la facilité qu'il y a de disloquer et de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau-né, il eut la barbarie d'estropier le sien. Peut-être, lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux gueux. J'en demeure d'accord : les mendiants de toutes les nations du monde sont sujets à cette inhumanité pour exciter la compassion des peuples ; mais notre Pantalón , comme Génois , voulut surpasser tous les pères là-dessus ; il défigura son fils de telle façon, qu'il en fit un monstre sans pareil. Ce malheureux enfant, en qui tout était contrefait, à l'exception de la langue et des bras, auxquels on n'avait pas touché,

étant sorti de l'enfance, allait par les rues, dans une espèce de cage, sur un petit âne qu'il conduisait lui-même avec ses mains.

Si son corps n'avait pas la forme humaine, en récompense son esprit était excellent. Il en donnait des marques à mesure qu'il avançait en âge. Il faisait surtout des reparties si plaisantes et si spirituelles, que tout le monde en était charmé. Il recevait de grandes aumônes, qu'il ne devait pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspirait. Fait comme il était, il ne laissa pas de vivre soixante-douze ans, après lesquels il tomba malade; et sentant bien qu'il mourrait de sa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour confesseur un habile et bon religieux qu'il connaissait; et, s'étant entretenu avec lui de ses affaires, tant spirituelles que temporelles, il fit venir un notaire et lui dicta son testament dans ces termes : *Je laisse mon âme à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre, et je veux être enterré dans ma paroisse. Item, j'ordonne que mon âne soit vendu, et que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à payer*

les frais de mon enterrement. Pour le bât, je le lègue au grand-duc mon seigneur, à qui il appartient de droit, et que je nomme exécuteur testamentaire et mon héritier universel.

Ce gueux mourut peu de jours après, et son testament, rendu public, devint le sujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avait été toute sa vie un plaisant et un rieur, s'imaginait qu'il n'avait fait cet acte, qui paraissait burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le public; mais le grand-duc en jugea tout autrement. Comme il avait cent fois entendu parler du testateur et de son bon esprit, il soupçonna que le testament n'était pas sans mystère. Pour s'en éclaircir, il se fit apporter dans son palais le bât dont il avait hérité. Il ordonna qu'on le défit en présence de toute la cour, qui ne fut pas peu surprise d'en voir sortir diverses pièces d'or; jusqu'à la valeur de trois mille six cents écus, de quatre cents maravédis chacun. On sut après cela que c'était par l'avis de son confesseur qu'il avait ainsi disposé de

son bien , dont le grand-duc , en prince juste et pieux , fit un très-bon usage , puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelques messes à perpétuité pour le testateur.

CHAPITRE VI.

De la compassion que Guzman fit à un cardinal , et quelle en fut la suite.

UN beau jour , m'étant levé de grand matin , suivant ma coutume , j'allai m'asseoir à la porte d'un cardinal qui passait pour un des plus charitables de Rome. J'avais pris la peine de faire enfler une de mes jambes , sur laquelle on voyait un ulcère à braver l'examen des plus clairvoyans chirurgiens. Je n'avais pas oublié pour le coup de rendre mon visage pâle : je n'aurais pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus tristes accents que ma voix pouvait former ; et , demandant douloureusement l'aumône , j'attendris plusieurs domestiques qui entrèrent ou sortirent. Ils me donnèrent quelque

chose. Mais je ne faisais que peloter en attendant partie. C'était au maître que j'en voulais. Il parut enfin. Sitôt que je l'aperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, et je l'apostrophai dans ces termes : O noble chrétien, ami de Jésus-Christ, ayez pitié de ce pauvre pécheur affligé, qui se trouve estropié à la fleur de son âge. Que votre éminence, monseigneur, soit touchée de ma misère; et louée soit la passion de notre rédempteur !

Le cardinal, qui était un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre ; et, ne regardant que Jésus - Christ dans ma personne, il dit aux domestiques qui le suivaient : Prenez ce pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon appartement. Qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent ; qu'on lui donne du linge blanc ; qu'on le mette dans mon propre lit, et qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur-le-champ. O charité, qui doit faire honte à tant de prélats qui croient que le ciel leur doit encore du reste quand ils font la moindre at-

tention à la misère d'un pauvre ! Mon cardinal ne se contenta point de cela ; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir ; et, après leur avoir promis de les bien récompenser, il sortit pour aller où ses affaires l'appelaient.

Sur la foi de cette promesse, les chirurgiens commencèrent à considérer mon ulcère, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il semblait effectivement que la gangrène y fût déjà. Néanmoins cela n'était que l'effet de quelques herbes, et ne durait qu'un certain espace de temps ; après quoi, si l'on n'avait soin de renouveler le secret, la jambe redevenait dans son état naturel. Mes examinateurs quittèrent leurs manteaux, tirèrent leurs étuis, demandèrent du feu dans un réchaud, du linge blanc et fin, du lait et des œufs. Pendant qu'on se disposait dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitaient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avais, et si je ne savais point quelle en pouvait être la cause ; si je buvais

du vin, et quelle était ma nourriture ordinaire. En un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens - là ont coutume de faire en pareille occasion, et auxquelles je ne répondis rien, tant j'avais l'esprit troublé et effrayé du terrible appareil qui se présentait à ma vue. J'étais dans une grande perplexité, ne sachant à quel saint me vouer; car je ne croyais pas qu'il y en eût au ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins alors de ce qui m'était arrivé à Gaëte, et je craignis même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné et retourné vingt fois ma jambe, se retirèrent dans une autre chambre pour s'entretenir plus en particulier et se communiquer leurs observations. J'eus un affreux pressentiment de cet entretien; j'appréhendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre et les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyais déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte; et, prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces messieurs qui

disait à l'autre : Confrère, voilà de quoi nous occuper long-temps, pour peu que nous voulions nous entendre. Le feu est à cette jambe, et nous pouvons mener cela bien loin. Vous moquez-vous ? répondit l'autre. Il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main ; c'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avait parlé le premier ; par saint Côme, je me connais en ulcères, et je soutiens qu'en voici un gangrené. Non, non, mon ami, repartit l'autre ; croyez-moi, notre patient est un fourbe, il n'a point de mal véritable. Je sais bien de quelle façon il s'est fait venir ce faux ulcère. J'en ai déjà vu de semblables, et je connais les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est.

A ces mots, le chirurgien qui avait été ma dupe en fut tout honteux ; mais, s'imaginant qu'il y allait de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se rendit point à celui de son camarade ; ce qui fit naître entre eux une dispute qui serait devenue très-vive, si le plus habile des deux

n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son confrère de vouloir examiner de nouveau ma jambe. Faites-y , lui dit-il , plus d'attention : vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers , répondit l'autre chirurgien ; je vais y regarder de plus près ; et si je trouve en effet l'ulcère tel que vous le dites , j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'est pas assez , répliqua le premier : en reconnaissant votre erreur , il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'est pas juste , s'écria son compagnon. Ne vous applaudissez pas tant d'une pareille découverte , je la pouvais faire aussi bien que vous , et je prétends que nous partageons également l'honoraire que son éminence nous donnera. Ils s'échauffèrent tous deux là-dessus ; et plutôt que de céder l'un à l'autre , ils résolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtaient à cette résolution , je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai brusquement dans la chambre où ils étaient ; je me jetai à leurs pieds , et pleurant à chaudes larmes , car

j'avais un talent tout particulier pour cela , je leur adressai ces paroles : « Mes chers seigneurs , ayez pitié de votre semblable : je suis un homme comme vos seigneurics. Vous savez qu'aujourd'hui les riches sont si durs , que les pauvres , pour les attendrir , sont obligés de se couvrir le corps de plaies , et de se martyriser : encore nous arrive-t-il souvent de nous mettre sans fruit dans un état de souffrance , ou du moins pour une misérable aumône qui nous en revient. Au reste , que gagnerez-vous à découvrir ma tromperie ? Vous perdrez la récompense qui vous a été promise , et qui ne peut vous échapper , si vous voulez que nous agissions tous trois de concert. Vous pouvez hardiment vous fier à moi ; la crainte du châti-ment vous répond de ma discrétion. »

Mes chirurgiens , après avoir fait leurs réflexions , se déterminèrent à profiter de l'occasion qui se présentait d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord , nous repassâmes dans la chambre de son éminence , où ces deux messieurs , m'ayant fait asseoir sur le lit , recommencèrent à considérer ma jambe. Ils y

mirent des emplâtres avec les drogues qu'ils jugèrent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle était. Ils la bandèrent ensuite, l'enveloppèrent d'une serviette; puis, voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, et me recouchèrent. Son éminence, inquiète et très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcère, qui lui avait paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable : il a déjà la gangrène à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu; mais il nous faudra du temps pour en venir à bout. Il est bien heureux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains : un jour plus tard il était mort; et c'est sans doute pour lui sauver la vie que le ciel l'a envoyé à la porte de votre éminence.

Ce rapport fit plaisir à monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvaient employer tout le temps qu'ils voudraient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne

rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il aurait soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avait en eux, et l'assurèrent qu'ils ne manqueraient pas de me venir voir d'un et l'autre deux fois le jour, attendu qu'il leur faudrait, disaient-ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourraient faire sur mon mal. Ils se retirèrent après avoir parlé de cette sorte; ce qui me rendit l'esprit plus tranquille, car jusqu'à ce moment je m'étais toujours défié de ces deux bourreaux; j'avais craint qu'ils ne découvrirent ma fourberie, quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus longs que trois siècles, tant il est difficile de perdre l'habitude de jouer et de gueuser. J'avais beau être couché et nourri comme monseigneur même, tout cela ne m'empêchait point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils cédèrent à mes importunités. Ils cessèrent d'en-

tretenir l'ulcère ; et quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, et renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son éminence, pendant le cours de ma fausse maladie, m'était venue visiter fort souvent. J'avais eu plusieurs entretiens avec ce saint prélat, qui, m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissait, m'avait pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service et me mettre au nombre de ses pages ; honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser.

CHAPITRE VII.

Il devient page de son éminence, et fait mille espiégleries.

ME voici donc tout à coup devenu page. C'était avoir fait un grand saut, quoique de fripon à page il n'y ait que la main, ou, pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près, ce

soit la même chose. Mais c'était tirer un poisson hors de l'eau que de m'arracher à la mollesse. La gueuserie était mon élément. Accoutumé aux soupes d'Égypte, je n'aimais que la taverne; c'était là mon centre. Je trouvais bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisait que par compas et par mesure; où tantôt, le flambeau à la main, j'étais occupé à monter ou à descendre pour éclairer les personnes qui entraient ou qui sortaient, et tantôt j'étais obligé de faire le pied de grue dans une chambre, où je demeurais debout deux heures entières en attendant les ordres qu'on me voudrait donner; toujours prêt à suivre les carrosses la nuit comme le jour, ou bien à servir à table et à dévorer des yeux tous les plats que je voyais dessus. En un mot, il fallait que je fusse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services, et cela depuis le premier jour de janvier jusqu'au dernier de décembre.

Ah ! misérable esclave, me diras-tu, quel profit tirais-tu de tant de peines pendant l'année ? Hélas ! te répondrai-je, j'étais valet de tout le monde ; on me donnait

un habit ; mais c'était moins pour m'en couvrir que pour faire honneur à mon maître. Je ne gagnais que de la gale et des rhumes , avec quelques bouts de bougies que je dérobaï et vendais à des savetiers ; encore avais-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous, si nous étions pris sur le fait ; nous étions sûrs d'avoir les étrières. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux , nous mettions quelquefois la main sur des friandises que nous mangions à la dérobée ; mais ces sortes de tours demandaient une subtilité que tous mes camarades n'avaient pas ; et je me souviens qu'un jour il arriva un accident désagréable à un page des moins déniaisés : le sot , en desservant , s'avisait d'escamoter quelques rayons de miel , qu'il enveloppa dans son mouchoir à la hâte et fourra dans sa poche. Comme il faisait alors une chaleur excessive , le miel se fondit , et commença de couler le long de la jambe du page. Le hasard voulut que le cardinal s'en aperçût ; et , se doutant bien de ce que c'était , il se prit à rire de toute sa force ;

ensuite, s'adressant à ce nigaud : Page ! lui dit-il, je vois sortir du sang de votre jambe : quelle blessure y avez-vous ? A cette question , tous les convives , qui étaient en assez grand nombre , jetèrent les yeux sur la jambe du voleur , ainsi que les autres domestiques de son éminence , et le pauvre diable de page eut la confusion de remarquer que son crime était découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'essuyer toutes les risées qu'il excita ; mais il paya bien plus cher ses rayons , dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ses confrères étaient aussi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux ; et comme je ne pouvais m'empêcher de suivre mes anciennes habitudes , je m'occupais à les redresser. Je leur volais ce qu'ils avaient de meilleur , quelque soin qu'ils prissent de se garantir de mes griffes ; ce qui les dégourdit en peu de temps. Monseigneur avait dans un cabinet voisin de sa chambre une grande caisse de bois blanc remplie de toute sorte de confitures sèches , qu'il aimait beaucoup. Il y avait entre autres choses de la bergamote d'A-

ranjuez, des pruneaux de Gênes, des melons de Grenade, des citrons de Séville, des oranges de Placentia, des limons de Murcie, des concombres de Valence, des pommes d'amour de Tolède, des pêches d'Aragon, et des racines de Malaga; en un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus vanté en fait de confitures se trouvait dans cette bienheureuse caisse, qui me faisait venir l'eau à la bouche toutes les fois que son éminence m'en donnait la clef pour en tirer ce qu'elle désirait. Mais ce qui me fâchait fort, c'est qu'elle affectait toujours d'être présente, comme si ma fidélité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avais déjà de tâter de ces beaux fruits confits. Enfin la tentation devint telle, que, n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse, large d'une aune et longue de deux et demie, avait une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis, fourrant d'autres bâtons plus gros de distance en distance jusqu'à la serrure, je fis de cette

manière, au coin par lequel j'avais commencé, une ouverture assez grande pour y passer mon petit bras ; mais, comme je ne pouvais choisir que jusqu'où ma main s'étendait, j'eus l'industrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignés. C'est ainsi que je me rendis maître de la caisse sans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai si souvent mes bâtons, qu'il y parut. Le cardinal aperçut par-ci par-là des creux qui lui donnèrent bien à penser ; et un jour entre autres qu'il eut envie de goûter d'un très-beau citron de Séville qu'il avait remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il appela ses principaux officiers ; il leur dit d'un air irrité qu'il voulait savoir lequel de ses domestiques avait eu l'insolence d'ouvrir sa caisse et de toucher à des fruits qu'il conservait avec tant de soin. Il chargea le *mayordomo*, qui était un prêtre sévère et mélancolique, de faire une exacte recherche de l'auteur d'un coup si hardi. Le majordome fit tomber ses soupçons sur

les pages. Il nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre ; mais il eut beau visiter nos poches et nous faire des menaces , il n'en fut pas plus avancé : j'avais mangé et déjà digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit ; on n'en parla plus ; cependant monseigneur ne l'oublia point , et moi de mon côté je me tins sur mes gardes. Je n'osai pendant quelques jours , retourner à la caisse , pas même la regarder : cela ne laissait pas de me faire de la peine. J'avais pris goût aux confitures , et , loin d'y renoncer , je n'attendais que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offrait une après-dînée que mon maître jouait avec d'autres cardinaux. Je m'imaginai que , tandis qu'il serait occupé du jeu , j'aurais tout le loisir de faire ce que je désirais. Dans cette confiance j'allai chercher mes outils , que j'avais bien cachés , et je me glissai dans le cabinet sans que personne m'aperçût. J'avais déjà levé le couvercle et fourré mon bras dans la caisse , lorsque monseigneur , attiré par un besoin

pressant , vint dans la chambre où il couchait , et , n'y rencontrant aucun page , il prit lui-même un pot de chambre qui était sous son lit. Je l'entendis , et voulant aussitôt retirer mon bras , j'agis avec tant de trouble et de précipitation , que je fis sauter en l'air un de mes bâtons et tomber le couvercle sur mon bras ; de manière que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le cardinal , ayant ouï le bruit de la chute du bâton , trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet , et me trouvant dans l'état où j'étais : Ah ! ah ! mon ami Guzman , s'écria-t-il , c'est donc vous qui volez mes fruits ! Les grimaces que je faisais , et le chagrin que j'avais de me voir surpris , lui donnèrent une si grande envie de rire , qu'il ne put s'empêcher d'éclater. Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confusion. Ils quittèrent le jeu , accoururent à sa voix , et , après qu'ils se furent bien épanoui la rate à mes dépens , ils le prièrent de me pardonner pour cette fois , en lui disant que je n'y retournerais plus. Mais mon maître fut inexorable ; il accorda seu-

lement à leurs prières qu'au lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui semblais bien mériter, je n'en recevrais que la moitié. Il en fallut passer par là, et le domine Nicolao, mon ennemi mortel, ayant été chargé de me les donner dans son appartement, s'acquitta de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentais encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bientôt mon ressentiment. Voici de quelle manière. Nous étions alors dans le temps des cousins, et il y en avait cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le majordome, qui aimait ses aises, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il en était fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole : Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours : nous avons en Espagne un secret infailible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-là ; je vous l'enseignerai, si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez,

repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinaigre: ils ne l'auront pas sitôt senti qu'ils viendront se jeter dessus, et un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut, et dès la première nuit il voulut faire l'expérience de mon secret; mais il ne fit par là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à l'ordinaire. Ils pensèrent lui manger le nez et lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets en voulant tuer ces petites bêtes à mesure qu'il les sentait sur son visage. Enfin il combattit contre elles jusqu'au jour, dont la clarté lui fit connaître qu'il n'était pas sorti victorieux de son combat, et que ses ennemis, qu'il croyait avoir écrasés, lui étaient presque tous échappés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans son appartement, et je jugeai bien à ses yeux bouffis que les cousins l'avaient tourmenté. Il me l'avoua d'abord en me disant que mon secret ne valait rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'avez pas laissé assez long-temps le persil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont

vous vous êtes servi n'ait point de force ; car je vous assure qu'en portant tous les soirs dans ma chambre un bouquet de persil bien trempé dans le vinaigre , j'en ai chassé les cousins qui y venaient auparavant en très-grand nombre. Le majordome fut assez sot pour me croire encore. Il mit une botte de persil dans le vinaigre le plus fort qu'il put trouver. Il l'y laissa tremper pendant six heures entières ; puis il en parsema non-seulement son lit , mais toute sa chambre même ; aussi Dieu sait ce qu'il en arriva ; je crois que tous les cousins du voisinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurèrent tellement , qu'il avait l'air d'un lépreux. Il m'aurait volontiers assommé le jour suivant , s'il m'eût rencontré. Mais son éminence , pour prévenir tout accident , nous ayant fait appeler tous deux , lui défendit de me maltraiter , et me fit une légère remontrance en homme qui avait plus d'envie de rire du tour que j'avais joué que de m'en faire un crime. Pourquoi , me dit ce bon prélat , avez-vous fait cette pièce au domine Nicolao ? Monseigneur , lui répondis-je , pour-

quoi, lorsqu'il n'avait ordre que de me donner douze coups de fouet pour les confitures, m'en a-t-il appliqué plus de vingt pour son compte ? J'ai vengé mes meurtrissures par les siennes.

Cela se passa de cette façon. Cependant, depuis l'aventure de la caisse, je n'étais plus de la chambre des pages; on n'avait pas borné au fouet mon châtement, on m'avait de plus fait passer au quartier du chambellan, pour y servir parmi les laquais en, attendant qu'on me rappelât à mon premier poste. Le chambellan pouvait passer pour un bon homme, plein d'honneur et de bonne foi; mais il était un peu trop scrupuleux, et même un peu visionnaire. Il avait aux environs de notre hôtel des parentes qui étaient de très-honnêtes filles, et si pauvres, qu'il leur envoyait tous les jours les deux tiers de sa portion pour les aider à subsister. Il allait aussi quelquefois dîner ou souper avec elles; ce qui donnait souvent occasion aux officiers du logis, et particulièrement au majordome, de le railler devant son éminence pour la divertir.

Un soir le chambellan, étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son appartement, et se coucha. Le cardinal, ne le voyant point paraître au souper, demanda de ses nouvelles. Monseigneur, lui dit un de ses officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussitôt son éminence voulut savoir quel mal il pouvait avoir, et, pour en être instruite, elle ordonna à un de ses gentilshommes de l'aller voir sur-le-champ. L'officier s'acquitta de sa commission fort exactement, et vint dire que l'indisposition du malade était si légère, qu'il n'avait besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte; mais le secrétaire Nicolao, toujours prêt à faire quelque pièce au bon chambellan, ayant appris le lendemain matin qu'il se portait beaucoup mieux et qu'il dormait, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministère d'un laquais qu'il gagna, un de nos pages déguisé en femme. Le page, à qui l'on avait bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit, où il se cacha derrière une tapisserie. Le secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du cardinal, qui lui

demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a dit qu'il a passé la nuit assez mal, mais qu'il est mieux présentement. Son éminence, qui aimait tous ses domestiques comme un père aime ses enfans, prit, sur ce rapport, la charitable résolution d'aller visiter notre chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son maître lui voulait faire.

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, et s'assit sur une chaise auprès de son lit; mais à peine fut-il assis, qu'on vit tout à coup sortir de la ruelle le page travesti, lequel, contrefaisant à merveille une femme embarrassée et qui cherchait à s'enfuir, se sauva en disant : Ah! bon Dieu, je suis perdue! que va penser de moi son éminence? Le cardinal, qui n'avait point été préparé à cette scène, et qui croyait son chambellan un saint personnage, parut extrêmement surpris de cette vue; mais quel que fût son étonnement, il n'approchait point encore de celui du scrupuleux chambellan, qui, comme frappé d'une horrible vision, s'écria que c'était

assurément le diable qui était venu pour le tenter. Cela lui causa une si grande agitation, que, dans le trouble où étaient ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne sortît de son lit tout en chemise devant monseigneur et ne prît la fuite. Comme tous les domestiques qui étaient présens s'entendaient avec le secrétaire, ils ne purent s'empêcher de rire, ce qui fit juger au cardinal que c'était un tour qu'on jouait au chambellan. Son éminence eut pitié de ce pauvre homme, et se donna la peine elle-même de le désabuser; après quoi elle se retira.

Tout cela venait de se passer lorsque j'arrivai. Je revenais de faire une commission dont j'avais été chargé dès le grand matin. Je trouvai le chambellan fort triste; je le priai de m'apprendre le sujet de sa tristesse. Il me conta l'aventure en me disant qu'il ne doutait point que le domine Nicolao n'en fût l'auteur. Je voudrais, mon cher Guzman, ajouta-t-il, je voudrais pour un de mes yeux en tirer vengeance, et faire quelque bon tour au secrétaire; mais j'ai besoin pour cela de tes conseils; un maître espiègle comme toi trouvera bientôt quel-

que malice qui vaudra bien la sienne. Effectivement , lui répondis-je , si j'étais à votre place, le secrétaire n'irait point au pape en demander l'absolution ; je lui en ferais bien faire pénitence. Mais songez qu'il est mon supérieur , et qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des officiers qui sont au-dessus de moi. Si l'on m'a pardonné la pièce que j'ai faite au domine Nicolao , c'est qu'on a considéré qu'il est naturel de se venger soi-même , et que d'ailleurs il m'avait traité trop rudement.

J'eus beau représenter au chambellan irrité que je n'osais épouser sa querelle , de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prières , l'amitié que j'avais pour lui , la haine que je sentais pour Nicolao , et enfin mon penchant à faire le mal , me déterminèrent à servir son ressentiment. Hé bien ! lui dis-je , reposez-vous sur moi , je me charge de vous rendre le petit service que vous attendez de mes talens. De mon côté j'exige de vous que vous viviez avec le secrétaire comme si vous ne le soupçonniez nullement de l'espionnerie qu'il vous a faite. Le chambellan ,

tout simple qu'il était, joua si bien son rôle, que tous les domestiques y furent trompés. On crut qu'il ne se souvenait plus d'une scène qui avait été si désagréable pour lui.

Cependant je me préparais secrètement à lui tenir parole. J'achetai de la poix résine, du mastic et de l'encens. Je réduisis le tout en poudre, et le mis dans un papier que je serrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverais l'occasion. Elle s'offrit peu de temps après telle que je la pouvais désirer. Un jour que la poste partait pour l'Espagne, et que monsieur le secrétaire était fort occupé, je me rendis le matin à son quartier, et j'entrai dans sa garde-robe où était son valet. Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain et un morceau de jambon grillé, il ne faudrait avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner; si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon; autrement, j'en vais chercher un autre. Seigneur Guzman, me répondit aussitôt Jacques, vous avez trouvé votre homme; je sais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin; vous n'avez qu'à

m'attendre ici , je serai à vous dans un moment. A ces mots il disparut et me laissa maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut-de-chausse de Nicolao , car je savais que ce secrétaire n'en mettait pas le matin et n'avait sur sa chemise qu'une robe de chambre légère pour écrire plus à son aise ; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausse , je l'aperçus sur une chaise ; je le pris , je le retournai , et après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé , je le remis à sa place , de manière qu'il ne semblait pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guère à revenir avec du vin ; mais , dans le temps que nous nous disposions à déjeuner , son maître l'appela pour l'aider à s'habiller , et le retint dans sa chambre ; de sorte que je fus obligé d'aller vider sa bouteille avec un autre que lui , en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

Elle fit son effet au dîner du cardinal , où il y avait un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la canicule , et il faisait une chaleur très-favorable à mon dessein. Le domine Nicolao était dans la

salle avec les autres officiers. Je remarquai bientôt à son action qu'il sentait dans son haut-de-chausse une démangeaison où par respect il n'osait porter la main. Il ne savait quelle contenance tenir; et, par malheur pour lui, à mesure qu'il s'agitait, il augmentait son tourment. La poudre, s'attachant au poil et à la peau, l'incommodait à un point, qu'il lui semblait sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout, le cardinal, ayant quelque ordre à lui donner, l'appela, et pendant qu'il lui parlait à l'oreille, son éminence se boucha le nez tout à coup en disant : Qu'avez-vous donc sur vous, domine Nicolao ? Vous puez l'encens et la poix résine. Le secrétaire rougit à ces paroles et s'éloigna de monseigneur, qui, s'apercevant que presque tous mes camarades, que le chambellan avait mis au fait, s'entretenaient tout bas les uns les autres en riant, me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étais assez près de lui et que je gardais mon sérieux : Guzman, me dit-il, quel sujet vos confrères ont-ils donc de rire ? C'est, lui répondis-je, que monsieur le secrétaire s'est avisé au-

jourd'hui de se purger avec de la térébenthine. Le cardinal, à cette réponse, éclata de rire, et toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par là qu'on lui avait fait quelque malice; et, ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissait à ses dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaisir de la compagnie. Quand il fut sorti, monseigneur, impatient de savoir quelle pièce avait été faite au secrétaire, s'adressa au chambellan, qui ne lui en cacha aucune circonstance. Cette dernière aventure acheva de me faire passer dans le palais pour un homme bien redoutable.

Enfin, après deux mois d'exil, on me rappela. Je retournai à la chambre des pages, où l'on me rétablit dans mes premières fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne me fût rien arrivé; ce qui me fait souvenir de la fable de la Honte, de l'Air et de l'Eau, qui voyageaient de compagnie. En se séparant, ils se demandèrent où ils pourraient se revoir. L'Air dit : On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. Moi, dit l'Eau, on me ren-

contre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! pour moi , dit à son tour la Honte , quand une fois on m'a perdue , on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai ; je n'étais plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentais honteux que d'être pris sur le fait. Enfin j'étais si enclin à la friponnerie , que je me serais , je crois , laissé tomber du haut du château Saint-Ange , si j'eusse vu en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon cardinal aimait les confitures , et particulièrement celles qui venaient des Canaries dans des barils , il en faisait acheter assez souvent ; et lorsque les barils étaient vides , ils appartenait au premier domestique qui s'en saisissait. J'en avais un qui m'était venu de cette manière , et dans lequel je serrais des mouchoirs , des cartes , des dés et autres effets d'un pauvre page. On avertit un jour monseigneur qu'il était fraîchement arrivé à un marchand douze petits barils de ces sortes de confitures. Son éminence chargea son majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre , et je dis aus-

sitôt en moi-même : Il y aura bien du malheur si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à bout, et je m'arrêtai à celui-ci. Je vidai promptement le baril où étaient mes guenilles ; puis, l'ayant rempli de terre et de paille, j'y mis les fonds ainsi que les cerceaux, et le refermai si proprement, que l'on eût dit qu'il était tout neuf ; après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devait apporter. Je ne tardai guère à les voir arriver avec le majordome qui les conduisait, et qui nous commanda de les porter dans le cabinet où son éminence avait coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril. J'affectai d'être le dernier à prendre le mien, pour marcher après tous les autres : j'avais mes raisons pour cela. Il fallait passer devant ma chambre ; de sorte que, ne me voyant suivi de personne, j'entrai dedans, et, changeant de baril en un clin-d'œil, je portai celui où il n'y avait que de la terre et de la paille, et le mis effrontément avec les autres en présence

de monseigneur, que le plaisir de les voir avait attiré là. Quand ce prélat les eut regardés, il m'envisagea d'un air railleur, et me dit : Eh bien ! Guzman, que penses-tu de ces barils ? On ne peut y fourrer les bras, et les coins me paraissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut de coins, lui répondis-je froidement, on peut employer les ongles, et la main fait quelquefois l'office du bras. Oh ! je te défie, répliqua son éminence, de défaire ces barils ; cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je ; mais de grâce, monseigneur, ne me défiez de rien, car le diable pourrait me suggérer l'envie de vous détromper. Ah ! volontiers, mon enfant, s'écria le cardinal, je te permets de voler, si tu le peux, de ces confitures, et je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es assez subtil pour y réussir, non-seulement je te laisserai les fruits que tu m'auras dérobés, mais je t'en promets encore autant, à condition que de ton côté tu te soumettras à quelque châtiement, si ton génie est obligé de céder à la difficulté de l'entreprise.

Cela est juste , lui dis-je , monseigneur , et je tope à l'alternative. Oui , si je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures , car je ne demande pas huit jours pour si peu de chose , je veux bien souffrir la peine qu'il plaira au domine Nicolao d'ordonner. Vous jugez bien qu'après l'affaire des cousins et celle de la térébenthine , je ne puis avoir en lui un juge trop doux. Le cardinal sourit à ces derniers mots , et enfin il fut arrêté que le jour suivant je serais puni ou récompensé.

Quelles précautions son éminence ne prit-elle pas pour mettre ses barils à couvert de mes griffes ! Outre qu'elle avait la clef du cabinet où ils étaient , elle fit faire la garde à la porte par ceux de ses domestiques qui avaient le plus de part à sa confiance. Le lendemain , à son dîner , ce bon prélat attachâ sa vue sur moi , et me trouvant un peu rêveur , il me dit avec un souris : Guzman , je devine bien le sujet de ta rêverie ; tu songes tristement que tu recevras bientôt cent coups de fouet du bras vigoureux du seigneur Nicolao. C'est à quoi je ne pense nullement , lui répondis-

je; les confitures sont déjà entre mes mains.

Monseigneur, persuadé que personne n'était entré dans le cabinet ni ne pouvait avoir touché aux barils, admirait mon effronterie. Il me railla sur les étrivières qui m'étaient, disait-il, si justement dues. Je le laissai s'égayer tant qu'il voulut, et quand je vis qu'on se disposait à servir les fruits, je me dérobai subtilement de la salle pour me rendre à ma chambre; où, étant arrivé, je tirai de mon baril des confitures, dont je remplis un bassin que j'avais pris au buffet dans cette intention, et que je me hâtai de porter sur la table devant son éminence. Elle fut étrangement surprise de voir ces confitures; à peine pouvait-elle croire ses yeux. Tenez, dit-elle au chambellan en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barils et les examinez bien; il faut qu'il y en ait quelqu'un de défait. Le chambellan, qui les avait rangés lui-même, les ayant trouvés bien fermés, revint et assura qu'ils étaient tous en bon état.

Ah! voici l'enclouure, dit alors le cardinal. Mon pauvre Guzman, j'ai découvert

ta finesse. Tu auras sans doute été acheter ces fruits confits chez le même marchand qui m'a vendu mes barils, et tu prétends me faire accroire que tu me les as volés. Oh ! non pas , s'il vous plaît , monsieur Guzman ; il faut que vous ayez l'adresse d'ouvrir ou d'escamoter quelqu'un de mes barils , et d'en ôter des confitures : voilà notre gageure , qu'il vous en souviene : vous serez châtié. Allons , domine Nicolao , poursuivit-il , saisissez-vous de ce téméraire , et le punissez comme vous le jugerez à propos. Doucement , monseigneur , repris-je à ces dernières paroles , je conviens que je suis digne de punition si les confitures que je viens de servir sur votre table ne font pas partie de celles que votre éminence fit acheter hier ; mais convenez aussi que j'ai gagné si je vous prouve le contraire en vous faisant voir que j'ai dans ma chambre actuellement un des douze barils qui ont été apportés dans ce palais.

Prenez garde à ce que vous avancez , page , interrompit le chambellan : il y a douze barils dans le cabinet de monseigneur ; je viens de les compter et recom-

ter. Cela se peut, dis-je au chambellan ; mais vous savez que le loup mange les brebis comptées. Le prélat , impatient d'apprendre la vérité du fait , acheva promptement de dîner pour aller au cabinet , où il se rendit avec tous ses convives de ce jour-là , lesquels , à mon air assuré , jugeaient que la chose pourrait bien ne pas tourner à ma confusion.

Son éminence elle-même compta les barils , et trouvant qu'il y en avait douze : Guzman , me dit-elle , tu vois qu'il n'en manque pas un , et qu'ils sont tous tels que je les ai fait acheter. Monseigneur , lui répondis-je , il y en a là douze assurément ; mais ils ne sont pas tous pleins de confitures. Le cardinal , perdant patience , voulait les faire ouvrir. Non , non , m'écriai-je , il faut que je vous épargne cette peine. En disant ces mots , je montrai le baril que j'avais rempli de terre et de paille , et , pendant qu'on le défonçait je courus dans ma chambre , d'où je revins avec l'autre , qui était à demi plein de confitures , et je racontai de quelle façon je l'avais escamoté.

Toutes les personnes qui étaient présentes louèrent fort ma subtilité et rirent bien de l'aventure. Monseigneur, comme sa parole l'y obligeait, me fit donner un second baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faisais n'était que pour divertir mon maître. Dans le fond, son éminence, peu contente de mes tours de main et du mauvais exemple que je donnais à toute sa maison, m'aurait indubitablement chassé, si elle n'eût pas considéré que c'était m'exposer à faire quelque coup qui me perdrait entièrement. Ainsi ce charitable prélat, ayant pitié de moi, me gardait chez lui malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occasions de commettre des actions plus criminelles.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Préface.	v
Avant-propos.	1
CHAP. I. Quels furent les parens de Guzman, et particulièrement son père.	6
CHAP. II. Guzman raconte comment son père fit connaissance avec une dame, et ce qu'il en arriva.	16
CHAP. III. Le père de Guzman se marie, et meurt peu de temps après son mariage. Suites de cette mort.	54
CHAP. IV. Guzman quitte sa mère, et sort de Séville. Sa première aventure dans une hôtellerie.	42
CHAP. V. Il rencontre un ânier et deux ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et de quelle façon l'ânier et lui furent régalez dans une hôtellerie à Cantillana.	50
CHAP. VI. L'hôte vole le manteau de Guzman; grande fumeur dans l'hôtellerie.	72
CHAP. VII. Il arrive un nouveau malheur à Guzman et à l'ânier.	80
CHAP. VIII. Histoire d'Ozmin et de la belle Daraxa.	95

LIVRE II.

CHAP. I. Guzman se fait garçon d'un maître d'hôtellerie.	251
CHAP. II. Il se dégoûte de sa condition, abandonne	

- l'hôte et l'hôtellerie, et se rend à Madrid, où il s'associe avec des gueux. 265
- CHAP. III. Il s'engage au service d'un cuisinier. 271
- CHAP. IV. Du service du cuisinier il repasse au métier de gueux, et vole un apothicaire. 292
- CHAP. V. De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolède, et de ce qui se passa entre eux. 305
- CHAP. VI. Il arrive à Tolède; il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses aventures galantes. 315
- CHAP. VII. Suite des galanteries de Guzman, et quelle en fut la fin. 325
- CHAP. VIII. Guzman prend une fausse alarme, et sort brusquement de Tolède. Autre aventure galante. Origine de ce proverbe : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.* 335
- CHAP. IX. Guzman se présente pour servir dans une compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du capitaine, et de quelle façon ils vivent ensemble. 345
- CHAP. X. Guzman se rend avec la compagnie à Barcelonne. Il y joue un tour à un orfèvre, et s'embarque pour l'Italie. 368

LIVRE III.

- CHAP. I. Guzman, arrivé à Gênes, prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle manière ils le reçoivent. 380

TABLE DES CHAPITRES.

469

CHAP. II. Du parti que Guzman prit en sortant de Gênes.	393
CHAP. III. Les lois de la gueuserie.	401
CHAP. IV. De l'aventure désagréable qui arriva au pauvre Guzman en gueusant dans la ville de Rome pendant le temps de la méridienne.	409
CHAP. V. De l'agréable vie que Guzman menait avec ses confrères. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Histoire d'un gueux qui mourut à Florence.	416
CHAP. VI. De la compassion que Guzman fit à un cardinal, et quelle en fut la suite.	450
CHAP. VII. Il devient page de son éminence, et fait fait mille espiégleries.	459

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.









